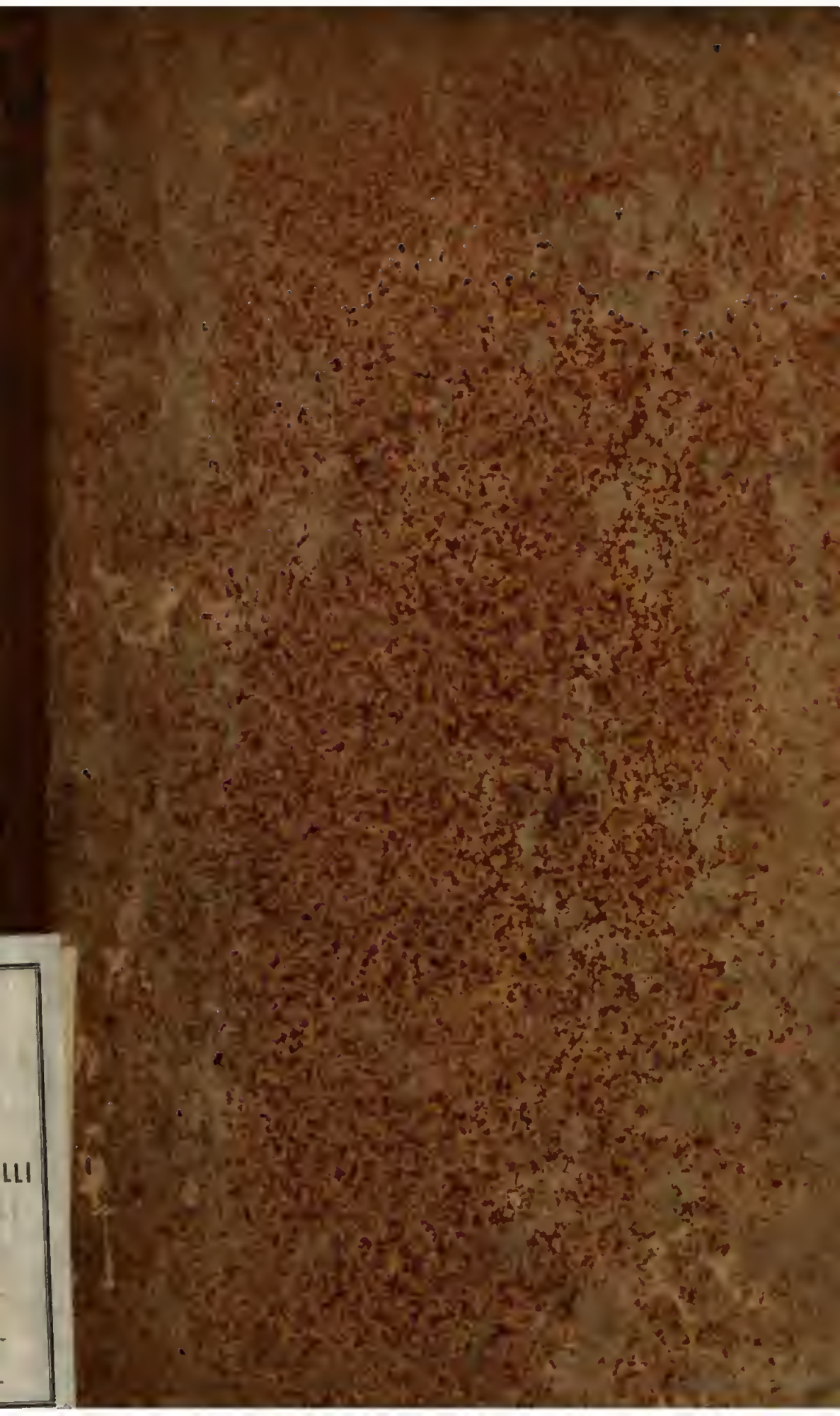


BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III.ª SALA
SCAFFALE F
PLUTEO IX
N.º CATENA 1/2

MÉMORIAL
D'UN
MONDAIN,

Contenant des FRAGMENTS *de* LETTRES *depuis 1749, jusqu'en 1758 ; des Réflexions & quelques Mémoires, &c.*

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA · LUCCHESINI

A LONDRES.

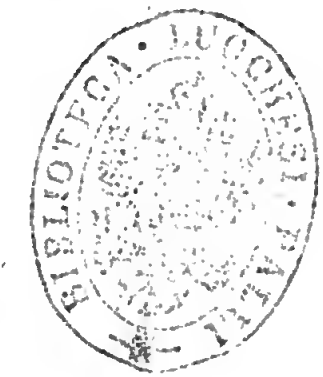
M. DCC. LXXVI.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

AVERTISSEMENT.

CEs FRAGMENTS *ont été publiés en grande partie ſous un faux titre ſans arrangement & ſans dates. On en avoit fait un rapt, revendiqué & reſtitué au Public par l'Auteur même, comme un Ouvrage qui peut ſervir de Corollaire à l'Hiſtoire des Sciences. Il eſt à croire que l'Édition ſoignée qu'on en donne, ſera auſſi-bien reçue que la premiere incorrecte l'avait été dans ſa primeur par les Gens de Lettres.*

Fient iſta palam...



MÉMORIAL

MÉMORIAL D'UN MONDAIN.

MÉMOIRES.

Réflexions sur la propriété d'une Courbe algébrique, &c.

AVERTISSEMENT.

SI à l'imitation de M. *Hudde*, (qui prétendait pouvoir assigner une Courbe algébrique dont les contours marqueroient les traits d'un visage connu,) on pouvait exprimer, par une formule d'une caractéristique supérieure, quelque propriété essentielle de l'Univers, on saurait quelles seraient les conditions successives de plu-

ſieurs parties iſolées dans des termes très-réels pour nous.

A la ſuite de l'énoncé qui ſe retrouve dans *l'Eſprit des Journaux*, Novembre 1775, page 405, relativement au portrait gravé que mon docte ami M. le Comte *Apoſtoli*, Citoyen de Veniſe, publia à mon inſu, je me ſuis permis les penſées éparſes recueillies dans mon premier Mémoire ſur la propriété d'une Courbe algébrique, dont les contours marqueraient les traits d'un viſage connu.

M. *Apoſtoli* trouvera à la tête de ces reflexions ma dédicace & ſon nom : s'il eſt peint par moi, il ne découvrira que dans mon cœur les traits de ſon tableau.

FRANCISCO APOSTOLI QUADUS AMICUS.

Vivis ante fatum caro.

MONSIEUR;

La peinture eſt un art profané de nos jours; il eſt, pour ainſi dire, dans ce ſiecle frivole, auſſi aiſé d'être Peintre que grand Homme. C'eſt cette heureuſe facilité d'exceller en matiere de génie, qui m'engage à vous faire lire ces penſées. Ce qui eſt difficile, MONSIEUR, eſt de peindre au vrai vos talents & vos vertus avec les mêmes couleurs avec leſquelles vous avez ébauché le tableau de ma vie préſente dans votre Diſcours à la tête de la nouvelle édition de mon *Mémorial d'un Mondain* : vous m'avez peint comme un géant des Terres Auſtrales, grand & capable des plus rudes travaux; c'eſt au fond d'un miroir concave, que je vous parus groſſi & hors de forme; vous ſeul étiez à mes yeux le plus

grand du foyer. L'amitié met tout hors des proportions reçues, l'ordre renaît en laiſſant faire le temps.

MAX. LAMBERG.

PREMIER MÉMOIRE.

Réflexions sur la Propriété d'une Courbe algébrique, dont les contours marqueroient les trait, d'un visage connu.

Immensum æstimatione, in facie vultuque nostro cùm sint decem, vel paulò plura membra, nullas duas in tot millibus hominum, indiscretas effigies exibere, quod ars nulla in paucis numero præstet affectando.

PLIN. Lib. VII. Cap. I.

I. L'Arithmétique nous apprend par le moyen des nombres, l'existence du vrai, plus qu'aucune Science connue: cet Art a ses regles; celui de s'en servir, s'appelle Arithmétique. Tout ce qui peut être mesuré par les sens, l'est par les nombres. Il n'en est pas de même de nos rêveries métaphysiques, où deux négations font une vérité, & deux mots du même sens un mensonge.

II. Un nombre par lui même est comme un mot vuide de sens, employé par des ignorants ou par des apprentifs. La chance des hasards ne tourne assurément pas en progression Arithmétique; & s'il est égal au jeu, que telle carte se rencontre à être la premiere, la seconde, la troisieme ou

la derniere, il eſt indifférent qu'il y ait un cœur, un trefle, une figure, un as, ou des couleurs dépeintes ſur les revers. Delà la chimérique alternative ſur la quantité de pilules à faire d'une once de matiere purgative; delà ce calcul empyrique, ſi l'eſtomac ſupporte mieux le pair que l'impair; delà les pénibles ſupputations des Saumaiſes ſur les Années climactériques. Toutes ces miſeres ajoutent ſans contredit au triomphe de l'Arithmétique, en ce qu'elles ne ſoutiennent pas la preuve d'un calcul puiſé dans la raiſon & le bon ſens.

III. L'Aſtrologie, fondée ſur des probalités phyſiques, n'eſt pas encore la plus fauſſe des Sciences; l'Aſtrologie calculée l'eſt davantage, en ce qu'elle n'a de vrai qu'un million de nombres ſans acception d'idées conſéquentes. Si *Cardan* eût vécu de nos temps, nous aurions un livre de moins, celui de ſes *Aphoriſmes Aſtrologiques*; on ne le lit plus : or un livre devenu inutile eſt un beſoin de moins, & conclut preſque toujours en faveur de ceux qui ſont parvenus à s'en paſſer.

IV. L'Arithmétique a paru exiger une ſeconde époque qui triomphât de la premiere. *Leibnitz*, cet homme ſavant, donna une nouvelle méthode de compter, qui, après la création, devoit importer

le plus à l'humanité. L'habitude qui nous a rendu les chiffres arabes familiers, empêchoit que nous nous accommodaſſions d'une innovation quelconque, & que cette nouvelle méthode prît même chez le Philoſophe. Elle embarraſſe d'ailleurs dans de longs calculs; & ne préſentant à l'eſprit que deux ſortes de caracteres, elle exige une application trop tendue à laquelle notre *Senſorium* auroit de la peine à réſiſter à la longue.

La Diadique, ou le calcul Binaire, n'eſt peut-être pas auſſi nouveau que *Leibnitz* le croyoit lui-même. *Job*, en parlant à Dieu, dit que ſur mille que l'on compteroit à la main gauche, on ſeroit fort embarraſſé d'y joindre l'unité. *Job*, avec tous ſes maux, avoit peut-être encore celui d'être calculateur.

V. Sans faire l'énumération de certains calculs importants dans la ſphere des Sciences, il en eſt un qui pourroit ſervir infiniment à l'agrément de ceux qui, moins ſublimes, ne s'attachent qu'à des parties de détail, que nos Aigles dédaignent d'appercevoir, & qu'ils nous cedent. *Hudde*, contemporain de *Leibnitz*, aſſura à ce grand homme d'avoir trouvé une ligne analytique des phyſionomies, par laquelle il réuſſiſſoit à faire le portrait d'un homme connu, par le moyen de l'analyſe, où, ce qui revient au même, par des

équations algébriques. La poſſibilité n'en eſt pas inconcevable ; c'eſt une grande préſomption pour croire qu'on en tentera la réuſſite : *Leibnitz* aſſure que *Hudde* avoit fait un portrait pareil, c'eſt avoir la parole d'un grand homme, qui permet qu'on aille plus loin que ſa parole, qu'on l'approfondiſſe, qu'on lui faſſe honneur.

On répondra à cela, que tout corps pouvant être meſuré, il eſt des regles ſûres par leſquelles des ſurfaces quelconques peuvent l'être à un cheveu près : les traits du viſage étant ſoumis aux mêmes loix qui déterminent d'ailleurs la grandeur des inſectes, des grains de ſables, & des parties d'air aliquotes, on réuſſiroit à plus forte raiſon à *décompoſer* des têtes, que la nature ſoumit preſque toutes à la même circonférence & à la même meſure.

La variété des phyſionomies eſt, au reſte, une énigme très-eſſentielle relativement aux reſſemblances, qui ne peut être débattue que par principe de permutation. La nature en a mis la réſolution ſur nos faces; l'étude que nous ſommes à portée de faire ſur des objets inceſſamment préſents à nos yeux, nous allege dans la néceſſité où nous nous trouvons ſouvent de combiner certaines relations trop éloignées pour nous, qu'il importeroit cependant de rapprocher, & auxquelles les rapports des traits nous

conduiſent très-ſyſtématiquement. (*) Tout le monde ſait le nombre de certaines permutations poſſibles. Le viſage d'un homme formé ſans monſtruoſité apparente, ſe réduiſant aſſez à huit traits, le dénombrement des reſſemblances, mis à autant de parties permutables, ſe réduira à 40320; de ſorte qu'il ſeroit à conſtater, je crois, que les mêmes traits, l'ellipſe des têtes déterminée ſans égard aux dimenſions qu'il ne ſeroit pas impoſſible de fixer, reviendroient aſſez à 40320 reſſemblances. Le doigt du Créateur dérangeroit ſeul dans ce méchaniſme intéreſſant l'induſtrieux travail de l'homme calculateur erronné par défaillance & par nature.

Cela ſe ſait; un calcul plus embarraſſant & bien plus curieux ſeroit celui de déterminer des traits quelconques par l'analyſe ou par des équations, qui, miſes enſemble, produiroient une reſſemblance que la Stéréométrie meſureroit & décompoſeroit au gré du Géometre.

(*) Il fut des temps où des peuples aſſignoient les grandeurs au gré des phyſionomies.

Et pecudes & agros diviſere atque dedere
Pro facie cujuſque & viribus ingenioque,
Nam facies multum valuit.

LUCRET. Liv. V.

Impleta in noſtris hæc eſt ſcriptura diebus.

OVENNS.

VI. Parmi les arts inventés pour le plaiſir de l'homme, le deſſin nous eſt preſque devenu néceſſaire; il eſt une route ſûre pour l'imagination. Sans le frein des proportions, nos idées s'étendroient peut-être plus loin; nous arriverions à des découvertes auxquelles on ne va que tard par le chemin des méthodes ordinaires : ce ne ſeroit cependant que parcourir tous les points de vue à la fois, & n'en fixer aucun. Il eſt auſſi facile, au reſte, d'empiéter ſur les recherches, que de les manquer; on ignore ſouvent l'étendue des limites : tout téméraire entreprend de les paſſer, & ne voit pas qu'il en établit de nouvelles, celles de ſon eſprit, duquel il ne connoît les bornes qu'en échouant. Delà cette foule d'hommes ordinaires, qui croyent avoir tout fait en ne biaiſant ſur rien : ſe croire au-deſſus de l'homme, pour ne pas ſe connoître, c'eſt manquer l'honneur de l'être en effet : mériter d'être homme, c'eſt mériter d'être bien au-deſſus des hommes.

VII. L'art du portrait fut long-temps regardé comme la pierre de touche du peintre; aujourd'hui ce n'eſt plus qu'une invention curieuſe, que l'imagination accrédite pour la plupart du temps plus que les reſſemblances : faute de regles ſûres, il ſera encore long-temps dans l'enfance; les progrès

qu'il a faits, ne méritent pas d'être cités ; l'hiſtoire en ſeroit très-courte : quelques enjambées de mille en mille ans, dont il ne nous reſte plus que des traces imaginaires ſur un terrein de gravier & de ſable. Cet art eſt un de ceux qui flatteroit le plus l'orgueil de nos ſemblables, s'il était perfectionné. Nous tâcherions tant qu'il ſe pourroit de ſurvivre à nous-mêmes après nous être admirés de notre vivant : qui ne pourroit ſe voir revivre dans ſes proches, aimeroit au moins à laiſſer hors de lui des marques de ſon exiſtence ; on ſe conſoleroit de ne plus être, pour peu que l'on pût faire afficher que l'on a été. (*)

VIII. L'art d'embaumer les morts eſt un art perdu depuis que nous ſommes nous-mêmes les artiſans de notre mémoire à venir. L'Imprimerie aujourd'hui a pris la place des aromates ; *Monteſquieu*, pour être mort, n'eſt pas moins tout entier dans ſes écrits immortels. Si j'étois Roi, je placerois ſous le dais les Œuvres d'*Antonin*, toute ma Cour ſauroit pourquoi ; & mon Miniſtre s'avoue-

(*) Les hommes, dit *Bacon*, qui aident leur mémoire en plaçant les portraits de leurs amis en certains lieux, parviendroient-ils au même but, ſi, en négligeant leur viſage, ils ne repréſentoient que leurs actions où leurs habits ?

roit le premier homme à être consulté par moi ; après *Antonin.*

Non omnis moriar, & media pars mei
Vitabit libitinam.

Horace a tenu parole ; il vit dans la mémoire des grands hommes, dans les réduits des Rois & des Philosophes, toujours pour le bonheur des hommes. Il savoit mieux que nous l'art à la fois aussi dangereux que sublime, qui nous garantit de l'oubli de nos concitoyens. Cet art ne s'acheta jamais : la vertu le donna même à Rome dans les derniers temps de Néron.

Une méthode connue, qui, sans qu'il y eût besoin de talents ni de mérite pour les morts, & qui mene cependant à quelque souvenance envers eux ceux qui leur survivent, c'est l'art du portrait : on se contente de n'exister qu'en apparence ; & tel homme est représenté parlant après sa mort, qui ne proféra pas deux paroles de suite dignes d'être retenues pendant sa vie. Gens qui n'ont qu'un mérite sur parole, beaucoup de riches, par exemple, s'accommoderoient on ne peut mieux de ce moyen, comme de celui de tous qui soit seul le garant de leur mémoire. Je n'ai pas entrepris de dire ce que c'est que cet art, que je crois si peu éclairci par ceux qui le professent ; c'eût été comme approcher l'Asymptote de la ligne, & la manquer.

Fig. I.

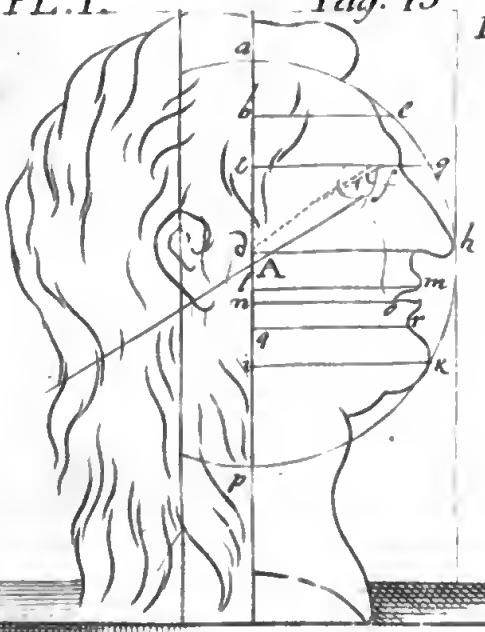


Fig. II.

$ap = 470 \quad ab = 70 \quad \sqrt{ab \times pb} = be = cf$
$ac = 127 \quad \sqrt{ac \times cp} = cq = iK \quad cd = 97$
$ad = ac + cd = 224 \quad dp = 246$
$\sqrt{ad} = dh = 234 \quad \sqrt{cf^2 + cd^2} = lm$
$cd \; li \; no \; cf \; qr \; ce$ etc.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

X. J'arrive enfin à la ſeule méthode qui m'a mis dans le cas de toutes ces réflexions, à celle qui ſe rapporte le moins à la routine ordinaire des Peintres, & qui conſiſte à faire le portrait d'un homme connu, par des nombres. Toutes lignes exiſtantes, celles du viſage ſur-tout, ont des rapports connus entre elles, que le Peintre à portrait doit s'imprimer à lui-même avant de les tracer ſur la toile. La difficulté n'eſt que dans la méthode qui enſeigne à joindre ces rapports les uns avec les autres, à les exprimer par des lignes, & à en faire un tout fixe, qui, par des calculs raiſonnés, produiſe des traits réguliers à des conditions données.

Figurons-nous d'abord les traits d'une tête quelconque à réduire à de juſtes dimenſions. Sans entreprendre des calculs à l'infini, retracez vous pour votre amuſement la tête ci-jointe, celle d'*Alexandre*: voy. Fig. I. Du point le plus haut, de celui du front, *p.* du point *h.* & du point *k.*, j'ai tiré à l'aide des méthodes ordinaires le point *A.*, duquel point j'ai décrit un cercle par *d. h.* & *k.* cela fait, j'ai tiré le diametre *P.* réduit à certains degrés de ma petite échelle, qui détermine les lignes paralleles que j'ai tracées ſur toute la ſurface, & qui ſe trouvent marquées en *b. c. c. d. h.*, marques caractériſtiques pour ceux qui ſe chargent de faire la deſcription d'une tête

pareille, ou pour ceux qui en entreprennent la compoſition. Poſons que vous ayiez à décrire à votre ami les lignes qu'il faudroit pour faire la tête *N.*; vous lui en feriez la deſcription le compas à la main, & vous lui marqueriez les intervalles par des calculs qui expriment mieux que des raiſonnements quelconques. Voyez Fig. II.

Je crois avoir fait entrevoir que tout l'art conſiſtant dans le dénombrement des traits & de certaines lignes, il s'enſuit que la baſe de cette méthode n'eſt qu'un calcul très-connu aujourd'hui, celui des courbes; & que la poſſibilité des reſſemblances dans ces ſortes de portraits, eſt reconnue par ce que je viéns de dire. Il ne s'agit que de trouver les lignes qui la donnent; celle du profil étant la plus aiſée à déterminer, on pourroit commencer par elle, à bien approfondir la nature du calcul qu'il faudrait pour ce genre de travail.

Les Peintres ne manquent plus de regles pour les dimenſions quelconques; l'optique nous en donne de calculées, moins aiſées à ſaiſir que des lignes determinées. Eſt-il plus difficile d'indiquer les proportions d'une ligne à l'autre, de la décompoſer par le moyen du compas, ou de l'analyſer, que de trouver le foyer d'une boule de métail, celui des lentilles de verre, de fixer un point optique ſur une ligne perpendiculaire donnée,

mais indeterminée ? Ce ſont-là des difficultés bien plus réélles que celles de ſe repréſenter des lignes qu'on n'a qu'à tracer pour les concevoir. Nous confondons la difficulté des réuſſites dans les recherches, avec l'impoſſibilité de réuſſir. Faut-il d'autres preuves des bornes de notre eſprit ? examinons-nous nous-mêmes, & nous n'en manquerons jamais. Le livre le plus vrai, ſeroit celui de nos erreurs ; encore faudroit-il qu'il ne fût pas écrit par un homme.

X. Le peu d'utilité qui revient aux calculateurs de génie, de certaines découvertes qui ne ſont point relatives au ſavoir qu'ils ont pris ſur eux d'approfondir, fait que nous ne pouvons pas nous promettre d'avoir des conjectures ſûres dans toutes les Sciences imaginables. Le Géometre ſe borne à ne reſter que Géometre, & craint d'empiéter ſur l'Aſtronome, qui conſulte l'Opticien, qui, comme le Géometre, le croit ſur parole, quand il s'agit du cours des étoiles obſervées ſurtout à l'aide des inſtruments, que l'Opticien croit avoir inventés à lui ſeul : il y a un enchaînement conſtant entre les idées & les choſes ; la chaîne eſt longue ; l'art de l'épinglier ſuppoſe celui des mines, celui de tirer le fil d'archal, celui de le blanchir, celui d'en faire des épingles.

XI. L'analyſe a remplacé l'Aſtrologie ; le faux

a fait place à l'évidence : on ne ſavoit pas alors l'uſage qu'il y eût à faire de ce que le calcul a de ſublime aujourd'hui. Les Sectateurs de l'Aſtrologie judicaire avoient des loix adoptées par l'Analyſe, qui, peu faites pour l'Aſtrologie, l'étoient pour les Mathématiques ſublimes, que les *Bernouilli*, les *Leibnitz* & les *Newtons* ont ſu révendiquer. Il eſt peut-être dangereux de renvoyer le Lecteur aux livres qui traitent des erreurs pour l'avenir; nous tenons encore au faux par des penchants d'illuſion qui ſatisfont ſouvent plus que le vrai. Je ne crains pas cependant qu'aux thêmes des *Cardans*, des *petits Alberts*, du *Grand* ſi vous voulez, on ne préfere nos calculs raiſonnés : le faux de certaines viſions, dites Mathématiques, diſparoît ſous la main des maîtres qui nous éclairent; l'horreur du faux s'inſinue dans l'eſprit de leurs diſciples : on croit bientôt aux vérités quand on ſe perſuade qu'il en eſt d'infaillibles; on en connoît au moins l'étendue & les bornes.

XII. La Métopoſcopie, ou la Science de préſager l'avenir par les traits du viſage, quelque frivole qu'elle paroiſſe pour l'application que l'on en fait aux pronoſtics; la Métopoſcopie, dis-je, nous fourniroit peut-être des regles qui nous éclaireroient ſur la ligne analytique, qui fait le

le ſujet de ces réflexions; les regles de cette partie de l'Aſtrologie conſiſtant ſur-tout à meſurer & à joindre les lignes du viſage par les rapports d'un trait à l'autre, qui décompoſées ſe retrouvent à des marques caractériſtiques à l'aide des deſcriptions & du compas. Si d'un art abandonné, on cherchoit avec impartialité la raiſon de ſon déchet, on le réclameroit peut-être.

Suppoſons d'abord que l'on ſoit convenu qu'il y eût ſept lignes au front, quatre longues qui paſſant de la tempe droite à la gauche, ſe croiſent avec trois autres lignes au-deſſus des yeux & du nez; la premiere de ces lignes ſur le front, on l'appelleroit ligne de Saturne; la ſeconde, ligne de Jupiter; la troiſieme, de Mars, &c. Chacune de ces lignes ſubdiviſée en autant de parties que l'on ſeroit convenu, ſe dénoteroit par des points Aſtrologiques. Voyez ſur cela les Livres qui traitent de la Chiromancie. Il faudroit tranſcrire, pour affermir ma theſe: je ſuis né pareſſeux; & ſi je n'extrais pas, c'eſt que je hais les citations. Il ſuffit que l'on conçoive que toutes ces lignes peuvent être jointes où dénombrées. Chaque ligne ſe retrouve au nom qu'on a ſu lui donner, que les profonds Phyſionomiſtes meſurent ſouvent ſans voir. Il ne ſeroit peut-être pas inconcevable que qui entreprendroit un dictionnaire des phyſionomies, ne réuſſît; ce ſeroit au

demeurant un Livre de plus, utile au progrès de la ligne analytique qui faciliteroit les calculs des reſſemblances ; Livre utile au Peintre, & ſur tout au Philoſophe.

XIII. Un Berger que l'amour avoit rendu expreſſif, fit faire le portrait de ſa maîtreſſe ; & comme elle étoit abſente, il dit au Peintre, qu'il n'eût qu'à peindre le viſage blanc comme la neige, les levres de la couleur du plus beau corail, les dents luiſantes comme les perles ; que de plus il eût à nuancer avec tout l'art poſſible les couleurs des roſes ſur les joues de la belle, dont les yeux étoient des étoiles, les ſourcils deux arcs d'ébene, le front une glace polie, les cheveux dorés & careſſant les deux globes, qui devenoient pour l'extravagant Berger le ciel & la terre. Une tête pareille étoit, ſans doute, difficile à rendre, ſur-tout ſans le dictionnaire des reſſemblances. (*)

(*) On eſt trompé & on aime à l'être, en regardant un Crucifix de bronze ſur un fond de velours bleu qui imite parfaitement le relief. M. *Roland de la Porte*, Auteur de ce tableau, a un art ſingulier pour en impoſer aux yeux dans la préſentation de ſes bas-reliefs ; on a mis pareillement avec raiſon au rang des ſculptures un bas-relief, dont le ſujet eſt une maiſon faite par des enfants, que l'on croiroit ſculptés, tant les figures ſont ſaillantes,

XIV. Il eſt d'autres façons de produire des figures par l'aſſemblage des chiffres ; je ſuis cependant fort éloigné de croire qu'elles puiſſent ſervir à faciliter l'analyſe de notre courbe : un Arithméticien trouva ainſi les armes de la Ville de Hambourg par des figures géométriques : des profils à l'ombre d'une bougie, à l'aide du crayon, ſur du papier noir, meneroient peut-être aux reſſemblances, ſur-tout au dénombrement des traits, par la facilité qu'il y auroit à les joindre, ou à les décompoſer, en les coupant, ou en les rappetiſſant par le moyen du Pantographe : tout conſiſteroit à traiter les reſſemblances à fond, pour les rendre immanquables. Quelque frivoles que paroiſſent toutes ces méthodes, à côté de certaines équations plus ſérieuſes, elles contribuent peut-être à conſtater la poſſibilité de cette ligne que *Hudde* imagina, que *Leibnitz* annonça, & que *Wolf* eût ſouhaité approfondie & accréditée de ſon vivant. Le même *Hudde* avoit entrepris ſon propre portrait : L. B. dit qu'il a réuſſi ; mais ce portrait n'ayant pas paru, il eſt douteux qu'il exiſte.

---

arrondies, & hors du tableau. Ce Maître a la magie de ſon art : il a peint avec tant de vérité des fleurs & des fruits, que l'on eſt tenté d'y porter la main. Il ſait auſſi très-bien le portrait.

Pour terminer avec une ſorte de ſuccès tout ce que je viens de dire ſur cette ligne problématique, je crois devoir recommander aux curieux un Livre abſtrait traduit de l'Anglois, intitulé l'*Analyſe du Beau*, pour ſervir à fixer l'idée indéciſe du goût, par *Hogarth*, &c. Cet Ouvrage eſt fait pour prouver qu'il exiſte un contour dont la courbure peut être déterminée, & que l'exiſtence de cette ligne ou de ce contour conſtitue la beauté, ou les graces, ou la laideur d'un objet. Cette ligne eſt, ſelon lui, la ligne ondoyante ; la ligne droite caractériſeroit la laideur & les imperfections.

C'eſt le Livre le plus ingénieux que j'aie lu ſur des idées impoſſibles à réaliſer ; ſon épigraphe eſt la ligne même : le mien n'eſt que le contour d'une tête, que des Maîtres après moi caractériſeront & animeront peut être.

SECOND MÉMOIRE.

MÉTHODE de voir par les Narines, à l'uſage de ceux qui ne voyent pas par les yeux ; & ſur des yeux d'approche.

Sic etenim cæcus campis errabat Alæis.
Cor comedens cuſis : hominum veſtigis vitans.

AUSONIUS.

VOIR ſans yeux, paroît d'abord impoſſible : liſez ; & le ridicule en diſparoîtra aux yeux des aveugles mêmes, auxquels j'en appelle à leur profit & à ma gloire.

Tout Phyſicien connoît l'œil artificiel de *Wolf*, je me diſpenſe de le tranſcrire ; le Livre de ce Philoſophe eſt entre les mains de tout le monde ; quand nos aveugles le liront, ils ſouhaiteront que tous les aveugles le liſent. On doit à M. *le Cat* l'invention d'un œil artificiel pour les myopes. Voyez pag. 235, *Traité des ſens.*

D'après ces deux méthodes, une troiſieme en ſeroit peut-être le réſultat, s'il nous étoit permis d'aller plus loin que n'ont été *le Cat* &

Wolf : riſquons-le ; il n'eſt permis d'échouer que ſur les traces de grands hommes ; analyſons auſſi briévement qu'il ſe pourra les parties de l'œil, & voyons par nos yeux auſſi loin que nous pourrons.

Si après avoir levé le derriere de la tunique cornée de l'œil d'un bœuf, on expoſe au devant un objet lumineux, une chandelle par exemple, l'image des cet objet ſe peint ſur la rétine : c'eſt-là l'œil ſimplement comme organe de la vue ; l'humeur aqueuſe, le cryſtallin, l'uve, la corne, & la rétine, en conſtituent la viſion.

La rétine n'eſt proprement que l'expanſion du nerf optique dont les filaments tapiſſent le fond de l'œil : elle reçoit l'impreſſion de la lumiere, & la tranſmet au cerveau, où le nerf optique eſt immédiatement attaché, & qui, ſi on trouvoit le moyen d'inſinuer les objets par un autre conduit que l'orbite, feroit l'office de l'œil. Voyez *Acephales*, *Anacephales*, &c.

Le tube d'une chambre obſcure fait abſolument les fonctions de l'œil en tant qu'organe qui tranſmet les objets ſur la rétine, & delà au nerf optique qui tient au cerveau ; ce ſeroit un tube pareil proportionné aux parties de l'œil, qu'il faudroit pour la réuſſite de ce problême, lequel devient à rien, ſans une main habile qui en ſache faire une heureuſe application.

Smétius, dans ſes *mélanges de médicine*, & plu-

ſieurs de ſes contemporains parlent d'un *Acephale* d'une eſpece ſi ſinguliere, qu'il m'en feroit preſque croire l'exiſtence aux Terres Auſtrales, ſi je n'étois convaincu que *St. Auguſtin* qui dit en avoir vu, a mal été interprété. Cet aveugle de *Smétius* étoit un jeune homme, qui, par une chûte malheureuſe, s'étoit poché l'œil droit en tombant ſur un bois pointue qui lui facaſſa le nez, & endommagea l'autre œil. Le Chirurgien qui le traitoit, l'avoit tellement negligé, que déſeſpérant de lui retablir la vue, il travailla au contraire à lui fermer les yeux tout-à-fait. Au bout d'un certain temps, le même garçon aveugle couché ſur un pré, s'apperçut qu'il voyoit au travers du nez le jour & les fleurs; il s'aſſuroit ſouvent du même phénomene avant d'en parler, & s'habituoit tellement à voir tout ce qui étoit ſous lui par les narines, qu'il réuſſiſſoit, en renverſant la tête, de lire un caractere aſſez menu dans la poſition dans la quelle nous liſons. Il voyoit déja depuis ſix ans, lorſque le livre de *Smétius* parut, & il continuoit à ne ne voir que mieux, par l'habitude qu'il s'étoit acquiſe de ne contempler les objets qu'en un juſte degré de lumiere auquel nous n'atteignons que rarement, & qu'un panchement de tête proportionnel lui procuroit toujours. Je laiſſe aux Aigles de nos jours, au peu d'Anatomiſtes experts, le ſoin de déterminer ſi le

renverſement de la tête du jeune homme n'ajoutoit peut-être pas à la perfection de la vue : anticipons ſur les lumieres de ces grands hommes, analyſons au riſque de n'être lus que par les ignorants ; nous nous mettons par-là au taux de bien des Lecteurs, au nôtre même : il eſt autant d'ignorants qui jugent, qu'il en eſt qui écrivent.

Les objets ſe peignent comme nous venons de dire ſur la rétine ; la communication du nez à cette rétine, eſt empêchée par le pont de Varole qui tient au crâne : par la chûte que le jeune homme avoit faite, il s'étoit lézé l'œil, & percé le haut du nez ; le pieu pointu pouvoit en même-temps avoir fait un trou au travers de l'œil, & ouvert par-là un paſſage inconnu à la la lumiere. Il eſt par conſéquent très-concevable comment notre aveugle pouvoit diſtinguer les objets par un autre canal que celui de l'orbite ; il falloit pour cela une chûte auſſi heureuſe que celle du jeune homme. Une opération réfléchie eût été meilleure, ſi nous ne devions par toutes nos connoiſſances au haſard, & ſi avant qu'un autre ſe caſſât le nez pour voir, on eût ſu qu'on n'avoit qu'à le percer & à proportionner l'ouverture à l'épaiſſeur du faiſceau qu'il faudroit pour porter la lumiere en entier juſqu'au revers de la rétine.

De tout ce que nous venons de dire, il en ré-

ſulteroit un corollaire tout ſimple : ſans effrayer perſonne, pour que mon idée réuſſiſſe ſans riſque de chûte aucune, il fandroit que l'on parvînt juſqu'à la rétine par les coins des deux orbites entre le nez & l'œil, qu'on empêchât ſurtout les ouvertures de ſe renfermer, & l'œil preſſé de ſortir de ſa poſition.

Quand une fois les creux ſeroient faits, pour ne pas être réduit à voir par les narines comme le jeune homme de *Smétius*, ou de renverſer tout-à-fait la tête, on y inſinueroit les tubes à peu près comme ceux d'une chambre obſcure ordinaire, qui, par quelque artiſte adroit autant qu'expert, pourroient être réduits à telleforme, ou à telle grandeur qu'il ſeroit néceſſaire. Le plus difficile ſeroit de rencontrer un Chirurgien aſſez verſé en optique, pour trouver la juſte diſtance de l'œil poſtiche, à la rétine de l'œil malade. L'imperfection des inſtruments nous arrêteroit, je l'avoue, vu le peu d'éloignement de la rétine aux tubes; cette diſtance une fois trouvée, le tout ſeroit d'appliquer deux lorgnettes entre les deux paupieres : cela ſeroit horrible aux yeux délicats d'une femme du bel-air, qui préféreroit deux orbites bien contournées, mais ternes, à la faculté de voir clair par deux lunettes attachées au-deſſus du nez.

Les commencements de tous les arts ſont imparfaits & rudes; l'uſage nous les rend aiſés, le

génie les perfectionne. Celui qui conſtruiroit une lunette qui toucheroit aux nerfs optiques joints l'un à l'autre au cerveau au haut dn nez; celui, dis-je, qui par ce moyen repréſenteroit les objets ſur la rétine en maniere inverſe, ſeroit le génie que l'on cherche, qui n'eſt pas introuvable. Il ne s'agiroit que de mettre en petit ce qui ſe voit en grand dans les effets connus de la chambre obſcure ordinaire.

Faire voir avec des yeux artificiels, n'eſt pas plus un paradoxe que de prouver qu'avec des yeux bien organiſés, on puiſſe ne rien voir du tout: l'empêchement qui ſe trouve, ſoit dans les objets, ſoit dans les cauſes intermédiaires de la vue, occaſionne ſouvent ce phénomene. On voit les effets les plus ſinguliers en fait de cela; la faculté viſuelle ne conſiſte pas uniquement dans une parfaite organiſation des parties de l'œil, mais encore dans le cerveau, ſur lequel les nerfs optiques agiſſent & operent: la vue, comme nos idées, doit être conçue avant d'être exprimée; le cerveau en eſt le véhicule, & la rétine l'organe ſecondaire.

Cette méthode fondée ſur la ſaine phyſique, eſt bien différente de celle que *Borry* & pluſieurs Charlatans après lui ont caracteriſée du nom de prodige. Comme le Livre de *Borry*, que *Bayle* à dépeint ce qu'il étoit, eſt rare à trouver, j'en co-

pierai le paſſage du rétabliſſement de la vue. *J'ai*, (dit l'Auteur) *fait percer l'œil d'un enfant avec un poinçon, j'en ai fait ſortir l'humeur aqueuſe ; l'œil étoit devenu à rien : au moyen d'une eſſence que je prépare avec danger de vie, & que j'appliquai ſur l'œil, le globe ſe renfloit en fort peu d'heures, & revenoit à la vue comme ci-devant avant qu'il ne fût bleſſé.*

Cet étalage pompeux d'une expérience frivole, indique bien ſon Charlatan, que le haſard, plus que des notions raiſonnées, accrédita dans le monde. On peut ſe convaincre journellement par ſes yeux, que l'opération de *Borry* n'eſt que charlatanerie : percez l'œil d'un cheval, d'une oie, ou de tel autre animal, preſſez-en toute l'eau qui peut en ſortir, appliquez deſſus un linge mouillé d'eau de roſe ou ſimplement d'eau tiede ; & loin de courir les riſques d'être frappé de tel foudre Chymique quelconque, on verra reprendre l'œil, & l'on ſe convaincra de la fauſſeté du tour du fameux Charlatan. Le Cryſtallin n'étant point derangé dans l'œil de l'enfant, l'air le rempliſſoit en peu de temps d'humeurs aqueuſes, le renfloit, & le rendoit en état de voir. Sans même qu'on y eût appliqué telle liqueur reſtaurante quelconque, l'opération réuſſiſſoit de même. Ce *Borry* paſſoit pour le meilleur Opérateur de ſon temps ; il n'y avoit

cependant de ſûr dans ſon art, que l'art de rendre aveugles ceux même qui s'y fioient. Il n'eſt point au demeurant impoſſible de rétablir l'humeur vîtrée de l'œil par des drogues; il eſt douteux cependant que l'on réuſſiſſe quand la playe eſt trop forte, & que le *Cryſtallin* s'eſt écoulé par maladie.

Revenons-en à notre œil artificiel; j'oſe ſans oſtentation lui donner ce titre. La maniere de le placer n'eſt pas praticable à tous égards; il faudroit que la rétine ne fût pas léſée, que l'intérieur de la tête fût ſain, & les nerfs optiques ſans défaut & entiers; ſans quoi cette expérience ne peut avoir lieu, ſur-tout quand c'eſt par la goutte ſereine ou par des maladies approchantes qui relâchent, que l'œil eſt hors de toute proportion naturelle : en ce cas, je croirois avoir trouvé un inſtrument tel que le tourniquet, mais moins ſenſible, qui retendroit, & qui rendroit au nerf ſon élaſticité primitive.

Quand on eſt à la fin de ſa courſe, les écarts ſont permis; c'eſt le lieu de faire mention de quelques perſonnages qui voyoient autrement que nous. Il eſt des gens qui voyent double : ſi l'humeur vîtrée de l'œil eſt dérangée par de fortes contuſions, ou par des maladies qui percent la membrane qui renferme cette humeur en queſtion, les rayons alors deviennent divergents, &

repréſentent les objets doubles ſur la rétine, d'un autre ſens que nous les voyons : un dérangement ſenſible dans le nerf optique, opéreroit le même phénomene.

Piles, dans ſon *cours de Peinture*, page 329, parle d'un modeleur en cire, privé de la vue, qui, par le tact, faiſoit des portraits reſſemblants. Il en parle en aveugle, ou du moins il nous éclaire de ſi peu, qu'il ne vaut pas la peine de voir. Cela n'empêche pas que la même hiſtoire rapportée par d'autres, ſoit très-remarquable; cela prouveroit contre ceux qui s'efforcent à nier qu'un ſens puiſſe remplacer l'autre. Le plus difficile eſt de faire diſtinguer les couleurs au toucher. Je conviens qu'un aveugle en raiſonneroit mal; mais par l'hypotheſe que nous poſons, un homme qui connoîtroit les différentes gradations de l'échelle des tons dans les couleurs, iroit ſans contredit plus loin qu'un Peintre, qui peindroit de nuit, ou dans un faux jour. Le Peintre de *Piles* ne diſtinguoit que le poli; & le contraire du poli, du plus ou moins. Le tact ne ſervoit qu'à lui faire diſcerner les objets : il y a ſur cela encore d'autres exemples & des ouvrages ſans nombre, que l'ingénieuſe Lettre ſur les aveugles à l'uſage de ceux qui voyent, renferme preſque tous : il y eſt parlé du fameux Profeſſeur *Saunderſon*, de l'aveugle de *Cheſelden*, &c.

C'eſt rendre un ſervice à mes Lecteurs, de ne pas tranſcrire ce que *Diderot* en dit; je veux, le plus que je puis, ne préſenter que mes idées à ceux qui me liront : je ne me targue jamais du clinquant de mes Maîtres. Je me ſouviens que *Wolf* dans ſa morale parle de *Wallis*, Profeſſeur en Théologie à l'Univerſité d'Oxford, qui en préſence d'un étranger voyageur avoit réuſſi de quarrer de mémoire dans l'obſcurité un nombre propoſé immenſe : cela ne me ſurprend pas plus que de voir des femmes attentives à leur ménage calculer les plus grands produits, de tête, ſans encre ni crayon; ce n'eſt au demeurant qu'une affaire de mémoire, autant du reſſort de l'aveugle que de beaucoup de nos commeres.

Je ne ſerois pas plus ſurpris de voir maſquer la piece du mat aux échecs à un aveugle, que de le voir jouer ſans qu'il y vît du tout; effort de mémoire, duquel nos *Philidors*, fameux joueurs d'échecs, ſe targuent comme d'un prodige, qui au ſiecle paſſé eût pu les accréditer, dans un temps où on étoit encore grand pour être le ſeul dans un pays qui ſût combiner. L'habitude nous aide à tout faire; on apprendroit, ſi on le vouloit, à écrire à un aveugle, à ſe paſſer même de voir, pour peu que l'on pût lui faire rapporter avec éloquence ce que d'autres voyent, ſans pouvoir l'expliquer.

M. de *Sennetre* parle des couleurs mieux que le parfait teinturier : il eſt au ſpectacle, y critique les geſtes des Acteurs, leur rouge, leur habillement & leur air; il étend ſes vues juſqu'aux loges, & ſe trompe rarement ſur les peintures qu'elles renferment. Tout ſe fait; l'impoſſible de nos temps n'eſt plus qu'apparent depuis que tout s'approfondit.

Dans le Journal des Savants, 1677, il eſt rapporté un fait d'un homme qui voyoit la nuit, pour s'être bleſſé l'œil avec la corde d'un luth qui avoit caſſé; après s'être ſervi pendant quelques jours de remedes rafraîchiſſants qu'on lui donnoit pour préſerver ſon œil d'inflammation, il ſe trouva tout-à-coup y voir aſſez clair au milieu des ténebres, pour diſcerner tous les objets, & lire toutes ſortes de caracteres : ce ſymptôme dura pendant pluſieurs jours, ou, pour mieux dire, pendant pluſieurs nuits, pendant leſquelles il n'y voyoit rien que de l'œil malade; il ne pouvoit ſupporter la clarté de la chandelle, & beaucoup moins celle du ſoleil. Cet homme, comme vous voyez, dit M. *le Cat*, avoit ſon œil de jour, & ſon œil de nuit : il continue à nous en donner la raiſon; l'inflammation de l'œil malade l'avoit rendu aſſez ſenſible, pour être auſſi ébranlé par les foibles images de la lumiere noëturne, que l'œil ſain l'étoit par les images du jour.

Les raiſons de M. *le Cat* ſont admirables; je voudrois qu'il nous eût donné un ſecond Livre, qui eût ſervi à remplacer le défaut des ſens par un autre: l'Auteur des *ſens* en étoit ſeul capable. Malgré M. *le Cat*, au reſte, je ne trouve pas plus merveilleux qu'un homme puiſſe voir de nuit, que de ſavoir que les chats y voyent de même. Lœil du muſicien étoit devenu comme l'œil du hibou, qui ſe refuſe au jour, & qui par l'aptitude qu'il s'étoit faite, s'étoit appris à concentrer les rayons, & à raſſembler la lumiere dans le creux de l'œil. Nous voyons, au reſte, qu'il n'eſt pas impoſſible d'éclairer au centuple un lieu quelconque avec peu de lumiere : pourquoi ce méchaniſme ne ſe pratiqueroit-il pas dans la chambre noire de l'œil, ſi nous nous habituiions à nous le rendre familier, à l'étudier, à faire ſouvent des eſſais qui nous le rendiſſent néceſſaire? Tenons-nous-en ſur cela à l'habitude : ce n'eſt pas le ſeul prodige qu'elle ait occaſionné, ſur-tout à l'aide de l'art & du génie.

Me voici à la fin de mes remarques : les aveugles m'en loueront, ſi mon projet réuſſit; ſi j'échoue, il eſt au moins conſolant pour ceux qui me liront de trouver dans leur cécité certains moyens qui les conſolent, ou qui puiſſent chez eux remplacer la vue que je n'ai pu leur donner. Je commence par tranſcrire un paſſage entier du

Traité

Traité des Sens, pour établir un ſyſtême apparent.

Une ſenſation capable de s'élever juſqu'à la pureté morale juſqu'au ſublime Métaphyſique, mériteroit un titre à part dans le Livre ſur les ſens; mais le nombre des hommes ſans préjugés, eſt ſi petit, que, par déférence pour le grand nombre de foibles, nous laiſſerons aux intelligents le ſoin d'appliquer à ce ſens ce que nous en pourrions dire d'ailleurs.

Sans être un de ces intelligents que M. le *Cat* nous ſouhaite, je crois pouvoir communiquer à mes Lecteurs mes idées ſur un genre de viſion tout particulier. *Cardan*, Philoſophe fou, comme il ſeroit peut-être permis de l'être, dit qu'entre les quatre merveilles deſquelles Dieu l'avoit doué, la ſeconde étoit qu'il voyoit abſolument tout ce qu'il vouloit, pas d'imagination, mais des yeux; que cette façon de voir s'étoit perdue chez lui avec l'âge & les occupations, en ſorte qu'il ne voyoit plus auſſi ſouvent qu'il le déſiroit, ni auſſi long-temps, ni auſſi parfaitement : mais quand il y voyoit comme il le croyoit, il voyoit effectivement des villes entieres, des mondes, & tout ce qui ſe faiſoit ſur terre, comme s'il étoit préſent. Il attribue cette qualité qui tient du prodige, plus à une parfaite organiſation de l'œil, & une fineſſe peu ordinaire de la vue, qu'à l'extaſe ou à une ima-

gination échauffée.) *Cardan*, *Variétés*, *dans la vie* écrite par lui-même.)

Cardan, aux yeux du Philoſophe, n'eſt peut-être pas auſſi extravagant que le reſte des hommes le pourroit croire ; ſa façon de voir, que les aveugles ſur-tout pratiqueroient avec ſuccès ſi elle étoit miſe en art, n'eſt, en vérité, pas à rejetter : je n'oſerois y toucher. J'ai ma réputation d'Auteur à ménager ; n'eſt pas Philoſophe qui veût (*).

Je me borne donc à dire en paſſant, qu'un aveugle qui monteroit ſon imagination au point de ſe repréſenter les choſes comme s'il les voyoit, ſeroit comme l'aveugle né de Cheſelden, qui ſe refuſoit à l'opération qui devoit lui rendre la vue ; il ne la deſiroit plus. Nos Châteaux en Eſpagne, à nous qui voyons, ne ſe donneroient ſouvent pas pour une fortune. Il eſt des Rois qui en font, qu'ils préferent à leurs tréſors, au trône, à leurs plaiſirs ; un Roi pareil devenu aveugle ſeroit, s'il avoit des extaſes frequentes, l'homme le plus heureux de la terre, & qui n'eſt pas introuvable. Pour l'utilité de l'art de s'extaſier par principes, il faudroit que quelques clair-voyants miſſent en

(*) Mylord *Bolingbroke* diſoit qu'un homme d'affaires pouvoit parler Philoſophie ; mais qu'il n'appartenoit qu'à un homme ſans affaires, d'être Philoſophe.

œuvre les idées que nous fourniſſent les aveugles, & ceux qui par la privation d'un ſens travailleroient à s'en paſſer.

Sans tous ces élans metaphyſiques, où peu d'aveugles ſavent s'élever, donnons pour le bien de ceux auxquels la cécité à faſciné l'eſprit & interdit le courage, une méthode de ſe conſoler, par la morale, du malheur d'être aveugle, ſi c'en eſt un que d'être privé de voir mille objets déteſtables. Quelle erreur à un aveugle de ſe croire un homme inutile à la ſociété qu'il ne voit pas, & qui le nourrit! Qu'il s'eſtime aſſez pour faire uſage de ſes autres ſens, ſur-tout de celui du toucher (*) qui eſt plus à ſa diſpoſition. Qu'il faſſe de lui ſeul ſa ſeule étude; qu'il faſſe des

(*) Les ſens ſont déceveurs; cela ſe dira encore longtemps, ſans qu'il ſoit prouvé pour cela qu'ils le ſoient réellement. Touchez entre le premier doigt & le doigt du milieu croiſé une boule de cire où de liege poſée ſur une aſſiette où une table; faites-la tourner entre les doigts, & vous croirez en toucher deux à la fois. *Emile*, *tome* 2, *page* 150. *Rouſſeau* en déduit de-là la défaillance de nos ſens. Il peut n'avoir pas tort; mais ſi nos ſens nous trompoient auſſi décidément qu'il nous le paroît, l'habitude les redreſſeroit: or la boule ſous les doigts touchée pour la vingtieme fois, paroit double comme à la premiere; les ſens ſont donc moins trompeurs qu'on ne croit, ou l'habitude qui les domine l'eſt plus qu'on ne penſe.

réflexions au profit de ſon être ; qu'il mette de l'ordre dans ſes idées, & qu'il les ſuive. C'eſt peut-être à l'aveugle que certaines découvertes ſeroient réſervées, ſi les aveugles réflechiſſoient au lieu de rêver. Certaines études ſemblent ſeules être du reſſort de ceux qui, privés de la vue, ſont moins diſtraits par les objets extérieurs, & plus intenſes aux occupations qu'ils entreprennent ; telle ſeroit l'étude des Phyſionomies, celle des thêmes céleſtes, celle de juger par les plis de la main, de l'âge, de la beauté, & peut-être des inclinations des hommes. L'aveugle *Tyreſias* prédiſoit l'avenir, & combinoit les événements qui, même par les gazettes qu'on lui liſoit, ſe trouvoient vrais à l'iſſue des prédictions.

Dans le temps où les grands brouillards à Paris empêchoient les paſſants de ne pas ſe heurter & de voir, les Quinze-vingts, qui connoiſſoient la topographie de Paris mieux que *Julien* qui l'a gravée, menoient ceux qui voyoient, & on payoit juſqu'à dix louis des aveugles, pour être conduit dans les rues en plein midi. L'aveugle qui penſe, n'eſt, en vérité, pas à plaindre ; admiré des mortels, s'il inſtruit le monde dans ſa cécité, il le ſurprendra ; il lui ſera utile, & jouira du plus grand bonheur de la terre pour un bon Citoyen, de celui de faire redouter ſa mort, & de ſavoir qu'il ſera regretté après ſa vie. Pour

les hommes ordinaires, la cécité n'eſt point un mal : la ſociété y perd peu; ils n'ont pas moins beſoin cependant de ſe conſoler. Un Prince aveugle & cependant faſtueux, ſe conſoloit d'avoir un conducteur de plus à ajouter au train de ſon équipage. Tout eſt bien ou mal, d'après le point de vue duquel on l'enviſage. Les objets ſatisfont les hommes, ou les affligent; l'aveugle Philoſophe ſait s'exempter de l'alternative, s'il eſt ſans paſſions.

J'aurois pu traduire en entier un Traité de *Pétrarque* ſur la conſolation dans l'infortune; celle des aveugles n'y eſt point oubliée : mais encore une fois, je crois devoir renvoyer le Lecteur clairvoyant au Livre entier; il y trouvera des conſolations pour tous les ſens. *Antipater*, Philoſophe du bon temps, pour conſoler une jolie femme de la perte de ſes yeux, la pria de ſe ſouvenir que l'obſcurité avoit ſes agréments, & qu'elle feroit mal de compter pour rien les plaiſirs nocturnes. (*)

(*) La Comteſſe *de Moret* Maîtreſſe d'Henri IV, étant devenue aveugle par accident, on fit ces deux Vers élégants ſur ſa cécité.

Dùm longas noctes ab Amore Mureta rogaret,
Favit Amor votis, perpetuaſque dedit.

Nous voici bien loin du microſcope acéphale : je me garderai fort de réſumer tout ce que j'en dis, & que d'autres diroient mieux que moi s'ils avoient eu mes idées ; je me contente d'avoir parlé : c'eſt un plaiſir pour qui bavarde. Il me reſte à encourager les Chirurgiens de nos jours, s'ils ſont experts, à ne pas s'en tenir aux premieres notions, pour détruire les dernieres qui ne ſont pas d'eux ; la jalouſie miſe en ſcience, eſt d'autant plus étudiée, que les gens d'art ont intérêt à le mettre en pratique : il eſt plus important pour certaines gens qu'il y ait des aveugles, ſans leſquels il y auroit bien moins d'Ouvrages lumineux & d'Auteurs éclairés.

TROISIEME MÉMOIRE.

Sur l'établiſſement d'un canal de communication.

Au ſavant, à l'homme utile, à l'ami des honnêtes gens, au Baron LÉOPOLD D'HARTMANN, *Conſeiller intime de S. A. S. l'Electeur Palatin, Vice-Préſident de l'illuſtre Société Economique & des Mœurs de S. A. S. E. de Baviere, Chevalier de l'Ordre Royal de Guſtave Vaſa, Membre de pluſieurs Académies célebres.*

Que le temps & les Rois ont ennobli ; mais que les vertus ſeules mettent bien au-deſſus de tous les titres.

Tigris rapidiſſimi fluctus, tantùm procul ab Euphrate labens, quantùm (viæ) ſeptem diebus robuſtus & celer conficere poteſt Viator. Telam in velocitate ſuperans : datum undis infelix Corpus Aratæ, ortum ſolis tigriſque ſequens, ſex horarum lapſu centum ſtadiarum ſpatia attigiſſe fertur.

STRABINOTA in arbore Doctrinarum.

L'art de communiquer ſa penſée aux hommes au profit du temps qu'on employe à leur faire

parvenir, eſt encore un art qu'on nous ſouhaite. Réduit à des pratiques aiſées, ce ſeroit l'art des ſignaux, qui n'eſt pas encore celui des Poſtes. Pour parvenir par des routes peu communes à cet art négligé en Europe, je n'évaluerai pas le nombre d'inſtants qu'il faudroit pour proférer des ſons articulés, de meſurer ces ſons au mouvement de la bouche & du goſier, &c. Ce ne ſeroit qu'une affaire de prononciation & de muſique, qui n'iroit qu'à déterminer au juſte le degré d'expreſſion & de force dans les langues, les aptitudes au chant, & à méſurer au Chronometre les tons & les inflexions arbitraires de la voix.

Une recherche de cette eſpece vaudroit aux nations en général, leur muſique propre; ce ne ſeroit plus aux clefs de G-re-ſol ou A-mi-la que l'on diſtingueroit les airs les uns des autres: chaque idiôme feroit clef de muſique; & ſi l'on pouvoit ſe promettre des effets bien réels du pouvoir des ſons ſur le cœur des hommes autant que ſur leur eſprit, ce ne ſeroit qu'alors où chaque muſique parleroit le langage de ſon pays, où l'on marieroit avec art les tons & les paroles.

Ce n'eſt point à moi que ſont réſervées des découvertes ſi étendues; ce n'eſt point un Traité d'harmonie que j'entreprends: je ne m'arrête qu'à

des penſées trop diſcordantes peut-être, pour qu'on en faſſe un receuil Chromatique. Il s'agit ici d'un moyen puiſſant, capable d'abréger les longueurs dans certaines entrepriſes qui exigeroient de prompts expédients : on ſe perſuadera ſans peine que ce n'eſt plus à des ſons que j'en veux ; la muſique veut être réflechie. Qui eſt né inſenſible, perd ſon temps à préluder ; & ſi j'ai parlé mélodie à mes Lecteurs, c'eſt l'épargne de ce temps même qui leur a valu cette fougue irréguliere, qui ne tient en rien aux penſées qui la ſuivent, & qui n'eſt que l'occaſion du diſcours, ſans en faire le ſujet.

J'ai dit que l'art de communiquer ſes idées aux hommes à des diſtances rapprochées, inacceſſibles d'ailleurs, eſt encore un art ignoré : y arriver par des détours, ſeroit le triomphe de la moindre action dans le choc des graves. Un homme célebre avoit ſuivi ce ſyſtême avec une ſorte de ſuccès : s'il en eût connu l'utilité, il l'eût terminé ; ſes ſignaux au moins nous en euſſent indiqué les voies.

Toutes nos actions tendent à la poſſeſſion d'un bien que l'on ſe preſſe d'atteindre. M. d'*Amontons* en avoit approché ; s'il eût joint la facilité à l'exécution, il eût été le génie du ſiecle : mais comme il s'agiſſoit d'un but dans ſes travaux que tout œil ne ſaiſit pas, que de plus le mo-

tif le plus eſſentiel, celui du ſecret, ſe perdoit aux nues, on s'étoit borné à féliciter M. d'*Amontons* ſur ſes fanaux, en attendant que l'Europe eût raiſon de l'en remercier.

Après *M.* d'*Amontons*, il s'étoit trouvé quelques bons Patriotes qui avoient projetté d'abattre les chauſſées, de ne ſe parler que de cime à cime, & de ne ſe faire voir que de très-haut. C'étoit avoir le ſecret du diable au Mont..., & y échouer comme lui.

Une méthode traitée à fond par M. de *Morogues*, eſt celle des ſignaux ſur mer. Le Livre qui en traite, s'il eſt conſulté, donnera des extraits très-éclairés pour ce cinquieme article; il n'appartient point à nous autres Pêcheurs d'eau douce, d'en peſer l'importance.

Il eſt une maniere de s'entendre de fort loin à la portée de l'œil; celle de ſe parler par ſignes, & de faire ſervir les doigts aux diſcours : c'eſt l'art du Pantomime, qui n'agit qu'à des diſtances auxquelles on arrive plutôt par le canal de l'épiglotte.

Qui a beaucoup lu, ſe ſouviendra de temps à autre de certains problêmes qui mériteroient qu'on leur aſſignât le degré de vérité qui leur convient. Quelque faux qu'ils nous paroiſſent au premier aſpect, le fond en eſt ſolide, les acceſſoires ſeuls nous trompent; le deſſein d'un

cadran ; ſoit dit Magnétique, qui agiroit à des diſtances fort éloignées, par lequel deux amis ſe communiqueroient leurs idées, ſe trouve calqué dans tous les Livres de grimoire & de magie naturelle. Si, de nos temps, on parvenoit à la poſſibilité de ce moyen, ce ſeroit, je penſe, à l'aide de l'électricité, qui opere vîte & ſecretement ſans qu'il fût beſoin que de deux hommes pour agir à tel éloignement arbitraire quelconque : l'évaluation des coups reſſentis d'un bout de la chaîne à l'autre, feroit alphabet. Mais quand les obſtacles réſultants de la conduite de cette chaîne ſous une riviere, ou de nuit d'une ville à l'autre, n'en empêcheroient pas l'effet, les hommes s'y refuſeroient ; ce ne ſeroit donc pas encore le ſignal que l'on cherche.

Le Pere *Schott* parle d'un miroir qui réfléchiroit les objets dans la lune : cette invention ſe réduit à la claſſe des ſonges. Nos Téleſcopes, le verre objectif de *Tſchirnhaus*, multipliés le long d'une ſtade, ſeroient les ſeules réflexions concevables à l'aide des miroirs ou des verres ; je n'en connois pas de plus promptes relatives au nerf optique, à quelques inconvénients près, que l'Etat qui les défend veut ignorer encore.

Le miroir de *Ptolomée Evergetes*, placé ſur la tour du Phare d'Alexandrie, repréſentoit nettement ce qui ſe faiſoit dans toute l'Egypte. *Cu-*

ſius dit ſur le témoignage des Arabes, qu'avec ce miroir, Alexandre voyoit venir la flotte ennemie de ſix cent mille pas de diſtance; d'autres diſent de cinq cents paraſanges : ce qui fait plus de cent lieues. C'eſt au pere *Labat* que nous devons dès l'an paſſé des idées fort nettes ſur la poſſibilité & l'exiſtence d'un miroir pareil, ſurtout s'il en étoit d'une grande largeur ſphérique concave, ou portion de grande ſphere. Les ſignaux dépendent peut-être encore d'un ſecond eſſai du Pere *Labat*, autant que d'un miroir à faire.

On a des ſignaux pour l'intérieur des Villes, on néglige de les établir. Qui placeroit un canon ſur la place du Louvre, & un verre ardent qui mît le feu à l'amorce au moment qu'il ſeroit midi; tout Paris ſauroit l'heure, & abandonneroit pour ſûr le tortueux cadran du Palais-Royal au profit des Horlogers.

Le feu, les drapeaux, les boîtes d'artifice, les tableaux & mille autres agrêts conviennent aux ſignaux : qui ſauroit en faire un emploi judicieux, ſeroit le bon Patriote à ſuivre.

Il eſt une analogie entre les ſignaux & les poſtes, qui les rend ſœurs, mais ſœurs intraitables.

Si *Platon* avoit eu l'idée de les rapatrier pour le bien de ſa République, l'inſcription ſur une maiſon publique de Rome auroit convenu au

Bureau où il les eût logées. L'apophtegme qui l'eût caracteriſé, fort ancien d'ailleurs, le voici. *Securita, pronto ſervitio, ſtràda dritta.* Les détours, la communication trop écartée d'une diſtance à l'autre ſouvent hors de route, une attention trop divertie ſur la ſûreté des envois; les reſſorts trop multipliés de la machine, arrêteront toujours tant qu'il y aura des fouets pour les pauvres bidets, & des cornets ſonnants pour des goſiers mal organiſés, privilégiés.

Rien que la diſtribution autant que la recette des Paquets, rien que les ſeuls envois, dis-je, à combien d'inconvénients ne ſe plaît-on pas à les aſſujettir ? Il eſt des Pays où l'on peſe les Lettres, d'autres où on les parfume, d'autres où on les cenſure, d'autres où, quoiqu'affranchies, on les arrête : celles des marchands de la Syrie au ſiecle paſſé ſe timbroient à Conſtantinople, refaiſoient la même route pour être contreſignées, & retournoient à Conſtantinople, où on les diſtribuoit aux perſonnes auxquels elles venoient. Les poſtes en Egypte ſe font par pigeons; celles d'une partie de l'Europe vers les Pays du Grand-Seigneur, s'exécutent par contre-marques que l'on remet aux Couriers; s'ils ſont dévaliſés, les Bachas s'en rendent reſponſables : ils s'en dédommagent ſur les quêtes publiques qu'ils ſont autoriſés de faire dans l'occurence. La Ville

de Raguſe, Turque ou Chrétienne, ſuivant le degré de peur que le Bacha limitrophe donne à la République, paye preſque toujours les pertes du diſtrict. L'irrégularité des poſtes enfin n'eſt pas encore aſſez prouvée pour qu'on y remédie; un fort grief cependant contre cet établiſſement, c'eſt que l'on convient qu'on peut le rendre meilleur. On mettra le diable aux Marionnettes; mais qu'on puiſſe y mettre le bien, j'en doute.

J'ai dit, je le répete, que le temps plus que les autres motifs n'eſt pas aſſez en conſidération dans les expéditions publiques : le tuer, eſt d'un homme déſœuvré; qui l'abrégeroit avec diſcernement, auroit trouvé le moyen de le doubler. Le Sage ſuivroit le char d'un homme pareil, le fou l'arrêteroit.

Empiéter ſur le temps, ne fut ſouvent une folie que pour celui qui l'a fait. La poſtérité y gagne : la récompenſe eſt dans le bien; ce ſont nos neveux qui l'adjugent. J'agis comme ſi je déférois à l'arrêt de ceux qui me ſuivront; je me hâte de produire mes idées. Puiſſe la poſtérité en accélérer l'effet!

Sur la lecture d'un Livre imprimé pour l'Italie, à Rome, par un Allemand nommé *Mayer*, qui traite d'un moyen de rendre le Tibre navigable, il m'eſt venu l'idée de faire ſervir l'eau à d'autres beſoins plus analogues au pays où j'é-

cris. L'expédient du commerce s'eſt préſenté à mon eſprit, avant celui des poſtes; & comme depuis long-temps je croyois aux inconvénients de l'un & des autres, je projettai de calquer mes idées à l'avenant : j'en formai ſur cela ſans nombre, que je communiquerois au public, ſi je voulois faire un Livre, qui, ſi je me connois, vaudroit moins que l'eſſai que je ſoumets à ſa pénétration.

Etabliſſons d'abord pour premier agent, un fleuve duquel nous partions; c'eſt à ce fleuve que nous remettrons le ſoin des réuſſites. Puiſſe-t-il, de la nature du Nil, qui féconde les pays qu'on n'enſemence ni ne bénit jamais, ſervir avec ſuccès à l'utilité commune, & au beſoin des hommes!

LeTigre prend ſa ſource en Arménie, à 150 lieues environ de Jéruſalem vers le nord-Eſt; il coule par le Lac Arethuſe avec une rapidité ſurprenante, tellement qu'il conſerve conſtamment ſon eau ſans la mêler à celle du Lac. Le mot Tigre répond à *trait*, en langue Mede, pour ſa grande vélocité. Ce fleuve ſort de la Méſopotamie vers l'Euphrate, & ſe jette avec lui dans la mer de Perſe en-deçà de l'Arabie. En Hebreu, le mot *Hidekel* revient à *eau courante à excès*. Pas loin de Babylone, dans la ville de Bagdet, ce fleuve eſt d'une largeur égale à celle du Rhin à

Strasbourg : ſon eau, claire d'ailleurs, paroît, dans ſon courant, noire & bourbeuſe ; c'eſt un torrent pour qui la voit la premiere fois ; on ne la fixe pas ſans vertige, & on n'en quitte les bords qu'en chancelant. Le Tigre étoit, malgré ſon cours effroyable, une des eaux du Paradis terreſtre ; peut-être y ſervoit-il à des uſages que le péché nous a interdits. Ma découverte, ſi j'étois aſſez téméraire de l'appeller telle, ma viſion au moins eſt peut-être un larcin de cette heureuſe contrée.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt ce même fleuve qui nous ſervira d'hypotheſe pour les autres rivieres. Partons d'abord d'un principe inconteſtable ſur le roulement accéléré des eaux en général. Les ondulations répétées aux terreins qui déclinent, augmentent & croiſſent à proportion qu'elles s'éloignent du centre de leur mouvement. Les cataractes en ſont preuve entiere. Les habitants du Nil, attentifs aux débordements, calculés par leurs Mages, nous apprendroient l'Hydroſtatique à nous qui l'enſeignons.

Suppoſons pour un moment que mon correſpondant ſoit à l'embouchure du Tigre, & moi à Bagdet ; que de-là il ſoit intéreſſé à me faire parvenir ſes paquets plutôt qu'ils n'arriveroient par les caravanes : ſi, avec des précautions bien priſes, il remettoit ſes ballots au courant

rant du Tigre, il eſt à ſuppoſer que je les aurai en moins de dix heures, tandis qu'il en faudroit 102 par le chemin ordinaire des poſtes. Nous voici de retour de Bagdet : comparons le cours de nos rivieres, calculons-en la rapidité ; mettons en conſidération, eu égard à leur cours, les détours qu'elles prennent & qui retardent ; tirons-en une conſéquence relative au cours du Tigre, & nous trouverons que les différentes propriétés des eaux étant fondées ſur des Loix conſéquentes émanées d'un même principe, toutes les rivieres doivent être ſuſceptibles de pareils travaux, & du plus au moins des mêmes aptitudes. La rapidité que la nature leur refuſeroit, ſeroit ajoutée par le travail ; no multiplieroit les déchets & les preſſements, qui, dans les vaſtes eſpaces, opéreroient à de grandes diſtances ; des colonnes placées à ces diſtances inaſſignables, nous marqueroient les diminutions du preſſement, nous indiqueroient le lieu d'une nouvelle caſcade à faire, qui ſeroit répétée à une autre diſtance à laquelle on augmenteroit de force & de torrent. J'ai dit, je penſe, que la fécondité de l'Egypte dépendoit des accroiſſements du Nil ; à onze coudées de haut, il annonce la ſtérilité ; à ſix, l'abondance : les colonnes en ſont foi. Le plus fort débordement, au reſte, baiſſe en moins de vingt minutes, à compter du mo-

ment de ſon déchet ; juge qui peut de l'énorme poids du preſſement, ſoit des eaux, ſoit de l'athmoſphere.

Nous voici aux moyens de procurer un cours uniforme aux rivieres, de pourvoir à la ſûreté des envois, & de porter au comble la promptitude des expéditions. L'eau, par ſa rapidité, en ſeroit le principal mouvant. J'avois imaginé à cet effet des canaux moins larges que ceux d'Hollande, établis pour le tranſport des marchandiſes par bateaux. Je m'étois fait ſur cela les difficultés qui s'y préſenteroient, vu le rallentiſſement du torrent occaſionné par les bornes étroites que je donne à mon canal ; je prie au-demeurant mes Lecteurs, de voir par eux-mêmes, ce que ce même conduit ajouteroit de vîteſſe, ſi l'on en multiplioit ſes chûtes en creuſant.

Ce ſeroit ici le lieu de comparer exactement la chûte d'un torrent, d'avec une autre vîteſſe déterminée : celle du boulet de canon, par exemple. Telle eau quelconque qui tombât de telle hauteur arbitraire poſſible, ne ſeroit, eu égard à la vélocité de ſa chûte, que comme 1 à 784, &, malgré cela, plus prompte pour l'uſage que nous en ferions, que la poudre à canon en feroit. Ce que le boulet gagneroit en vîteſſe, l'eau le remplaceroit par la continuité de ſon cours, qui

ne ſeroit interrompu que pour gagner de la rapidité.

L'idée que je donne ici, eſt concevable à tous égards pour tous les pays qui s'entendroient au bien public. Toutes les rivieres y ſeroient propres : avant que la Hollande n'eût ſes écluſes, on eût dit une ville comme Amſterdam, ou imaginaire, ou impoſſible : ſans ſa poſition coupée, rapportée aux Territoires limitrophes indépendants des Etats-Généraux, il y auroit peut-être depuis longtemps un canal en France creuſé à Amſterdam au profit des Amirautés réciproques. Ce canal une fois fait, on pourroit y carreguer des ballots d'un volume proportionné, & forcer l'eau à détourner de courſe aux bords oppoſés, en conſtruiſant deux conduits contigus, dont l'un ſeroit pour le départ des envois, & l'autre pour leur abordage.

Telles ſont les idées que je me ſuis faites ſur des moyens d'augmenter l'action des eaux, & de l'employer au profit des expéditions : une gravure, ſi elle faiſoit tableau, parleroit peut-être mieux en faveur de mon Aqueduc à communication, que ne feroient de longs diſcours compreſſés ſur pluſieurs pages. Je m'en remets pour cela, à tel Graveur adroit : je l'en féliciterai le plus promptement que je pourrai par eau, comme ſi j'étois près du Tigre, & lui à Bagdet.

Pour terminer avec une eſpece de ſatisfaction une matiere peu goûtée par ceux qui profitent aux irrégularités anciennes, j'ai cru qu'au progrès de la Géographie, je pouvois donner quelques idées haſardées qui la concerne : c'eſt une ſcience qui ne coûte à acquérir, en France, que 24 ſols par cheval de poſte. Si les hommes euſſent été comme les Fitiquiens, manquant de mémoire, ſortant d'une caverne, en oubliant l'iſſue, ſe creuſant un autre trou pour demeure, on auroit ignoré juſqu'au mot de Géographie. Il eſt de bons Géographes, qui ne connoiſſent la terre que par les Livres. *Caſſini* a fait faire un pas à la Géographie, perſonne n'a été plus loin encore. Un défaut en fait de coſmographie, c'eſt que nous ne nous ſoyons attachés juſqu'à préſent qu'au ſit du pays, ſans faire connoître par les cartes le génie, le commerce, les arts, les habitants : ſeroit-il impoſſible de faire des cartes pour les piétons, dans leſquelles on retrouveroit les ſentiers & les chemins ? *Leibnitz* avoit projetté de faire une carte géographique des langues, où leurs origines & les relations qu'elles ont entre elles, ſeroient marquées; ce ſeroit, je l'avoue, comme *Coppin*, (qui diſoit que les particules émanés des morts ſe reproduiſoient dans les airs, & formoient en grand les corps qu'ils avoient compoſés ſur terre) parler aux Géants,

& en avoir réponſe. Qui raſſembleroit des terres de différents pays, & s'habitueroit à en connoître la différence au goût, ne ſeroit point un homme duquel il n'y eût rien à profiter du tout. *Malpighi*, ce profond *Malpighi*, prétendoit connoître au goût, de quel ſol étoit telle terre : il avoit des terres de toutes les eſpeces ; il exiſte même une Lettre de lui, dans laquelle il prie un ami qui ſe préparoit à faire le tour du Globe, à ne pas négliger de ramaſſer des terres à toutes les poſtes : il lui recommande de le faire avec choix, & finit ſa Lettre en ſouhaitant que tout voyageur eût de ſa terre natale en poche, & que dans chaque pays il y eût des eſſayeurs qui ne taxaſſent tel homme pour être d'un pays, qu'après que la terre produite eût été reconnue en être.

Sans tous ces projets giganteſques, il ſeroit, je crois, utile que, ſans égard aux étrangers qui nous corrompent, chaque village eût ſa chronique, & que chaque payſan fût obligé d'y fournir. Celui qui, dans l'année, n'auroit pas fait une action diſtinguée, ſeroit privé des honneurs du lieu ; on encourageroit les habitants des campagnes à entretenir les routes, à les murer de diſtance à diſtance, à les entretenir de fontaines dont les colonnes marqueroient les heures du jour, tandis que l'écoulement de l'eau,

imitant le cours du ſoleil, ſerviroit à les reconnoître de nuit : d'année en année, il paroîtroit des cartes, qui indiqueroient par des lignes caractériſtiques convenues, les améliorations faites, ſoit pour la commodité des voyageurs, ſoit dans l'intérieur d'un pays. L'établiſſement de l'hoſpitalité à un temps fixe, ne ſeroit point oublié ; mais nous tenons encore trop au faux, pour reconnoître de ſitôt l'utilité de ce qui ſe fait, d'avec ce que l'on omet pour la même utilité.

Il en eſt du bien public comme de certains médicaments, qui n'operent point ſur tous les tempéraments ni dans tous les climats, & que l'on met malgré cela au nombre des remedes.

INVITATION aux Anatomiſtes à ne pas négliger l'Hypotheſe du rajeuniſſement dans les hommes.

Quem
Experientia Medicum,
Amœnitas Socium,
Virtus Amicum,
Conſtituit
Cernitis
In Algardi,
Cui dies Principis, dies ſui,
Qui mihi vitam dedit,
Quam Populo conſervat.

QUATRIEME MÉMOIRE.

Crudeles Divi ſerpens novus exuit annos;
Formæ non ullam fata dedere moram:
Anguibus exuitur tenui cum Pelle vetuſtas;
Cur nos auguſtâ conditione ſumus?

NOus tenons trop au faux, pour diſtinguer de ſitôt encore l'utile de ce qui n'en a que l'apparence; je voudrois que le but de toutes les

Académies fût le ſeul bien des hommes, & que l'on conſultât en nous nos beſoins avant nos goûts. Qui rangeroit alors la Médecine dans la claſſe des métiers, feroit beaucoup ; ce ſeroit lui donner un point d'infaillibilité, qu'elle n'acquérera jamais comme Art ou comme Science. Les Arts reconnus pour tels aujourd'hui, ne travailleroient que pour l'Anatomie, ne feroient que des bras & des jambes ; le chef-d'œuvre du métier ſeroit de faire une tête organiſée, qu'*Albert le Grand* a ſûrement manquée : le mérite d'échouer dans cette entrepriſe, ſeroit de l'avoir tentée. L'art du maillet s'étant trouvé ſous la plume, j'en ai parlé de préférence à bien d'autres Arts inutiles, qui ne ſont même d'aucun agrément marqué pour les hommes. Indépendamment de toute innovation, la Médecine conſidérée ſous tel point de vue quelconque, toute mal approfondie qu'elle paroiſſe être, ſert encore plus qu'un millier de folles occupations qui paſſent pour des arts chez nous. Le Quinquina donné par des empyriques mêmes, fait plus de bien dans le nombre des remedes, que l'art de l'épinglier dans celui des arts, duquel exactement on pourroit ſe paſſer. Il eſt à préſumer qu'il ſera encore longtemps inutile de prêcher la vérité aux hommes; tant que la partie animale ſera prédominante, l'eſprit ne percera que très-difficilement.

L'art d'embaumer les corps n'eſt d'aucune conſidération dans nos temps : notre ſéparation d'avec nos proches eſt une viciſſitude auſſi difficile à fixer, qu'il eſt impoſſible d'arrêter les effets du temps qui détruit tout. Le ſecret des Momies n'eſt plus un ſecret ; des ſels, des gommes & des aromates en ſont la clef : abandonnons cet art comme ſuperflu ; tout nous porte à oublier les hommes, quand ils nous quittent : c'eſt un cri preſqu'univerſel dans la nature.

En ce qui eſt des effets du ſentiment ſur notre individu, il eſt preſque auſſi important d'étudier la nature de l'ame que l'Anatomie du corps. Le meilleur Médecin de nos jours ſeroit celui qui approfondiroit le mieux l'une & l'autre. On avoit formé avant moi le projet de rendre la Médecine appliquable aux maladies de l'ame ; on avoit même donné des médecines contre la colere, contre la joie immodérée, contre la mélancolie, &c. Qui connoîtroit à fond le cœur de l'homme, ſeroit le ſeul Médecin à conſulter. Les nations que nous nommons Barbares, ont eu des ſecours que l'humanité & les recherches nous ont ſuggérés quelquefois. L'art de faire durer le plaiſir, étoit un des premiers Spécifiques pratiqué par *Epicure* : la *Dature* des Courtiſannes & le *Maſtacha* des Turcs nous meneroient peut-être de nos jours aux mêmes moyens. Une voie

entr'autres pour la perfection de la Médecine, ſeroit de faire des expériences phyſiques au profit des guériſons : je voudrois qu'au-lieu de tâter le pouls comme on fait, avec la main, on ſe ſervît du Barometre qui détermineroit bien plus ſûrement le degré de chaleur dans le ſang & les ſymptômes qui en réſultent. Il ſeroit même bon que chaque homme ſain le conſultât ſouvent. Le Thermometre botanique de *Geſner*, ſeroit celui auquel on en viendroit de préférence. Si j'étois femme, je jugerois de mon amant par le thermometre : à la premiere déclaration, je lui en ferois faire l'eſſai ; je remarquerois le degré ou le mercure ſeroit monté ; à la dixieme proteſtation d'amour, ſi le Barometre baiſſoit, je congédierois le ſuppliant : les amis mêmes ſeroient mis à cette épreuve ; on prouveroit ce que l'on eſt, au Barometre.

Toutes ces réflexions m'ont donné des idées, chymériques peut-être, ſur-tout dans notre ſiecle, ſur un moyen manqué par beaucoup de grands hommes, celui du rajeuniſſement. Les Vers ſuivants de *Laërce* m'ont enhardi à étendre ſur cela mes penſées ; j'eſpere que le Lecteur les recevra avec indulgence.

Ecquis opus ſapiens unquam tam grande peregit ?
Fuit quale ſciens omnia Democritus,

Qui per tres tenuit præſentia funera ſoles
Ex calidis panum, ſoſpes anhelitibus. (*)

LAERTIUS.

L'idée chimérique de la poſſibilité, n'eſt point auſſi ridicule qu'elle nous le paroît d'abord au premier coup d'œil. Pluſieurs grands hommes, *Leibnitz*, *Huygens*, *Newton* même, en parlent comme d'une nouveauté poſſible; des ſpécifiques, une connoiſſance exacte de l'Anatomie opéreroient, je crois, ſeules ce miracle. Une choſe de laquelle *Leibnitz* ne parle point, c'eſt de produire cette métamorphoſe au profit de tout être, & ſur-tout de notre eſpece : des tentatives ſur cela feroient plus qu'honneur aux Philoſophes; elles leur deviendroient utiles : il n'en eſt pas de même de nos découvertes frivoles, que nous n'honorons que trop ſouvent d'une attention ſérieuſe, malgré la futilité que nous y découvrons. La difficulté des réuſſites dans les entrepriſes de quelque conſéquence, met celle des Hiſtrions de nos jours bien au-deſſous de la gloire qu'ils s'en promettent; elle les arrête preſ-

(*) L. *Clodius Hirpanus vixit annos CLV. Dies V. alitus puellarum anhelitu.*

DALECHAMPS, notes ſur PLINE.

que toujours dans les progrès qu'ils feroient peut-être, s'il ne craignoient trop d'y échouer.

Enviſagons les rêveries dont je parle, comme ces joujoux d'enfants dont les hommes faits s'amuſent quelquefois ; accordons-leur un caractere fondé, celui que la ſingularité nous ſuggere, & nous irons loin : on nous croira peut-être très-près du vrai.

Nous convenons dabord que les Parties d'un ſexe ſont relatives à celles de l'autre : différemment diſtribuées, renverſées, elles conſtituent la femme ; dans le fit le plus proportionnel, elles font l'homme : elles contribuent à ce qu'il ait de la barbe ou qu'il n'en ait pas, qu'il ait la voix forte, baſſe, ou moëlleuſe, qu'il ait la peau douce ou ſeche, qu'il engendre ou qu'il procrée. Cela eſt ſi plauſible, qu'il eſt des gens auxquels on démontreroit en vain l'exiſtence de deux ſexes. Ils font plus ; ils prouvent qu'il n'y en a qu'un d'effectif, celui de l'Androgyne.

S'il eſt poſſible de donner un dehors de vérité à ce que je viens d'avancer, il ne le ſeroit pas moins d'accréditer avec une ſorte de ſuccès, je ne dis pas l'immortalité, mais bien un âge plus avancé, ſur lequel la maturité n'auroit de priſe que le temps, un temps peut-être immémorial.

C'eſt de l'Anatomie que nous devons attendre

ce pas vers le miracle ; c'eſt d'elle ſeule, éclairée par quelque génie à venir, qui exiſte peut-être déja, conduite par un *Newton*, un *d'Alembert*, un *Haller*, un *Euler*, que nous obtiendrons la vie, dont notre exiſtence momentanée n'eſt encore que le ſimulacre. On pourroit objecter à toutes ces probabilités, que le peu de durée des êtres créés en général, devient une néceſſité pour la deſtruction des parties. La machine s'uſant, les reſſorts ſe détruiſent ; c'eſt inconteſtable : mais qui conſerveroit l'équilibre entre la machine & le ſuc qui la fait aller, éloigneroit par-là les maux les plus réels du globe terraqué, la vieilleſſe & la maturité.

Comparons pour un moment l'homme à la terre que d'autres avant moi ont caractériſée d'Androgyne ; ne rajeunit-elle pas tous les ans ? Une belle, à la fleur de l'âge, ſemble la terre en ſon printemps ; la maturité la rend femme, c'eſt ſon été : les fibres ſe fortifient-elles, les vertebres gagnent-elles l'élaſticité qu'il leur faut ; la nature pâtit, elle eſt à ſon hyver : *Ad anni exemplum, noſter hic exterior homo vernat in pueritiâ, fervet in juventâ, matureſcit ætate virili, deficit atque emoritur ſenectâ.*

ERASMI Precationes, in hyeme.

Examinons ſans prévention en faveur de l'impoſſible, ſi cette même nature que l'Anatomiſte

auroit déja ſurpaſſée s'il l'eût ſuivie, eſt autre dans l'homme qu'elle n'eſt dans la terre, autre dans les êtres au-deſſous de l'homme?

J'accorde volontiers à ceux qui me feroient les objections que je me fais à moi-même, que la nature n'agit que conformément aux parties ſur leſquelles elle opere ; tout organe n'étant pas fait aux mêmes impreſſions, l'homme, en tant que machine, ne peut être ſoumis aux mêmes loix que la terre, que comparativement à elle. Cela pourroit être vrai : mais quand on ſe perſuade que c'eſt une même nature qui anime tout ce qui exiſte, qu'en ceci il ne s'agit que de vivifier, que le ſuc nerveux dans un homme ſain eſt en proportion égal aux parties qu'il féconde; ſi de plus on conſidere que l'homme dès l'enfance n'eſt pour ainſi dire qu'une terre qui germe, qui fructifie, & qui change ſucceſſivement de conſtitution & de forme; en peſant tous ces motifs, on ſe convaincra peut-être que l'analogie de la terre à l'homme, n'eſt pas encore la plus fauſſe des comparaiſons.

Que l'homme paſſe ſon enfance comme nous l'avons paſſée; remontant à ſa virilité, qu'il ſoit caduc, exténué, foible, pour ainſi dire hors de nature; ſuppoſons d'un autre côté le ſecret des rajeuniſſements entre les mains de quelque *Morand* du ſiecle, donnons-lui notre homme à

changer : voici à peu près comme il raiſonneroit, avant d'en entreprendre la métamorphoſe. L'homme que j'ai à traiter, ſemblable à une plante ſeche & aride, manque de ſuc. Il eſt difficile de rétablir ce ſuc par des moyens dont les effets mêmes ſe connoiſſent ; il faut d'autres reſtaurants. *Homere* n'a vécu pendant un temps que de l'odeur des pommes ; les particules émanées de certains fruits, des ſimples mêmes, agiſſoient ſur tout le Mycrocoſme, ébranloient les fibres engourdies, & les irritoient à un degré de chaleur proportionnel ; l'augmentation de chaleur faiſoit augmentation de chyle, l'ancien homme revivoit, l'humide radical reprenoit ; l'air, qui donne la vie à tous les êtres, vivifioit l'Androgyne. Cela ne s'appelle-t-il pas rajeunir à plus juſte titre que de remédier à tel défaut réel de conſtitution ou d'organes ? on changeroit de tempérament ; on ſe fortifieroit ou s'affoibliroit d'après le beſoin, & l'on corrigeroit par-là les deux plus grands défauts de la nature dans l'homme ; ſon effort impétueux vers la deſtruction, & le manque d'élaſticité dans les reſſorts.

Nous voici aux moyens par leſquels on opéreroit le miracle que j'annonce : ce ne peut être que l'article le plus court de ce Mémoire. J'ai dit qu'il faudroit d'abord connoître parfaitement la chair humaine plus que toute chair poſſible :

la Myologie, l'Oſtéologie, toutes les parties de l'Anatomie devroient être approfondies; du corps de l'homme, on feroit ſa ſeule étude, on imagineroit des ſpécifiques, & l'on s'évertueroit ſur-tout à en faire d'heureuſes applications. L'haleine des jeunes gens a ſouvent cauſé des révolutions deſirées parmi les hommes. On a vu des réſurrections de perſonnes crues mortes, occaſionnées par le rechauffement de l'haleine; il eſt avéré que de jeunes épouſes mariées à des octogénaires, ajoutoient aux jours de leurs maris par la chaleur qu'elles leur communiqueroient, au dam des leurs. Un trait que j'ai tiré du grec, mérite place ici. En parlant de la merveilleuſe métempſycoſe de certains corps, *Homere* en déduit le parfait accord entre *Lyſias* & *Phedre*. Une vapeur attractive autant que ſecrete, produite dans le cœur de Phedre, émane par les pores, s'élance dans celui de *Lyſias*, en retend les fibres, & s'allie au tout; c'eſt ce même ſang de *Phedre* qui eſt déſormais dans le cœur de l'ami, & qui les fait écrier en même-temps tous deux : » *Phedre*! mon cœur! Cauſe interne » que je ſens & qui m'agite dit *Lyſias*. O mon » ame! eſprit qui vivifie & réveille mon être, » *Lyſias*, mon ſang! s'écrie *Phedre*, qui cher- » che ſon ami avec les ſentiments que ſon cœur » réclame, " *Lyſias* ſuit les traces de *Phedre*, ſon

ſang

ſang en veut à ſa demeure ancienne, la vapeur s'agite, & tire vers le cœur qui l'a engendrée : tous deux ſe cherchent & s'échappent pour toujours. Tout poétique que paroît ce paſſage aux eſprits échauffés de la verve d'Apollon, *Malpighi* y auroit puiſé peut-être un corollaire d'Anatomie. Ce que je viens de dire, n'eſt qu'une application au ſujet que je traite. Abſtraction de rêveries, je croirois que l'haleine des jeunes animaux renfermés dans une chambre bien calfeutrée, contribueroit au rétabliſſement des parties vivifiantes dans les vieillards, & par conſéquent à la longévité, s'il eſt prouvé, comme l'on croit, qu'il y ait des animaux qui attirent le poiſon, gagnent la goutte, & s'attribuent des maux encore plus critiques, dont les hommes ſe défont au dam des bêtes.

Un ſecond moyen de longévité moins problématique, ſeroit cet art devenu inutile, celui d'embaumer les corps après la mort, qui pourroit ſe retrouver de notre vivant au profit de la vie ; ne pourroit-on pas tenter à nous conſerver, nous préſents, par les mêmes aromates, qui ne font aucun bien aux morts, & ne ſoulagent pas même les vivants ? La vie, au reſte, au-lieu d'être un empêchement à ce que je viens de dire, rendroit l'effet des baumes bien plus ſalubre, & il ſeroit peut-être moins ridicule de s'embaumer,

que de mettre du rouge & de la poudre ſur les cheveux.

Indépendamment de l'art qu'il faudroit perfectionner, j'ai lieu de croire que la joie ou la terreur pouſſées à un certain point, cauſeroient des révolutions deſirées d'autant plus promptes, que toute la machine eſt preſque toujours irritée d'une ſeule ſecouſſe forte; comme en ſens contraire un relachement général fut ſouvent l'effet d'une grande joie, & la tenſion des muſcles qui aboutiſſent au cœur preſque toujours celui des frayeurs ordinaires, au point, qu'on a vu des enfants abaſourdis à ne plus croître, des hommes faits en perdre la voix, l'ouie, devenir culs-de-jatte, &c.

J'ai fait voir que l'hypotheſe d'un ſpécifique qui prolongeroit la vie, n'eſt pas encore prouvée, & que celle de l'immortalité n'eſt pas tout-à-fait inſoutenable. J'invite les habiles Naturaliſtes à la rendre conſtante; s'il ne procurent pas l'immortalité à notre eſpece, ils la rendront au moins au peu d'hommes qui la méritent à juſte titre, aux profonds Anatomiſtes.

Le Pere *Schott* dans ſa phyſique, plus curieuſe que démontrablement phyſique, remplie d'extravagances chimériques, fait un article à part des *Androgynes;* il cite *S. Auguſtin*, qu'il dit

en avoir vu : je ne puis le croire ni que certains Payens d'Aſie ou d'Afrique changeoient non-ſeulement de ſexe à leur gré, mais ſe transformoient de plus en poules, tant que les coqs du pays paroiſſoient le ſouhaiter.

Sans vouloir, au reſte, affermir mon ſyſtême par l'autorité d'un Saint, je ne ſuis pas le ſeul qui ait parlé du moyen qui nous rendroit la vie peut-être trop longue : tant qu'il y a eu des riches qui ſe hâtoient de vivre, il y a eu des impoſteurs qui leur promettoient des médecines ſophiſtiquées, pour un long avenir.

Sur la vie prorogée des Patriarches, voyez *l'Hiſtoire des hommes de l'Antiquité primitive. Chriſtophle Wagenſeil*, en ſes *Exercitations Académiques*, avoit affiché un projet de Longévité, qui, ſans ſes autres ſavantes productions, ne l'eût pas immortaliſé. Il appelle ſon projet la crûche de *Minerve*, remplie d'eſſences balſamiques, deſquelles, ſi l'on en uſe avec ſageſſe, on peut eſpérer des effets ſurprenants : on changera par le moyen de cette liqueur divine, les hommes d'un ſexe à l'autre; on anéantira par elle la caducité & la mort; elle ſeule nous éclairera ſur les Sciences. Qui puiſera dans cette eau, s'infuſera l'eſprit de tout un ſiecle : il termine ſon affiche par un ſerment, & par les mots, *men-*

tiri non eſt meum; je veux le croire, car cela n'eſt pas. (*)

Ceux qui me liront peut-être croiront que j'ai manqué entiérement l'hiſtoire des Hermaphrodites ; qu'ils me rendent juſtice, & ils trouveront que je n'ai oublié que de mettre au commencement la définition du mot qui ſe trouve ici à la derniere ligne. L'Hermaphrodite conſerve toujours les deux ſexes à la

(*) Ce que je viens de dire n'eſt qu'une paraphraſe informe de ce que M. *de Maupertuis* a dit beaucoup mieux avant moi. Le ſeul moyen, dit ce Préſident, qui pourroit peut-être prolonger nos jours, ſeroit de ſuſpendre ou de rallentir le dernier effet de la végétation dans l'homme, la mort : ce qui ſe paſſe dans les plantes & dans quelques animaux, paroît confirmer cette idée ; le rallentiſſement ou l'accélération de la ſeve dans les plantes, en proroge ou abrege ſenſiblement la durée. Des oignons dans les caves, dont le froid empêche leur développement, ſe conſervent bien plus long-temps qu'ils ne feroient, ſi la chaleur ou les ſucs de la terre mettoient leurs parties en activité.

Si donc on trouvoit l'art de rallentir la végétation de nos corps, en diminuant ou ſuſpendant l'activité du mouvement dans les parties, peut-être perviendroit-on à augmenter de beaucoup la durée de nos jours ; ou ſi l'on pouvoit les tenir dans une ſuſpenſion de fonctions plus parfaite, on réuſſiroit à remettre différents périodes de la vie à des temps fort éloignés.

fois ; l'Androgygne en change d'après les occurences.

Tale quidem genus eſt hominum quale eſt foliorum.

PHILON. DIOG. LAERC.

EXTRAITS
DE QUELQUES
LETTRES
DE L'AUTEUR
SUR DIVERS SUJETS.

Stultis & fortunæ credentibus omnis videtur nova rerum & inopinata facies. Magna pars eſt apud imperitos, mali novitas.

SENECA, de Tranquilitate.

I.

A M. BIGOTIER.

Breſlau, 17 Février 1746.

L'Aſtrologie phyſique, bien-loin d'être trompeuſe, eſt une des ſciences les plus utiles dans

le nombre des ſciences ; c'eſt pour ainſi dire l'Aſtronomie raiſonnée : elle nous inſtruit des approximations du ſoleil, autant que de ſes éloignements & des ſuites qui en réſultent ſur le Globe ; elle nous avertit des changements des ſaiſons ; c'eſt elle qui fixe l'hyver, & nous annonce l'été. Les inſtruments ſur leſquels l'air opere, ſur-tout pendant les révolutions planétaires, feroient croire ſouvent à l'Aſtrologie divinatoire, ſi on avoit des Ephémerides raiſonnées ſur le cours de cette ſcience. Lors de la Comete de l'an 1774, le Mercure a monté fort haut au thermometre de Pétersbourg ; cela prouveroit-il l'influence des aſtres ?

L'Aſtrologie judiciaire eſt la plus folle des études. *Cardan*, *Raimond Lulle*, & pluſieurs grands hommes s'y ſont caſſé le nez ; ce n'eſt plus aujourd'hui que, faute de principes, qu'on s'en occupe ; le meilleur Livre de thêmes céleſtes, eſt celui du Comte de *Ranzow*. Ce qui n'encourage pas en faveur de l'Aſtrologie pronoſtique, c'eſt que, de nos jours, il n'y ait eu aucun grand homme qui s'en ſoit déclaré le partiſan, aucun au moins qui en ait oſé afficher la réputation. Il s'eſt trouvé de temps à autres des pronoſtics de vérifiés : le Philoſophe en eſt ſurpris ; cela prouve bien contre les Aſtrologues.

II.

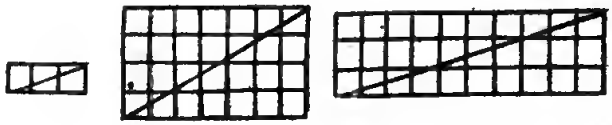
Au même.

22 Février 1749.

L'Alchymie tient à l'Aſtrologie, du côté de la perſuaſion & de l'erreur. Avant que le ſoufre ne remontât, & que fortuitement l'or en eût été impregné, ce métal étoit blanc : ſavoir en tirer la couleur jaune ou l'alchaëſt, eſt le ſecret des adeptes. Le Sieur *Rouelle*, encouragé par les fraix du Comte de *Lauragais*, nous a donné un or qu'il appelle Platine ou or blanc, Paris 1759. Cet or n'eſt pas encore l'or trouvé ; mais c'eſt toujours un pas de plus de fait pour l'Alchymie. La manie de faire de l'or de rien, a été la marotte des ſiecles paſſés : les adeptes de nos jours ont conſervé le droit de nous donner des mots pour l'or à faire ; il en eſt même qui croyent que la clarté & la netteté des expreſſions eſt au-deſſous du divin caractere de cet art captieux. Le meilleur Livre d'Alchymie eſt de nos jours le meilleur Livre de Chymie ; & il en eſt d'excellents.

Serlius, Architecte Italien, parle dans ſon Traité de Géometrie pratique, d'une méthode de faire de l'or géométriquement ; il veut que l'on faſſe

trente quarrés égaux ſur une plaque d'or de trois pouces de haut ſur dix de large, que l'on tire tranſverſalement d'un coin à l'autre une ligne qui coupe la plaque en deux pieces égales, miſes à quatre quarrés de haut ſur ſept de large; les pointes qui débordent, qu'on les coupe; unies, elles feront dérechef trois autres quarrés, trente-un avec les derniers vingt-huit; de compte fait, un quarré de profit: V. Table I, Fig. I. Le problême, quelque frêle qu'il paroiſſe aux yeux du Géometre éclairé, eſt peut-être la meilleure critique de l'Alchymie, & la Satyre la mieux imaginée contre les Fourbes qui ſe diſent adeptes. Tant y a que l'or eſt le ſeul mouvant ſur cette miſérable terre, qui rende les hommes plus ennemis d'eux-mêmes qu'ils ne ſeroient ſans lui: qui en ôteroit juſqu'à la mémoire, s'immortaliſeroit. Les Auteurs qui parleroient, des temps après, de cet homme rare, diroient que paſſé quelques ſiecles, il y avoit un poiſon ſur la terre, plus fort que les poiſons les plus meurtriers enſemble, que ce poiſon étoit l'or, qu'un Dieu l'avoit détruit. Le moyen d'anéantir cette graine, ſans réduire les hommes à l'état de nature, je ne le crois pas introuvable: il faudroit d'abord que celui qui travailleroit aux mines, abandonnât ſes creuſets ſous peine de déshonneur; qu'enſuite, pour effacer la mémoire de toutes ſor-



T. 2. Pag. 115. PL: IV.

Chorographie des mouvemens de la Langue a legal de celle de la danse, de la Musique, des jeux &c:- Helmont alphabet: Nat:
{Les petits bois proportionés a l'ou-
{verture de la bouche tenus entre les dents designent la Musique et les sons des voijelles fig. V. Helmont.

tes de crimes ; pour abolir le luxe de l'indolence, pour obvier au blâme mal fondé du pauvre vertueux, à l'avarice, au péculat, au mépris des sciences, on brûlât tout l'or qui se trouveroit dans l'Etat, avec défense de ne plus en déterrer davantage. Ce moyen entretiendroit la paix, & encourageroit les hommes à l'amour & à l'égalité. Le temps où on brûleroit l'or en cérémonie, seroit fixé à un jour marqué de l'année : tout le pays y enverroit tant d'or qu'il pourroit, & cette diminution successive vaudroit des prérogatives avantageuses à tous les habitants. On seroit sûr alors qu'il n'y auroit plus d'or dans l'Etat, que celui que les étrangers nous apporteroient pour nous corrompre. La cérémonie de brûler l'or, n'est nouvelle que pour l'application que j'en fais. Chez les Romains, elle faisoit partie de la liturgie. Eu égard à la possibilité du fait, il est constant que l'or peut être dissous & calciné. (*) Perdant déja de son poids, il s'évapore, & se dissipe par l'amadoue : différent en cela de l'aiman qui, à tel degré de feu quelconque, pese toujours également. *Magnus Pegelius*, dans son trésor d'inventions choisies, croit avoir trouvé un

(*) Le veau d'or calciné par Moïse, est la bête que les Alchymistes disséquent encore aujourd'hui.

moyen de s'enrichir ſans or : c'eſt l'homme qui peut-être avoit ſeul le ſecret de la nature : l'agriculture & une étude raiſonnée des champs, eſt la ſeule ſcience qui nous vaudroit beaucoup, ſi elle étoit miſe en ſyſtême. *Wolf* auroit mieux fait d'en faire un Livre à part, que de nous donner celui de l'Artillerie, qui n'eſt qu'un art, & qui, pour le mal qu'il nous fait, ne méritoit pas d'être mis au nombre des ſciences.

III.

A M. Carlowitz,

A Breſlau, 2 Mars 1756.

L'Arithmantie eſt un art de combinaiſon par Lettres, à l'aide de l'arithmétique; c'eſt aujourd'hui un divertiſſement de gens oiſifs, plutôt un produit d'eſprit que de prédiction cabaliſtique. Tel eſt le calcul diverſifié par lequel, avec deux dès, on arrange, après ſept ou huit jets, un menuet avec la baſſe d'accompagnement. Quelqu'un, d'après le nombre 666, prouve ou croit prouver que le tremblement de terre devoit détruire Lisbonne, au temps & à l'heure où il eſt arrivé; il tire ſes conjectures à raiſon du Chapitre 13 de l'*Apocalypſe* où le nombre 1089 joint à celui de 666, fait l'an 1755, année du

tremblement. Notez que l'année 1089 eſt celle de la fondation de la Monarchie Portugaiſe.

IV.

A M. DE CAGNONI.

A Berlin, 7 Mars 1749.

L'Alectryomantie eſt la divination par lettres, ſans le ſecours de l'arithmétique. Ce genre de pronoſtic nous vient des anciens : fait beau mentir, qui vient de loin. Le méchaniſme de cet art enchanteur conſiſtoit à placer un coq au milieu d'une table ronde, autour de laquelle on avoit tracé des lettres de l'Alphabet. Chaque lettre étoit couverte par un grain d'orge que le coq enlevoit à volonté ; on combinoit après. Les lettres découvertes, on en formoit l'horoſcope analogue à ce que l'on ſe propoſoit de ſavoir; & l'on étoit encore trompé la plupart du temps, pour avoir voulu l'être. *Jamblicus* a cauſé la mort de tous ceux de ſon temps & de ſon pays dont le nom commençoit par T. E. O. D. Mr. *Huet*, dans ſon voyage de Suede en vers, parle d'une Alectryomantie ſinguliere, pratiquée dans quelques Provinces éloignées de ce Royaume. Pour élire le Chef de la ville, où il avoit paſſé ſur la route, les Sénateurs s'aſſeyoient autour d'une

table; le plus ancien plaçoit un pou au milieu du cercle : tous les électeurs avoient le menton appuyé ſur le bord; le pou marchoit, grimpoit ſur une des barbes; celle ſur laquelle il s'arrêtoit, donnoit l'eſſor au peuple pour déférer, au choix du reptile, à la proclamation du Bourguemaître. Sans les Joueurs de gobelets & les Charlatans qui ont le ſoin de donner un titre ſpécieux à leurs tours, on ignoreroit aujourd'hui juſqu'au nom d'Alectryomantie. L'anagramme eſt l'épaiſſe nuée qui nous offuſque. Qui connoîtroit l'art des combinaiſons à fond, devineroit les penſées des hommes, dit *Cardan*: pour moi j'imagine que tout au plus il ſatisferoit à propos à des queſtions énigmatiques par des réponſes générales. *Schot*, dans ſa magie naturelle, cite des méthodes ſans fin de deviner l'avenir alectryomantiquement. (*Kircher*, *de Arte magneticâ*) décrit pluſieurs méthodes de faire arrêter par le moyen de l'aiman une ſyrene ou un oiſeau à telle lettre que l'on voudroit. *Rouſſeau* de Geneve parle d'une eſpece de divination analogue à celle-ci, dans ſon *Emile*. Le Medécin *Hervard* avoit donné un projet d'Alectryomantie, que des animaux appris auroient exécutée. Il vouloit que des oiſeaux ou des chiens remarquaſſent les actions des hommes, qu'ils euſſent trahis à certains ſignes: c'étoit la ſcience des eſpions miſe en ſyſtême.

L'art d'apprivoiſer les animaux au profit des hommes, n'eſt pas le plus faux des projets; il en eſt de familiers, qui ne le ſont encore que pour notre plaiſir. Tout le monde à vu à Paris le ſerin qui arrangeoit les mots, aux ſignes de celui qui en étoit le Charlatan interprete. Il eſt des pigeons qui, d'un colombier à l'autre, à une ou deux lieues de loin, portent des billets & des lettres. J'ai vu un chien qui jouoit aux échecs : j'admirois en cela l'organe de ce petit animal, qui diſtinguoit aux yeux de ſon maître le pion qu'il devoit toucher. Ce chien merveilleux approchoit des chaiſes, portait des lettres, & annonçoit compagnie : une école de chiens ou d'animaux à inſtruire, ne ſeroit point ridicule ; la commodité y ſeroit ; l'on ſe paſſeroit de bien de domeſtiques inutiles, ceux-là nous étant bien plus attachés que ne le ſont communément les nôtres. Je ne ſais pas ſi le chien dont je parle, ſavoit faire la cuiſine, mais il ſavoit la muſique ; il écoutoit avec attention de grands morceaux bien exécutés, & hurloit quand on détonnoit. Ce chien merveilleux auroit appris le latin ſi *Péreira* eût voulu l'inſtruire. Une route ſûre au progrès de mon projet, ſeroit ſans doute celle que les Atrebates nous ont tranſmiſe; c'eſt d'apprivoiſer les chiens à nous dévoiler les vols, & à nous déceler le voleur.

Je ne crois point la choſe impoſſible ; quand il ſe commet des vols de grand matin à la campagne, il eſt des chaſſeurs qui lancent des chiens à la piſte du premier homme qui s'eſt approché de la maiſon. Un Livre ſur l'eſprit des chiens, ſeroit utile & curieux, s'il étoit commenté par tel chien de grande maiſon. Une autre méthode de tirer partie des brutes, c'eſt dans les changements de temps : les chats, en ſe grattant, ſont de ſûrs barometres ; les chevaux & les beſtiaux preſſentent l'orage ; d'autres animaux s'attriſtent au danger éminent de mort ou de maladie de ceux qui les nourriſſent. J'en reviens à mon école d'animaux ; elle eſt peut-être trouvée : j'en fais même de très-inſtructives ; mais par malheur, le maître qui enſeigne n'eſt qu'un cocher ſans réputation, que ſon génie n'emporte que vers le beſoin de vivre. Les arts ne proſperent pas ſous des auſpices infortunés.

V.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Berlin, 9 Août 1749.

L'Algebre, cet art ſi vrai d'ailleurs, qui pénetre juſques dans les replis de l'impoſſible, on l'a fait ſervir par fois à de fauſſes démonſtrations, ſur

ſur-tout quand il s'était agi de déterminer les haſards, ou de peſer l'exact degré de gain ou de perte dans des entrepriſes fortuites dont on ne prévoit pas même les haſards. Dans un Ouvrage latin imprimé à Wittemberg l'an 1717, *apparatus Litter. ex Soc. Coll. Witt.*, j'y ai trouvé une ſinguliere preuve de ce que j'avance; il s'agit du myſtere de la Trinité, prouvé ou conteſté, c'eſt égal : ſoit poſé.

L'Armée Eſpagnole, ═══ a
L'Armée Françoiſe, ═══ b
Celle de Sardaigne, ═══ c
Le nombre entier - ═══ x
Ne peut être - a ═══ x
b ═══ x
c ═══ x

car ſans cela - a ✠ b ✠ c ═ x ✠ x ✠ x ſeroit ═ 3 x. x ✠ x ✠ x ═ x ou 3 x ═ x, ou la partie égale au tout, ce qui répugne. Subſtituons à l'idée d'armées les perſonnes de la Trinité, l'application ſe découvrira d'elle-même; les dogmes ſeuls la détruiront.

VI.

Au même.

22 Août 1750.

DE toutes ces divinations éphémeres, l'art de prédire l'avenir par des combinaiſons conſéquentes, eſt le ſeul poſſible. *Huygens* a réduit le dernier en forme de ſyſtême; il ne pouvoit exiſter ſans un enchaînement d'idées conſécutives. *Remond de Montmort*, dans ſon *Analyſe ſur les jeux de haſard*, n'a pas moins prédit le futur, pour peu que l'on ſuive la méthode qu'il preſcrit. Tout eſt prévu dans cet excellent Traité. *Nicolas Bernouilli* a étendu l'art de former des conjectures infaillibles, ſur la Politique & la Morale. Pour ce qui eſt des calculs aſtronomiques qui prédiſent l'avenir, il en eſt ſans nombre; on ſait, on croit ſavoir, dis-je, que par l'approximation des Cometes au ſoleil, la terre dans un cours de temps marqué, une partie au moins du globe, pourroit être réduite en cendres. Une obſervation que nos neveux vérifieront après nous, c'eſt un événement qui concerne les Terres Auſtrales; je le ſoumets aux lumieres des *Caſſini* du ſiecle, je puis m'être trompé.

(*) Voyez Tom. I, page 67.

L'Aérologie eſt l'art de voler en l'air que M *de Backwell* à Paris a manqué : voyez ſur cela l'*Année littéraire* de *Freron* 1760, (à l'article, Eloge dela folie), à l'occaſion de la mort de M. *de Backwell. Pegelius* avoit projetté un vaiſſeau qui iroit en l'air, & qui porteroit des poids de toute eſpece, comme par eau ; le Pere *Lana* en avoit démontré la poſſibilité : *Magiſterium naturæ & artis.* Depuis on a perfectionné les chariots à voiles ſur terre ferme. *Stevin* les avoit imaginés. On a ſouvent tâché de perfectionner la marine, par des moyens qui n'ont pas pris. *Merſenne* avoit projetté un vaiſſeau qui voguoit ſous eau. *Gaſp. Schott* parle d'un autre navire qui iroit à peu d'eau. Le bateau de *Roterdam* ou celui de *Drebel* alloit ſous eau avec une viteſſe prodigieuſe ſans rames & ſans voiles. *Famianus Strada* fait mention d'un autre bateau qui alloit ſous eau à voiles & à rames. Toutes ces méthodes n'ont pour baſe qu'un merveilleux impraticable à un certain point, parce que l'on ſe diſpenſe de le tenter. On a beau ſe recrier ſur tous ces avortons d'imagination & d'idées ; il ne ſeroit pas déraiſonnable au-lieu de ſe conſumer à la vaine recherche des longitudes, dit un Auteur moderne, au-lieu de s'expoſer à de terribles naufrages, & de ſe ruiner par les dépenſes exceſſives de la navigation, de chercher l'art

de ſe promener librement dans les airs, & de ſe tenir immobile dans l'athmoſphere contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, au moyen de quoi en laiſſant paiſiblement la terre tourner ſous ſes pieds, nous pourrions ſans nous mouvoir faire le tour du globe en vingt-quatre heures, nous tranſporter de Paris à Rome en 48 minutes, ou au Japon en 16 ou 17 heures. L'Aéromantie eſt aſſez de nos temps ce que l'on appelle Aérométrie, depuis que l'on ne détermine plus la bonne ou la mauvaiſe fortune des hommes ſuivant les intempéries des frimats : l'Aéromantie eſt aujourd'hui une Science de moins dans l'ordre des Sciences.

VII.

A M. LUBERKUHN.

A Berlin, Sept. 1750.

L'Aérométrie eſt proprement la Science de l'air, fondée ſur l'expérience. *Wolf* eſt le premier qui l'ait miſe en ſyſtême.... Un nommé *Lang* a cru que l'air étoit comme le tabac, vif, pénétrant & corruptible; je croirois aſſez qu'une juſte notion de l'équilibre dans l'athmoſphere qui differe aſſez de climat à climat, nous meneroit peut-être à déterminer plus au juſte les routes à faire ſur mer, & le degré où ſeroit le vaiſſeau : on partiroit delà, pour faire un regiſtre d'air exact pendant le temps que l'on ſeroit ſur mer, & que l'on vérifieroit à l'abordage; cela ſe fait déja, mais bien imparfaitement.

L'Aérométrie étoit aſſez confondue avec l'Aérologie, avant que *Wolf* n'en eût fait corps à part dans le tout des Sciences. Quelques Savants Anglois avoient demandé, au ſiecle paſſé, un paſſe-port à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à Londres pour le *Pic* de *Ténérif*, afin d'y déterminer la peſanteur de l'air. L'Ambaſſadeur les traita de foux, qui, pour peſer l'air, quittoient leurs fem-

mes & leurs enfants ; cet homme borné n'avoit ſûrement pas inventé l'art de voler.

VIII.

Au même.

Sept. 1750.

L'Anatomie eſt la ſcience du corps humain ; l'Anatomiſte eſt l'homme qui la traite. Qui diſſeque, s'appelle Anatomiſte ; s'il fait des découvertes, il eſt célebre. L'Anatomie mene à la connoiſſance des êtres : reſtreinte aux cadavres, c'eſt une ſcience que les morts nous ſuggerent, qui tend plus à bien connoître les défectuoſités des corps, qu'à en admirer la ſtructure. » On ſait, » dit M. de *Joncourt*, que le mouvement de » l'avant-bras auroit pu être rendu bien plus fa- » cile qu'il n'eſt, ſi, par une conſéquence né- » ceſſaire de ſa ſituation, le muſcle qui produit » l'action ne tiroit pas obliquement : ce muſcle » eſt attaché un peu au-deſſous du coude ; de » ſorte que la puiſſance ſe trouve placée entre » le point d'appui & le poids, c'eſt-à-dire de » la maniere la plus déſavantageuſe : la ſouve- » raine Sageſſe ſe ſeroit-elle oubliée ? il n'eſt » permis ni de le croire, ni de le penſer." (*Fontenelle.*) La nature ſi ſenſée d'ailleurs, ſi elle n'eſt

pas infaillible à tous ſens, c'eſt qu'elle a fait l'homme pour qu'il ſe trompe; c'eſt que la vérité ſe trouve au fond d'un puits.

XIX.

Au Pere LEWALD, *Mathématicien Jéſuite.*

A Breſlau, Octobre 1750.

IL eſt des ſecrets de ſimple agrément, dont l'utilité n'eſt pas abſolument connue, mais que l'on rayeroit à tort du nombre des eſſais intéreſſants. Tout le monde connoît la Lanterne magique de *Guerike*, qui repréſente les objets ſur le mur. J'ai fait un eſſai à fixer les objets ſur la fumée au milieu d'une chambre; j'y ai réuſſi: ma lanterne magique ne jettoit qu'un foyer de la grandeur d'une aſſiette, contre la fumée qui ſortoit d'un tuyau de carton de quatre pieds de haut, compreſſé par l'ouverture à la largeur d'un demi-pouce de près, pour que la nuée ne s'étende qu'autant qu'il faut pour fixer l'objet. Au bas du tuyau, ou plutôt deſſous, j'ai placé un rechaud ſur lequel j'ai fait fondre quelques grains d'encens. Les figures dont je me ſers pour cette jolie expérience, ſont à peu près de la grandeur de celles des lanternes magiques ordinaires. J'ai dit

d'ailleurs que certains ſonges creux, *Croppin & Larena*, prétendoient que les particules émanées des morts ſe reformoient dans les airs, & reproduiſoient en grand les corps qu'elles avoient compoſés ſur terre; delà les géants, delà les *morganes*, qualités d'athmoſphere occultes qui occaſionnent des concerts aériens dans pluſieurs contrées du pôle. Toutes les viſions, ſi on vouloit leur donner un mouvant de probabilité plauſible, ſe réduiſent aſſez aux cauſes qui arrêtent les couleurs ſur la fumée. Un homme d'eſprit & peu crédule m'aſſura un jour avec ſa bonne foi connue, qu'il s'étoit vu ſouvent lui-même comme dans un miroir, & cela en plein air, près des foſſés de ſa maiſon de campagne. Seroit-il ridicule de pénétrer la raiſon de cette viſion extraordinaire, avant de la condamner comme chimérique? avant, dis-je, que l'on eût des glaces, on ſe miroit probablement dans les eaux, ſans pouvoir fixer l'image qu'on y voyoit. La même étoile, quoique ſeule & unique, ſe voit ſouvent par réfraction deux fois ſur la nuée voiſine : ſeroit-il étonnant qu'une réfraction pareille eût lieu avec nos corps dans des temps épais, ſur-tout dans les montagnes où l'on ſe voit ſupporté par les nuées, où l'ombre de nos corps eſt l'effet de pluſieurs réfractions à la fois? » La » véritable cauſe de la noirceur des negres eſt,

» ſans doute, qu'ils ont une membrane de plus » que nous, au-deſſous de l'épiderme; cette » membrane, au-lieu de réfléchir, émouſſe les » rayons de la lumiere, & les abſorbe, comme » au contraire une feuille d'étain & d'argent-vif » appliquée derriere une glace de Veniſe, les » renvoye vers l'endroit d'où ils ſont partis." (*Marcé.*) Cette hypoteſe de poſée, s'il eſt certain que nous nagions dans un fluide de la nature de l'eau, quoique plus rarifié, ce fluide eſt ſuſceptible de réverbération d'images fortuites. S'il ſe trouvoit un Phyſicien aſſez ſans préjugés pour approfondir les loix de réfraction rélatives aux ſpectres tant redoutés & tant crus par nos eſprits foibles, il auroit rendu aux hommes un ſervice réel, il les auroit éclairés ſur une chimere.

X.

Au Baron de POLNITZ.

A Berlin, 15 Sept. 1750.

J'Ai tout lieu de croire que *Pythagore* n'eſt ni l'inventeur de l'Abaque ni des quarrés magiques. L'Abaque eſt fait pour aider au travail; les quarrés magiques, au contraire, l'embrouillent. La baſe des Taliſmans fut celle des Abaques; un

produit agencé de nombres en conſtituoit le merveilleux. Tel événement prédit ne pouvoit s'éloigner, le temps où il devoit arriver étoit marqué par le produit des chiffres, qui, de tel côté qu'il fût compté, donnoit dans tous les ſens le même produit de calcul; la crédulité attribua à cette ſupputation étudiée un caractere de divinité, que des fourbes accréditerent ſouvent par les meurtres & les ſerments : ce fut-là la décadence des taliſmans, l'eſprit de calcul prévalut ſur le méchaniſme numérique; on ſe ſervit plus utilement des nombres, & je croirois aſſez que ces mêmes quarrés magiques faiſoient la baſe Ichnographique des Labyrinthes, tant de Crete, que de Lemnos & d'Italie. L'arrangement artificiel des chiffres, le produit merveilleux du calcul entier, l'extraction numérique des nombres caractériſoient l'entrée du labyrinthe; la clef de ce calcul énigmatique refuſée aux profanes par les Mages, en indiquoient l'iſſue. J'imagine de plus que ceux qui aiment le repos & le calme, repréſentoient aſſez bien par des quarrés calculés, une aſſiette tranquille & une cynoſure de conduite cachée ſous le voile des chiffres, cynoſure émanée d'un produit raiſonné de nombres appliqués aux temps & aux lieux; la forme des quarrés ſeule me paroît un emblême divin pour l'homme pacifique & content de ſon état, au-

tant que la figure circulaire & ellyptique ſemble dénoter l'agitation & le trouble, & convenir aux hommes en général.

XI.

A M. Orguelin.

A Breſlau, 12 Janvier 1751.

On a fait de dangereux progrès dans l'art du billon; je dis dans l'art : c'en eſt un pour certains hommes, qui, ſur le choix de faire fortune, ſaiſiſſent les moyens les plus riſquants, comme l'art de la Médecine eſt un art pour ceux qui proſperent par le mal qu'ils font, en nous decevant *ſpecie recti*. L'art du billon ſert aux méchants, l'autre art tue ceux qui ne le ſont pas. Le ſublime des deux ſeroit de payer l'un par l'autre. Depuis que c'eſt à des uſuriers que l'on commet la pratique de conſcience publique qui nous condamne à acheter l'or pour nos beſoins, les monnoies deviennent de jour en jour plus ſujettes à un départ d'autorité ſur lequel le Prince convient tacitement qu'il n'a d'autre droit que celui du contrôle. Les différents états des hommes ont été de tout temps, ou déplacés, ou mal remplis. L'éducation de nos

enfants, celle ſur-tout qui exige les premiers ſoins, eſt commiſe, même par des peres éclairés, à des commeres; comme la ſainte Barbe dans les vaiſſeaux ſe confie aux enfants, la conduite par des routes mal-ſûres à des guides qui ſont ou en démence ou mal intentionnés, & le Bureau de la monnoie aux Juifs, deſquels, ſi même ils étoient diſpoſés à contrebalancer le mal qu'ils nous font par le bien qu'ils ne feront jamais, nous faiſons trop une claſſe d'hommes à part, pour que de ſitôt ils adoptent nos maximes à leur corps défendant. Une monnoie qui ne ſeroit ſuſceptible d'abſciſſe aucune, détruiroit ſeule tous les inconvénients qui l'alterent. Or c'eſt-là le ſublime des citoyens zélés que l'on atteindra d'autant moins, que notre grand mouvant dans cette controverſe eſt l'or, qui coûte à l'Etat plus qu'il n'a de valeur, tant l'art de fondre ce métal, de le purger, de l'allier, de le monnoyer, abſorbe de bras, tous plus nobles que l'or, & qui pourroient être employés d'ailleurs à l'utilité publi. que dans des travaux, à l'agriculture, aux champs, &c. Tant que cette graine fera l'objet de nos folles entrepriſes, le plus honnête homme ſera celui qui n'aura pas ſuccombé; tous auront été tentés.

Il y a même aujourd'hui, où l'or eſt à certains mouvants dans la Société, ce que la pou-

dre eſt aux mines ; il y a, dis-je, bien des choſes auſſi précieuſes que ce métal, par le prix que nous leur attachons. Tel Eſpagnol, avant que *Michel Cervantes* n'en eût fait une Nation à part, (qui n'eſt plus ni Ibere ni Celte) brave juſqu'à l'extravagance, défendant de ſon ſang juſqu'au mot de vertu ; tel Eſpagnol, dis-je, dans un preſſant beſoin, engage ſa mouſtache à un temps marqué pour une ſomme conſidérable, & la reprend au temps échu, attache à cette mouſtache un prix ſolide, qu'un ſentiment de nobleſſe & d'orgueil, un enthouſiaſme général à toute la Nation, pouvoit faire paſſer à tous les Eſpagnols enſemble, & ainſi accréditer la pompe d'une mouſtache, juſqu'à en faire porter de poſtiches. Si la bonne foi des peuples étoit un don permanent, que le Créateur eût gravé ineffaçablement dans nos ames, tout uſtenſile tiendroit lieu d'or, tout accord conventionnel ſuffiroit ; on troqueroit beſoins contre beſoins, & l'on rencontreroit bien plutôt le but que l'on ſe propoſe dans toute ſorte d'échanges, que l'on ne fait aujourd'hui par le moyen du ſeul or. Tel Américain ſauvage troque un ananas contre une aiguille, qu'il ne donneroit pas pour de l'or en barre. Tout ceci ne prouveroit-il pas aux partiſans de l'or que les monnoies ne ſont que ce que nous les faiſons valoir pour nos dépravations & nos écarts,

qu'elles ne ſont point dans la nature, ſans quoi elles ſeroient de tous les peuples, & que l'idée d'eſpeces conventionnelles, ſi elle n'eſt point meſurée à nos beſoins, ſera toujours & vague & indigeſte tant que nous n'aurons point ſur nous-mêmes & en nous, des reſſources qui nous relevent ſi nous échouons? Semblables en cela à la brebis que ſa toiſon enrichit, & qu'elle troque à l'homme contre l'herbe quelle broute, pour reprendre ſes tréſors aux mêmes conditions des mains de la nature, tirons de nous-mêmes nos richeſſes, & bornons-nous aux ſeuls beſoins raiſonnables.

Ce que la Pierre philoſophale eſt au grand œuvre, la langue univerſelle aux Philologues, l'eſprit de prophétie aux grands Calculateurs, l'anéantiſſement de l'or l'eſt aux partiſans de la nature; il y a de furieuſes longitudes entre nos beſoins & l'eſpace qui les remplit; nous ne ſommes guere en cela du ſecret de la nature : l'idée de certains Peuples de ſe ſervir des oſſements de leurs peres pour acheter ce qu'il leur falloit, meneroit, ce me ſemble, à une monnoie de convention telle qu'on nous la ſouhaitera encore long-temps, & augmenteroit le prix des os à proportion des perſonnes & des vertus deſquelles on ſe ſouviendroit à leur égard. Les Catacombes de Rome nous fourniroient déja à cette

heure des tréſors de cette eſpece, au moins pour certains hommes & pour certains peuples.

Conſulunt nares an olerent æra Corinthon, dit *Martial*. On ne peſeroit plus les pieces, on travailleroit à ne laiſſer que des reſtes de prix; on s'efforceroit, ſi l'on étoit cher à ſa famille, à l'enrichir par des vertus, à ne mourir, pour parler le langage de *Martial*, qu'en bonne odeur.

XII.

A M. ALEXANDRE, fameux Joueur de Violoncelle.

A Breſlau, 18 Décembre 1758.

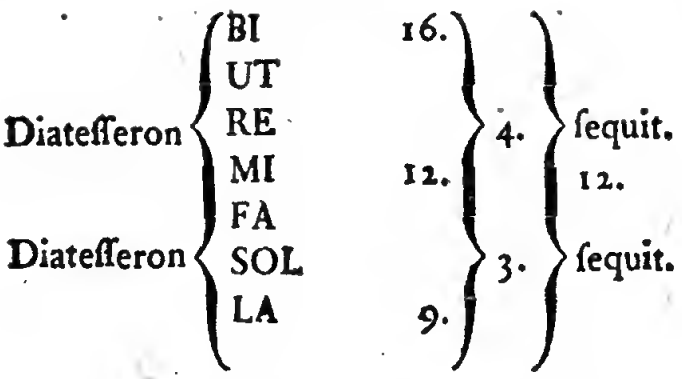
M***. a tenté en France un nouveau Traité de Muſique, dont les principes ne ſont pas tout-à-fait à la portée des grands Muſiciens, parce qu'ils abandonnent leur muſique nationale. M. *Carré* a mérité les éloges de M. de *Fontenelle*, ſans être ſuivi par la foule. M. *Sauveur* eſt créateur d'un Monochorde, d'un Echometre. *Rameau* a fait un Traité de Muſique. Voyez ſur cela, *Fontenelle*, *Hiſt. de l'Académie*. *Rameau*, &c.

Diderot, *Mémoires ſur différents ſujets de Mathématiques*, projette de faire apprendre la Muſique aux enfants, par la méthode que ſuit l'Artiſte pour faire une orgue : il veut que les éco-

liers apprennent à en conſtruire de petites ſur le modele des Sérinettes ou des Orgues d'Allemagne, que tout le monde connoît. Il eſt plus aiſé ſelon lui, d'arranger les pointes ſur le Cylindre qui eſt l'organe de ces petites machines, que de jouer correctement un air de *Balbatre* après ſix ans d'apprentiſſage ; le méchaniſme des Orgues en queſtion ou plutôt la conſtruction du Cylindre s'apprenant aſſez dans l'eſpace de deux jours. Il veut de plus que tous les Clavecins s'accordent au barometre. Or *Diderot* en eſt reſté-là : il eſt des gens qui font des Orgues aujourd'hui pour qu'on leur commande des Sérinettes ; il en eſt plus qui chancellent ſur le claveſſin des années entieres, ſans être encouragés pour cela à faire des Orgues Allemandes.

Il eſt des projets ſans nombre ſur la perfecfection de la Muſique ; je croirois que pour lui donner le dernier degré de perfection, il faudroit diviſer les tons par quartes & par huitiemes.

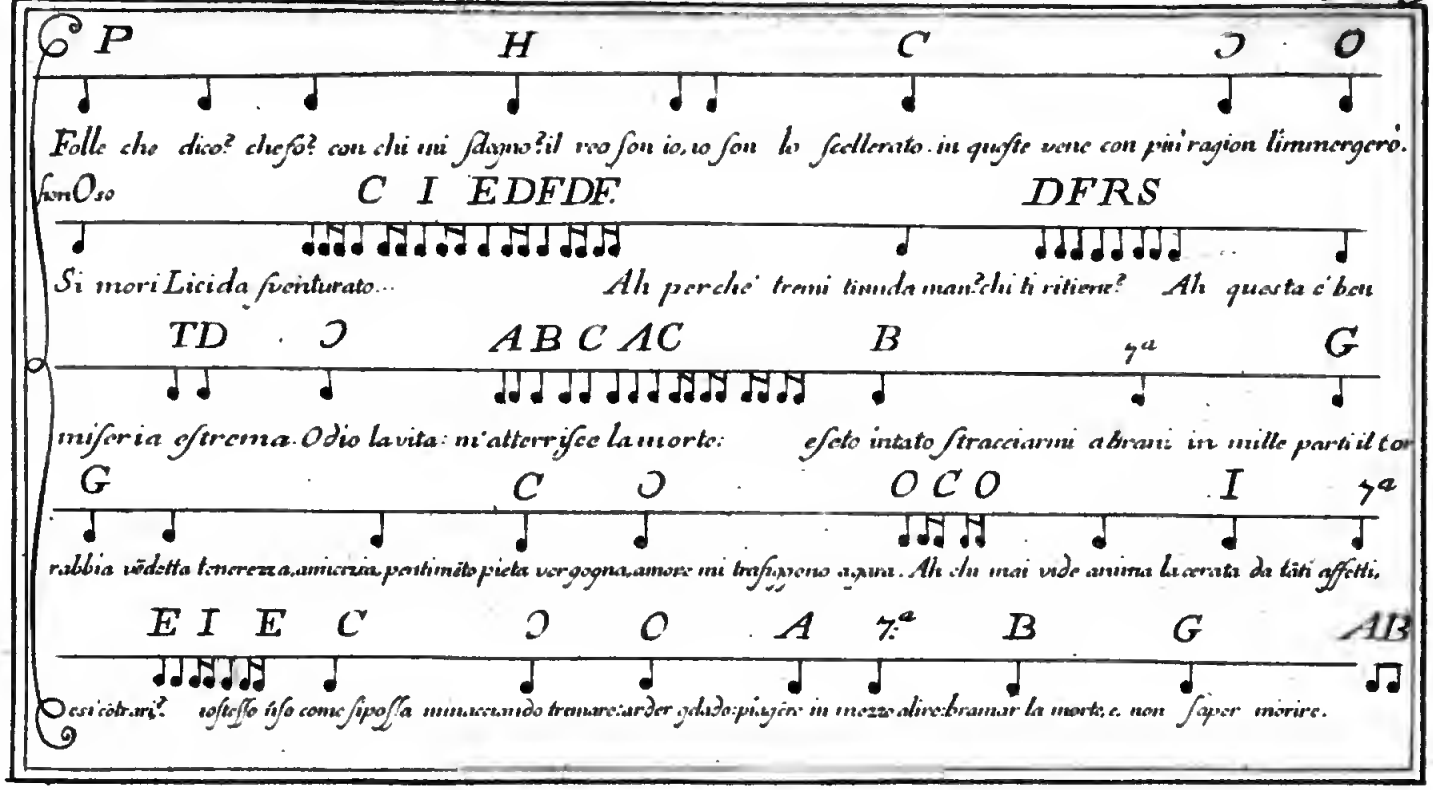
Theodoſius, in novâ Sylvâ opinionum : » pré-
» tend que le moyen harmonique eſt dans le ſemi-
» ton mi. *Diſpone ſeptem Notas Muſicas & attinge*
» *conſonantiam quæ reſultat ex utrâque Notâ ex-*
» *tremâ ad mediam ; utraque erit Diateſſeron.*



Diatesseron habens intervallum sub proportione sesquitertiâ, deinde multiplica numerum intervalli utriusque Consonantiæ inter se, & resultabit idem numerus medii, qui est 12 & erit restitutio totius in medium : Multiplicabis quoque duobus extremis 16 & 9 in se; erumpit 144 qui est multiplicatio duodenarii numeri medii in se : Argumentum quod quidquid est de essentiâ actioneque & negotio est de medio, non autem de extremis, & quod extrema non agunt, sed custodiunt : negotium principiumque ac finis non sunt partes negotii, & quod medium est totum id quod discurrit de principio ad finem. Je crois ne pas me tromper en disant que tant que nous ne corrigerons pas la dureté & l'inflexibilité des sons de nos instruments, la Musique ne servira jamais que d'accompagnement à la voix, sans être l'organe qui la remplace. Elle dépend en partie des mœurs d'un peuple. Témoin les trois nations Grecques selon *Héraclides*, celle d'Eole, la Dorique, & l'Ionique. La premiere

étoit ſuperbe & enflée; la Dorique, *vehemens & tetrica*; l'Ionique, gaie & douce, le peuple flattant la molleſſe de ſes Rois: celle d'Eole au contraire, ſuperbe & enflée, *ut elata gens equorum ſtudio & conviviis amplius gaudens.* (*Voſſius.*)

Ce qui feroit croire que la Muſique faiſoit partie de la diſcipline des peuples, c'eſt que toute innovation, ſoit dans les inſtruments, ſoit dans les façons d'en jouer, étoit défendue. *Timothée Mileſius*, pour avoir doublé les cordes de ſon Luth, fut appellé en juſtice. Je crois avoir réuſſi de faire chanter toutes ſortes de Cantates par ceux mêmes qui ne ſavent pas la Muſique. Le Récitatif ci-joint expliquera la choſe mieux que ne feroient des mots. J'y ajouterai qu'il eſt ſuſceptible de tous les tons; de façon que la mélodie une fois entonnée, on eſt le maître de varier les inflexions à ſon gré. Les ſimples croches dénotent les pauſes, les doubles croches répétées ſignifient l'accompagnement de l'orcheſtre; les lettres ſur les lignes annoncent les *piano*, les *forte*, les *Soto voce*, les *adagio*, les *preſto*, &c. les lettres renverſées ſont les *repriſes*. J'ai dit que toutes ſortes de tons ſont ſuſceptibles de rendre le ſens d'un récitatif ſans muſique; c'eſt ainſi que j'appelle la nouveauté poſſible, que je donne comme un paradoxe, mais qui tient du vrai plus qu'il ne s'en écarte. Ceci iroit à faciliter les Poë-


P H C O
Folle che dico? che fo? con chi mi sdegno? il reo son io, io son lo scellerato. in queste vene con più ragion l'immergerò.
son Oso C I EDFDE DFRS
Si mori Licida sventurato... Ah perche' tremi timida man? chi ti ritiene? Ah questa e' ben
TD O ABCAC B 7a G
miseria estrema. Odio la vita: m'atterrisce la morte: e se lo intato stracciarmi a brani in mille parti il cor
G C O OCO I 7a
rabbia vendetta tenerezza, amicizia, pentimento pieta vergogna, amore mi trafiggono a gara. Ah chi mai vide anima lacerata da tanti affetti,
E I E C O O A 7a B G AB
esi contrari? io stesso in se conc sipossa minacciando tremare: ardere godado: piangere in mezzo al riso: bramar la morte, e non saper morire.

tes qui, ſur des Cantates de faites, pourroient donner aux vers toute l'expreſſion néceſſaire, & indiquer au moins au muſicien les mots *à fermate*, les cadences, les réſolutions des tons, &c. Je ne déſeſpere pas que cette méthode ne ſoit pratiquable à certains égards, pour ceux qui ne ſavent pas de Muſique du tout, & que les paroles d'une ſtrophe engageroient à chanter; ils ſauroient au moins ou s'arrêter, ou doubler de voix, diminuer de force, adoucir le Chant. Ce n'eſt au demeurant qu'une idée vague & informe: qui l'étendroit, & lui donneroit une forme uſuelle, ſeroit mon génie; je donne l'idée comme conçue, en attendant que d'autres après moi la rendent plus concevable.

XIII.

À M. HENTEL, Mathématicien.

A Hall, Octobre 1751.

J'Ai lu le Livre de Mr. d'*Alegre*; je ne m'en ſouviens plus, preuve que ce n'eſt point un traité mnémonique. Voyez *nouveau Traité de la mémoire*, par Mr. *de Billy*, Avocat au Parlement. Paris 1708, excellent Livre. Une méthode d'aider, pas tant à la mémoire qu'au raiſonnement, ſeroit d'attacher à des idées quelconques d'autres

idées qui ſe retrouvaſſent à certains mots ou à des ſignes caractériſtiques. Les rebus ou les Enigmes figurées, ſont devenues aujourd'hui hiéroglyphes de Cour ; qui en donneroit une clef raiſonnée, feroit le tableau de nos connoiſſances, leſquelles, en vérité, ne ſe réduiſent qu'à quelques amphigouris, que le bel eſprit devine, à charge de les oublier peu après. Qui confondroit la mémoire avec les ſonges, donneroit peut-être une couleur à la penſée; ce qui fait les ſonges la nuit, fait ce que nous appellons mémoire le jour quand nous veillons. » Qui, dit Mr. *de Billy*, au-
» roit une connoiſſance aſſez étendue pour pen-
» ſer à tout en même temps avec une applica-
» tion également forte, & ſans aucun partage
» d'attention, ne connoîtroit point le paſſé, &
» tout lui ſeroit également préſent; tous les temps
» mêmes lui paroîtroient comme un inſtant au-
» quel il rapporteroit toutes choſes". Ce ſavant homme ajoute, *page* 122, à la gloire de la plus ſublime Métaphyſique, que pour parvenir à un degré de rémémoration pareil, il faudroit avoir une connoiſſance infinie; or, c'eſt l'idée qu'on doit avoir de Dieu.

» Si le paſſé nous étoit fidélement repréſenté,
» dit Mr. de *Maupertuis*, il ſemble qu'ayant le
» choix de nous en rappeller telle ou telle par-
» tie, nous pourrions par-là n'exciter dans notre

» ame que des ſentiments agréables. Mais la choſe » n'eſt pas ainſi : le paſſé ne ſe repréſente jamais » qu'avec quelque ſentiment qui l'altere, & qui » le défigure toujours à notre déſavantage ; le » ſouvenir d'un mal n'a rien d'agréable, & le » ſouvenir d'un bien toujours accompagné du » regret, eſt une peine. La mémoire nous fait donc » plus perdre que gagner ". (*II. Lettre de Maupertuis.*)

C'eſt-là le tableau ſur lequel des Auteurs d'un certain génie ont fixé des eſquiſſes ſans nombre. J'ai cru bien faire de copier ce que l'on a dit de plus plauſible. Je ferai de même par-tout où les penſées des autres vaudront mieux que les miennes, cet Ouvrage étant d'ailleurs plus fait pour faire valoir les ſottiſes des autres, que pour en dire des miennes. Je ſerai plagiaire à mon corps défendant ; puiſſent les Auteurs deſquels j'ai tiré le fonds d'érudition que j'étale, dire de moi avec le temps ce que *Voltaire* dit de *Métaſtaſe*, qui l'avoit copié en plus d'un endroit : » Ah, le beau » voleur qui m'a embelli ! " On ne me reprochera pas non plus d'être trop peu ſyſtématique ; je n'ai entrepris que de faire voir certains écarts de génie, plus en Hiſtorien qu'en Philologue. C'eſt à mes Lecteurs que j'abandonne modeſtement l'honneur de faire des réflexions qui m'embelliſſent : je n'ai ni la patience, ni le temps de me

parer avec art ; c'eſt aux têtes ſyſtématiques que les longues toilettes de ce genre conviennent le plus ; de ma tête à moi, j'en retranche toute parure. *Simplex Mundities.*

L'art Mnémonique a été inventé, au témoignage de *Fabrice*, par *Simon Céo* : d'autres diſent par *Simonide*, qui, dans ſa ſalle écroulée, avoit marqué aux parents des convives la place de ceux qui y avoient été enſevelis, parce que peut-être on attribuoit à tous les événements en général une cauſe divine qui dans la ſuite les faiſoit paſſer avec ſuccès à la poſtérité. Je crois, au reſte, que l'art de la mémoire ſe rapportant à des objets que l'on ſe rappelle à propos, cet art a exiſté avec les objets ; des Auteurs ſans nombre ont donné des moyens non-ſeulement de rétablir une mémoire uſée, mais de la perfectionner au point de la rapprocher au préſent même : au moins s'en flattoient-ils ſouvent avec emphaſe, *in magnis tentaſſe ſat eſt.*

Le principal moyen de réuſſir dans cet art manqué par la plupart de Mnémoniques, c'eſt de travailler à ſe rendre l'eſprit juſte, de faire tout avec ordre, de s'habituer à tout rapporter à une méthode ſuivie qui ramene aux premiers principes de cet art, par des caracteres idéals, auxquels on s'attache pour s'en ſouvenir dans le temps. Une méthode à pratiquer avec fruit, c'eſt

de s'appliquer à faire des tables ſynchroniſtiques, de réduire toutes les matieres à des définitions ſuivies.

Memoria artificialis conſtat ex locis in Cerâ aut Tabellâ & imaginibus extraneis veluti Figuris Litterarum expreſſis. Eſt diſpoſitio imaginaria in mente rerum ſenſibilium in quibus memoria naturalis reflexa, per eas admonetur, ut moraturum facilius diſtinctiuſque recordari valeat.

Tel homme qui retient difficilement ce dont il ſe ſouviendroit avec de la mémoire, s'il convient en lui-même d'un ſigne auquel il puiſſe retrouver ce qu'il lit, inventera bientôt une méthode mnémonique, qui ne vaudra que pour lui; & je crois ne pas me tromper, en croyant qu'en cet art tout dépend d'une juſte idée plus des mots que de la choſe : la néceſſité de les employer avec profit, & celle de rechercher les moyens de ſe convaincre par les faits de la juſteſſe du raiſonnement, rendra bientôt celui qu'il intéreſſe, maître dans cet art-pratique, que la théorie lui auroit fait abſolument manquer.

L'étude de ces moyens a deux faces ridicules, ſans parler de pluſieurs autres ſur leſquelles je me tais à propos : Le premier de ces côtés ſpagiriques, eſt le rétabliſſement de la mémoire par les drogues; le ſecond, celui qui tend à la former par une application habituelle. *Mercatus* croit

que l'alkermès l'endort, & que des apozêmes de miel l'entretiennent; d'autres que le café la réveille. D'*Assigni* prétend que le Laudanum la perfectionne. Après d'*Assigni*, il me resteroit à dire que les drogues l'abyment. Le plus sûr est que le défaut de mémoire est plus un défaut d'organe que du tempérament, sur lequel, si des remedes pouvoient agir, jeut recourrois plutôt au trépan qu'aux remedes pharmaceutiques. Venons-en aux rêveries de ceux qui ont travaillé à perfectionner l'art de la mémoire; puisse-t-on s'en ressouvenir dans le temps! Commençons à donner une idée succinte des rêveries de plusieurs. Un certain *Minck*, de Hall en Saxe, *Stanislaus Mynck*, *Logica memorativa Peripatetica Francof.* 1725, a écrit une Logique fondée sur des tableaux qu'il explique, ou tous les modes se rapportent à des figures. C'est le Livre Latin qui m'a fait rire le plus; il faudroit transcrire tout l'Ouvrage, pour ne rien ôter au séduisant d'un systême que l'Auteur croit conséquent. Pour donner une idée complette de la singularité que j'annonce, voici, en attendant, une esquisse que l'Auteur réclameroit comme un larcin s'il pouvoit me lire: il désigne les équivoques par une cornemuse de cinq bourdons; sur celui de l'embouchure, la figure qui en joue y souffle le mot chien; les quatre autres bourdons (c'est-là le

ſens) prononcent d'autres mots différents les uns des autres. Sur l'un eſt peinte une figure d'homme, ſur le ſecond une étoile, ſur le troiſieme un poiſſon, ſur le dernier encore un chien. La clef de ces rapports mémorials eſt renfermée dans ces deux vers:

Latrat in æde canis, nat in æquore, fulget in aſtris.
Addi poteſt, quarto Nim nomen Canis.

Cet échantillon donne une idée de l'Ouvrage; on y rencontre par-tout des gravures, plus difficiles à retenir que ne ſeroit un Livre entier écrit ſur l'analyſe de ces figures. L'Auteur a réuſſi de faire de l'art de penſer, la ſcience la plus problématique; c'eſt en quoi il s'eſt rapproché le plus des bornes de notre eſprit. Tout le monde connoît le Bureau Typographique de Mr. *N.*, que j'appelle la *Logique des enfants*; je le crois très-ingénieux & fort propre à avancer la jeuneſſe; ce n'eſt au demeurant qu'un Traité de mémoire artificielle: il a paru l'an 1764, un petit Livre in-12. de *Janus Cæc. Frey de Jena*, intitulé: *Via ad Scientias*, dédié à *Michel Moreau*, qui eſt réellement un ſingulier Ouvrage, utile même à tous ceux *qui memoriâ laborant.* Il eſt diviſé en 39 Chapitres; je ne traduirai que celui qui eſt actuellement de mon ſujet. J'aurai occaſion de revenir encore aux ſecours que l'on peut tirer de ce Livre. Une méthode, ſelon l'Auteur, de raiſon-

ner ſur un thême donné, d'en faire valoir les motifs, c'eſt de choiſir un vers ou une phraſe quelconque, de combiner l'exorde avec le premier mot de l'Apophtegme, de paſſer au ſecond, d'en ſuivre, d'en étendre l'idée, de continuer ainſi juſqu'à la fin du Diſcours, de ne pas s'en tenir ſur-tout à un ſeul vers : l'occurence en déterminera le nombre. Suppoſez que vous ayez à parler de Dieu. Attachez-vous, par exemple, à l'ordre des paroles de ce vers.

Je chante les exploits de ce Héros terrible.

Combinez l'idée de Dieu avec les mots : je chante ; dites que les Anges louent le Seigneur, que tout ce qui exiſte chante ſes louanges, que la ſimplicité des hymnes ſurpaſſe l'élégance des vers ; que les exploits, les Sciences ajoutent à la grandeur du ſouverain Être, mais que la ſimplicité du cœur nous le rend propice, & nos crimes terrible. Des diſcours agencés d'après cette méthode triviale, ſans doute, ſerviroit, comme j'ai dit, infiniment à ceux qui devroient parler à commende ſans y être préparés. J'ai connu un homme qui, par une autre méthode, dictoit de ſuite un tas de nombres ſurprenant à dix perſonnes à la fois, & en récitoit les chiffres, ſans en manquer un ſeul, dans le même ordre, huit jours, un an après. Le ſecret de cette *rémémoration* ingénieuſe conſiſtoit

à faire choix de certains mots qu'il retenoit, deſquels il ſuivoit les lettres d'après le nombre qu'elles occupent dans l'alphabet. Au mot *j'aime* qu'il nous cachoit, il ne nommoit que les chiffres 9, 1, 9, 12, 5, que l'on écrivoit, & qu'il répétoit en reprenant d'à-part lui les mots qu'il avoit retenus & notés de mémoire, pour s'en ſouvenir dans le temps.

Pegelius, Auteur enthouſiaſte, mais éclairé, dans ſon *Tréſor d'inventions choiſies*, projette d'enſeigner juſqu'aux Sciences les plus abſtraites, par les dés bigarrés de certaines couleurs, ou par des figures cubiques, ſur leſquelles un certain *Konig* a amplifié au ſiecle paſſé, en y ajoutant des gravures très-coûteuſes chargées de deviſes, pour l'Empereur auquel il avoit dédié ſon Ouvrage. On peut mettre au même taux, l'art de réduire la plupart des Sciences en jeux de Cartes. Toutes ces inventions embrouillent plus qu'elles ne ſervent; & lorſque tout de bon on auroit beſoin d'y recourir, on croiroit jouer aux cartes au moment où il faudroit s'occuper plus ſérieuſement. C'eſt d'ailleurs ravaler la Science, & dès-lors aller contre la dignité de ſon caractere. Il eſt des moyens de fixer la mémoire pour la reprendre dans le temps; c'eſt peut-être le corollaire le plus utile de ce Chapitre : les Aſtronomes s'en ſervent avec utilité, en rappor-

tant les étoiles à des figures mnémoniques qu'ils assujettissoient à la Poésie. D'autres avoient fait des fables astronomiques, d'après les différents pays où dominoient certains Astérices pris pour des conteſtellations.

XIV.

Au Signor ROMANI.

A Berlin, Avril 1757.

ANthropomantie : art de tirer des conjectures fortuites par des Lettres, art que le peuple doit croire infaillibles, & que les Grands adoptent comment certaines. Le sublime de cet art, cru tel chez les Israëlites mêmes, étoit un devoir imposé aux nations à se tromper sur toutes sortes d'événements. Les Gentils avoient transmis cet art au peuple élu : que Dieu dans sa colere permit qu'il cultivât pour le rendre peut-être plus soumis, & sur-tout plus humble d'esprit & plus saint peut-être.

Au Général ROTHENBOURG.

A Berlin, 15 Mars 1754.

L'Alchymie n'est pas encore une Science à interdire au Philosophe ; nos découvertes, au moins les plus utiles nous les devons aux procès de cer-

tains foux que l'eſpérance de s'enrichir caractériſa du nom d'adeptes. Leur ſuprême bonheur, ils le mettoient à réuſſir dans leurs opérations ; il étoit cependant ſûr d'y échouer. *Kunckel*, en manquant ſon travail, trouva le Phoſphore qui eût pu l'enrichir, s'il eût ſu le vendre, quoiqu'il ne nous ſoit encore d'aucune utilité reconnue à nous qui le payons. Ceux qui après *Kunckel* ou *Brander*, dit un Auteur de nos jours, parviendroient à faire jetter au Phoſphore un éclat brillant & doux à la vue, qui ſupléeroit agréablement pour nous à l'abſence du ſoleil, ſeroit le créateur d'un nouveau météore, qui nous vaudroit plus que toutes les étoiles enſemble. Que toutes nos découvertes tendent au bien de l'humanité, je le ſouhaite ; ſi le Moine qui trouva la poudre, eût perfectionné ſon ſecret, des millions d'hommes n'auroient point péri auſſi triſtement que lui : je fais abſtraction de guerres & de batailles, pour leſquelles la poudre n'eſt pas encore aſſez vive ni aſſez meurtriere ; je ne parle que des malheurs qu'elle a ſouvent occaſionnés par ſa trop grande inflammabilité.

Un ſecret à pénétrer, ſeroit celui de la rendre moins inflammable, ſans diminuer pour cela les autres effets qu'elle produit ; le malheur de ne pas pouvoir nous en paſſer, n'augmente déjà que trop avec l'art de nous en ſervir contre nous-mêmes.

Un ſauvage en état de juger des fauſſes idées que nous avons ſur l'utile & le beſoin, diroit que c'eſt un mauvais cœur qui inventa la poudre; le ſauvage auroit tort: je ne dis pas qu'il faudroit écarter la poudre à canon comme pernicieuſe à la ſociété; elle ne l'eſt qu'en tant que nous le voulons. L'anathême retombe ſur les méchants qui s'en ſervent, non pas ſur la poudre; elle facilite les travaux, les beſoins des hommes dans les carrieres, dans nos mines, à nos feux de joye, à nos ſignaux, dans la médecine, à la chaſſe contre les bêtes fauves & carnacieres: la poudre enviſagée de ce ſens, ne peut être que d'heureuſe invention; conſidérée du côté des malheurs qu'elle cauſe, je crois que l'on pourroit y obvier, en la privant, comme j'ai dit, de la grande facilité qu'elle a de s'enflammer. Un mêlange qui ne pût être allumé que d'une ſorte de meche, une compoſition, dis-je, qui ne ſe feroit qu'au moment où on s'en ſerviroit, ſeroit le ſecret trouvé, qui, bien-loin de diminuer l'effet de la poudre, la rendroit peut-être plus prompte, plus vive, plus inflammable, mais pas avant le moment où les deux parties qui la compoſeroient fuſſent unies.

Tout le monde ſait les expériences ſur les huiles qui s'enflamment les unes par les autres, & ſur l'exploſion du ſouffre par le mêlange de cer-

taines matieres de la nature du tartre : ces expériences ſeules pourroient nous éclairer ſur nos recherches; une poudre impregnée d'eſſence de Térébenthine, ſeroit infailliblement enflammée par une meche trempée dans de l'eau-forte Citrine : ce ſeroit le premier pas qui encourageroit à faire le ſecond, à la faire doubler de force. Un eſſai à tenter, ſeroit de mêler cette compoſition avec notre poudre à canon ordinaire; la poudre chymique gagneroit de force, & la nôtre diminueroit d'inflammabilité.

Par ce moyen, s'il étoit faiſable, le péril de nos magaſins à poudre ceſſeroit infailliblement; plus d'irruption, qui ſouvent nous a coûté des villes entieres; nos caves ſeroient nos magaſins à poudre, & nos vins n'en ſeroient que mieux rafraîchis : la ſainte Barbe ne ſeroit plus un objet de terreur pour les Vaiſſeaux; l'on demeureroit à côté des voûtes, comme les citoyens de Naples au bord du mont Véſuve, dont la proximité, aujourd'hui même où la poudre eſt encore très-inflammable, eſt plus dangereuſe, & plus effrayante que celle de la ſainte Barbe, qui, avec des précautions, par la nouvelle conſtruction des cales dans les vaiſſeaux, devient toujours moins à craindre.

L'or fulminant, la poudre fulminante même auroient des effets bien plus ſurprenants que la

poudre, & pourroient nous être de grand ſecours dans nos travaux, s'il n'étoit pas dangereux que l'on en étendît l'uſage pour le malheur des hommes. On avoit imaginé en France un moyen d'appliquer l'électricité aux mines, de façon que l'on pût déterminer à une ſeconde près, le moment où la mine joueroit : ce ſecret importeroit à l'art de détruire les hommes. Le Ch. D. en avoit tenté la poſſibilité ; ami des hommes, il ne l'a pas divulguée : c'eſt ſavoir ſe taire à propos avec de bonnes choſes à dire.

Une certaine poudre de laquelle *Wolf* parle dans ſa *Pyrotechnie*, a rapport à ce que je viens de remarquer ici. Cette poudre s'allume de fort loin, c'eſt-à-dire qu'en en allumant une partie dans un endroit éloigné, l'autre partie prend feu de même. *Buchner*, dans ſa *Théorie-Pratique d'Artillerie*, Nuremberg 1685, en donne la compoſition. Indépendamment de toute exploſion meurtriere, un projet qui ſerviroit au progrès de la Pyrotechnie dans les artifices, ſeroit de rendre les feux de joie moins coûteux : dès-lors ce ne ſeroit plus une folie, le travail d'un quart d'heure de fumée ſe paye plus qu'il ne vaut de beaucoup ; le ſecret même n'y eſt compté pour rien. Il en eſt de cela comme du ſecret de la porcelaine, qui n'en eſt plus un pour perſonne ; & ſi on ne laiſſe pas voir travailler publiquement dans

dans les fabriques, c'eſt qu'il nous faut du merveilleux pour accréditer nos menées : celui du myſtere s'eſt trouvé ſous la main, on l'a ſaiſi.

En parlant de la poudre, je me ſouviens d'un paradoxe pas trop approfondi, celui d'allumer la poudre à canon par le moyen de l'électricité. Je croyois la choſe impoſſible avant que j'euſſe été convaincu du contraire. Les Charlatans l'allument avec le Pyrophore, & font croire qu'elle prend feu par les étincelles électriques. *Cl. Wilk* a démontré que, ſans ſubterfuge, cela ſe faiſoit avec ſuccès en empliſſant un tube de verre de la hauteur de trois pouces environ, enveloppé d'une feuille d'étain comprimée tant qu'il ſe pouvoit; par les deux ouvertures du tube, on paſſe deux fils de fer, qui, au milieu, ſe joignent enſemble à deux ou trois lignes de près; les deux extrêmités s'appliquent au tube électrique, & les étincelles excitées pendant un certain temps allument la poudre très-infailliblement. *Cl. Boſe* avoit fait la même expérience après avoir fait fondre préablement la poudre dans une cuillere au feu d'une bougie, & l'avoir approchée du tuyau électrique pour en tirer des étincelles.

XVI.

A M. de MAUPERTIUS.

22 Avril 1752.

LE projet d'une Langue repréſentative des idées par elle-même, eſt le ſublime des Grammairiens, s'ils ſont Philoſophes. Les caracteres d'un dialecte pareil ſeroient généraux, & exprimeroient la penſée immédiatement & indépendamment de la diverſité des mots, comme les mêmes chiffres & les mêmes ſignes algébriques ſont employés par ceux qui parlent diverſes Langues. Le Pere *Kircher* a écrit un Livre entier ſur une langue pareille, que *Becher* avoit imaginée, avant lui. Il faut pour cela un Dictionnaire dont les mots, les tours & les phraſes ſe rapportent à des renvois qui feroient retrouver les mots dans pluſieurs langues. Ceci d'abord ne peut être la langue univerſelle : elle ſeroit bornée à un nombre de Dictionnaires qui ſeroient inférieurs à celui des langues ; ce ne ſeroit plus une écriture repréſentative des idées par elle-même.

Van Helmont eſt peut-être un de ceux qui a traité la langue de la nature à fond. En effet, ſeroit-il donc tant étrange que nous euſſions une

Chorégraphie du mouvement de la langue, deſſinée avec les dimenſions néceſſaires, comme on a celle de la danſe, de la Muſique, de la Peinture, qui meneroit ſeule, je crois, à une écriture des peuples. Il faudroit pour cela étudier le mouvement de la langue, en donner des regles ſûres, & tracer par ordre un nouvel alphabet à peu près comme celui des tons reſtreints encore à la ſeule Muſique. V. Fig. IV. M. *de Maupertuis* a écrit ſur les langues comme s'il n'y avoit que lui qui en eût le ſecret au juſte; j'y renvoye le Lecteur. *Muller, in Clave Sinicâ*, avoit projetté un moyen infaillible de faire entendre tel Livre quelconque dans telle langue qu'il fût écrit: c'eſt proprement l'art de déchiffrer, qui ſe rapporte aux écritures ſecretes, qu'il ſeroit utile d'enſeigner dans les écoles, pour leur donner une vogue générale.

Jacques Macé, dans ſes Voyages imaginaires, de même que *Jaques Sadeur* aux terres Auſtrales, ces deux hommes ſinguliers donnent quelques projets de langue pratiquables même chez nous. D'autres auroient été plus loin, & auroient calculé le temps qu'il faudroit pour proférer des ſons articulés, de meſurer ces mêmes ſons à l'inflexion du goſier. Ce ne ſeroit qu'une affaire de prononciation, je le ſais, qui détermineroit cependant le degré d'énergie de chaque langue, ſon

aptitude au chant, &c. Dès-lors chaque langue auroit peut-être ſa muſique propre. Ce ne ſeroit plus aux clefs de g-ré-ſol ou a-mi-la que l'on diſtingueroit les airs les uns des autres ; chaque idiôme feroit clef de Muſique : & ſi l'on pouvoit ſe promettre des effets bien réels du pouvoir des ſons ſur le cœur des hommes autant que ſur leur eſprit, ce ne ſeroit qu'alors où chaque Muſique parleroit le langage de ſon pays, où l'on marieroit avec art les ſons & les paroles. La méthode ; je crois, qu'obſerveroit le Philoſophe dans la recherche d'une Langue générale, ſeroit dabord de ſimplifier les mots au point qu'elles fiſſent racines indépendantes de tous autres mots : point de dérivation, point de métaphores, ni équivoques : jamais un même ſon pour déſigner deux eſpeces de choſes différentes ; ſans prétendre donner pour cela un nom à chaque choſe en particulier, une ſage économie de ſons & d'inflexions relatives aux temps, aux perſonnes, aux lieux, ſeroit miſe à profit, & meneroit à des découvertes que nos faiſeurs de mots manqueront encore long-temps. Je crois de plus qu'en joignant les ſentences aux hyéroglyphes, une tête philoſophique ſe paſſeroit de lettres. A l'égard de la poſſibilité d'adapter les inflexions aux mots, elle n'eſt pas inconcevable : s'il eſt vrai que chaque lettre de l'alphabet Chi-

nois faſſe un mot, la façon d'écrire dans cette langue doit être la plus à la portée du Philoſophe. Ce que je viens de dire ſur la création d'une langue nouvelle, peut ſe rapporter à la perfection des chiffres. *Leibnitz* a travaillé ſur l'un & l'autre de ces deux phénomenes idéals; il ſeroit à ſouhaiter, dis-je, que $8 + 7 = 15$, de même que $2 + 8 - 2 = 8$, ne fuſſent pas ſimplement conçus par le produit des nombres; mais que toutes ces opérations de calcul euſſent en elles des caracteres clairs & démontrables, qui d'un coup d'œil en dénotaſſent les racines, les progreſſions, & les produits. (*)

Une langue qui poſſéderoit mieux que la nôtre l'avantage des inverſions ou celui de conſerver un même ſens de quelque façon que les mots fuſſent renverſés, contribueroit infiniment au progrès des nos connoiſſances : on n'y parviendroit qu'en rendant la caractériſtique d'un cas,

(*) *Præclarè ageret qui methodum excogitaret datam, ex. gr. Unitatis notam, in notam pro dato quolibet numero ità commutandi, ut nota talis reſpectu numeri eſſet exacte caracteriſtica, adeoque ut in notâ quaſi diſtinctè intueri liceret numeri rationem quam ipſe habet ad unitatem, quod tum fieret quando eodem modo nota commutaretur in aliam quo in numerum unitas mutata fuit; ità notarum prò ſignificandis numeris defectus non eſſet metuendus, ità ſine tan tillo errandi periculo peragi poſſent operationes quæcumque.*

d'un tems, d'une perſonne, ſemblable à celle d'un autre cas, d'un autre tems, ou d'une autre perſonne. Une régularité *raiſonnée* de Paradigmes opéreroit, je crois, ce phénomene : je me ſouviens d'un vers Latin dont les mots peuvent ſe combiner d'une quantité de manieres ſans altération du ſens : il en eſt d'autres où le ſens & la meſure du vers hexametre, ïambe, &c. demeurent les mêmes, ſans compter tous ceux où le ſens ſeul demeure, & que l'on lit de tous les ſens; une pareille commodité ne ſeroit pas un petit mérite pour une langue (*) : un traité à conſulter pour celle aux inverſions, ſeroit les Lettres de *Diderot* ſur les ſourds; c'eſt la meilleure Grammaire philoſophique qui exiſte; *l'Hiſt. de Barazang* n'en eſt qu'un Commentaire.

(*) *Tot tibi ſunt dotes Virgo quot ſydera cœlo.*

Ce vers ſe combine de quantité de manieres.

Signa te ſigna temere me rangis & angis.
Roma tibi ſubito motibus ibit amor.

Ces deux vers ſe liſent de même à rebours :

Conturbabantur Conſtantinopolitari
Innumerabilibus ſollicitudinibus.

Deux vers en 4 mots.

XVII.

A M. Hume.

A Berlin, 23 Mai, 1751.

Il ne ſeroit pas abſolument impoſſible de ſavoir dès aujourd'hui toutes les découvertes faites & à faire ; qu'on eût tous les Livres, toutes les brochures &c. cachées ſous l'aſſemblage des Lettres. On ſuppoſeroit pour cela une Académie de permutations & de combinaiſons de mots & de phraſes. Tout Livre n'étant cependant qu'un amas déterminé de lettres & d'alphabets, on ne ſauroit que les Sciences cachées ſous ce même nombre de permutations poſſibles ; dès-lors ſi la choſe paroiſſoit acceptable, il n'y auroit plus qu'une Science, celle des permutations des mots qui les renferment toutes : ce ſeroit un idiôme repréſentatif d'idées par elles-mêmes, qui nous meneroit ſeul à des connoiſſances univerſelles. Ce que je viens de dire réuſſiroit, je crois, moins avec le bouleverſement des lettres, qu'avec celui des phraſes entieres. Des conſtructions ſuivies ſeroient le fruit de ces permutations, le ſens & l'eſprit d'un Livre ne dépendant en partie que d'un réſaſſement méthodique d'idées. Il ſeroit d'autant plus convenable de faire ſervir le

renverſement des mots au progrès des Sciences; que, dans un Dictionnaire pareil, les inverſions inutiles en ſeroient rayées : il réſulte delà que pour parvenir à ſavoir tout d'un coup tout ce qui s'eſt dit, & qui ſe diroit encore, il nous faudroit un Dictonnaire, où tous les mots y fuſſent, & tous les articles paſſifs, adjectifs, &c. s'y trouvaſſent. Or un Dictionnaire pareil paſſeroit la grandeur des in-folio. Quelque choſe de plus facile, tout compliqué qu'en ſeroit le travail, ce ſeroit de prendre, ſans recourir au Dictionnaire, une brochure quelconque, d'en changer les mots autant de fois qu'il ſe préſenteroit un ſens de ſuite; au bout du travail, on auroit pluſieurs Livres à la fois, & bien des nouveautés, tant découvertes que prédites, cachées ſous les mots qu'un arrangement multiplié nous découvriroit, & qui ne pourroient plus nous échapper, vu l'exact calcul qui exiſte déja du nombre de permutations d'un nombre de pieces déterminées.

Ce que je viens de dire n'eſt point fondé ſur l'art, qu'un *Raimond Lulle* a donné pour très-compréhenſible, & que ſes Commentateurs n'ont qu'embrouillé davantage. Je ne ſuis rien moins qu'Auteur ſublime, je ne crois pas même l'être; loin de moi ces caſſe-tête de Science. Si je deſcends à une certaine profondeur, ce n'eſt qu'à

l'aide des gloſſocômes, inſtruments qui attirent en ſens contraire ceux qui s'y attachent. Si j'étois Roi ou Puiſſant d'ailleurs, je réuſſirois, à l'aide du bon vouloir & de l'encouragement, à faire faire à mes ſujets l'apparent impoſſible. Les François réuſſiroient à tout, parce qu'ils entreprendroient tout; c'eſt une Nation dont chaque individu a mille bras, & une tête comme ſi *Vaucanſon* l'eût organiſée ſur des modeles de mille têtes différentes. La Fée aux têtes en fait retrouver de toute eſpece au bout de ſa baguette, celle de *Duclos* a paſſé par l'épreuve; elle ſert encore aujourd'hui de chef à un corps de Quarante, qui a de l'eſprit comme quatre.

Pour donner une idée de la poſſibilité des permutations dans les longues périodes, j'ai extrait d'un Livre d'Anagrammes quelques épiſodes peu intéreſſantes pour ce qu'elles contiennent, importantes cependant pour ceux qui ne croyent point au ſecret de cet art. J'ai dit que la matiere de cet extrait n'eſt point agaçante: mais conſidérons que c'eſt un Enthouſiaſte qui s'eſt chargé de la bigarrure; s'il eût été Philoſophe, il y auroit puiſé quelque ſyſtême nouveau caché ſous les mots du Programme: (*)

(*) *PROGRAMME.*

Alma Redemptoris Mater, quæ pervia cœli

Les lettres de l'alphabet au nombre de 24 ſeulement, étant au demeurant ſuſceptibles d'autant de tranſpoſitions que le ſont aujourd'hui nos idées & l'application qu'on en fait aux Sciences, il eſt à ſuppoſer que le nombre des combinaiſons en général étant innombrable, nos connoiſſances doivent l'être. Un College de permutations fixeroit un but aux Sciences, ou l'étendroit peut-être au profit d'un nouvel alphabet & d'une langue philoſophique.

On s'eſt moqué de tout tems, je le ſais, n'importe, dès faiſeurs d'Anagrammes; on a eu raiſon: mais ſi l'on conſidere que je ne m'arrête à la tranſpoſition des mots que par un principe raiſonné, utile peut-être, on conviendra, j'eſpere,

---

Porta manes, & Stella maris, ſuccurre cadenti,
Surgere qui curat populo. Tu, quæ genuiſti,
Naturâ mirante, tuum Sanctum Genitorem,
Virgo priùs ac poſteriùs Gabrielis ab ore
Sumens illud Ave, peccatorum miſerere.

ANAGRAMME.

Ne metuas, quamvis curſu à pernice procellæ
Nutat & irrugit ſpumoſâ navis in undâ:
Teque tuamque ratem placato ſidere ducam.
Clarum lucis iter curres, citra prora volabit.
Errorem pelagi retegam, miſerebor egeni.
Euge meos portus intra, ſum ripa ſalutis.

que je ne ſuis point un combinateur de lettres renouvellé à quelque foire, que je donne un ſens à la critique de ceux qui me jugent ſur le grief d'un mot qu'ils entendent, mais duquel ils ignorent encore & l'eſprit & l'application.

La variété des phyſionomies eſt une énigme très-eſſentielle, eu égard aux reſſemblances, qui ne peut être débattue que par principe de permutation. La nature en a mis la réſolution ſur nos faces; l'étude que nous ſommes à portée de faire ſur des objets inceſſamment préſents à nos yeux, allege dans la néceſſité où nous nous trouvons ſouvent de combiner certaines relations trop éloignées pour nous qu'il importeroit cependant de rapprocher, & auxquelles les rapports des traits nous conduiſent très ſyſtématiquement. Tout le monde ſait le nombre de certaines permutations poſſibles. Le viſage d'un homme formé ſans monſtruoſité apparente, ſe réduiſant aſſez à huit traits, le dénombrement des reſſemblances mis à autant de parties permutables ſe réduira à 40320; de ſorte qu'il ſeroit à conſtater, je crois, que les mêmes traits, l'ellipſe des têtes déterminée, ſans égard aux dimenſions qu'il ne ſeroit pas impoſſible de fixer, reviendroient aſſez à 40320 reſſemblances. Le doigt du Créateur dérangeroit ſeul dans ce méchaniſme intéreſſant l'induſtrieux travail de l'homme

calculateur, erronné par défaillance & par nature.

XVIII.

Au Comte de SCHWERIN.

A Berlin, 30 Avril 1751.

UN Livre d'Enigmes bien digéré, & recueilli par un Connoiſſeur, ne ſeroit point un Ouvrage à pure perte. Une tête Philoſophique s'en accommoderoit; je ne parle point de ces réſultats de mots, de ces Logogryphes que l'on abandonne aux têtes creuſes avant même qu'on ne les ait devinés. Il eſt des hommes rares, il en a exiſté de tous temps, qui connoiſſant le ſort des Sciences, les priſoient trop pour les rendre communes. Les Egyptiens ſur-tout en faiſoient économie à part. Leur Hiéroglyphes ſont des monuments précieux, des ſources intariſſables d'où ſe puiſe encore mille vérités importantes que l'on auroit déja oubliées, ſi la réſolution de l'Enigme n'encourageoit même de nos temps des hommes hardis à en pénétrer l'obſcurité. Les adeptes de nos jours ſe ſont fait une méthode à eux de nous donner des mots pour de l'or à faire; il en eſt même qui croyent que la clarté & la netteté des expreſſions eſt au-deſſous du divin

caractere de cet art captieux. Des hommes célebres ſe ſont appliqués à réduire certains procès au taux de vérité qui leur convient : le grand œuvre eût été d'en faire un art pour les pauvres ; ce n'eſt encore qu'un appas pour les riches, en attendant qu'ils ceſſent de l'être. Je ne dis pas qu'il faille ſe ruiner aux énigmes d'une eſpece auſſi riſquante ; il en eſt d'autres qui ſemblent nous être données par Dieu même, qu'il ſeroit bon d'étudier. On les reconnoît ſur-tout aux noms de ceux d'où elles viennent. Quel eſt l'homme qui ſe refuſeroit à pénétrer le ſens d'une Enigme donnée par *Newton*, *Leibnitz*, *Euler* ? *L'Eſprit des Loix* eût du temps paſſé été mis en Hiéroglyphe. *Monteſquieu*, quelque grand homme qu'il fût, ignoroit que les hommes ne méritoient pas qu'il les éclairât de ſon flambeau. La foible lueur de l'Enigme leur eût ſuffi. L'art de déchiffrer, tant manqué dans les cabinets des Princes, eſt cependant aujourd'hui une des meilleures methodes pour réſoudre toutes ſortes d'Enigmes. En m'attachant à l'importance que je mets à en recueillir, j'ai cru pouvoir préſenter à mes Lecteurs une Enigme qui, en vérité, payeroit les peines que l'on ſe ſeroit données à la réſoudre. Il s'agit de tirer un profit immenſe du bois brûlé & des cendres de toute eſpece, de fixer des bornes au feu, & de reſſerrer la chaleur au

degré qu'il faut pour les opérations auxquelles on l'employe. L'énigme anagrammatique, la voici.

A	136	b	11	c	35	d	42
e	156	f	9	g	7	h	8
i	98	l	31	m	61	n	64
o	42	p	34	q	25	r	77
ſ	94	t	101	u	109	w	1
x	3						

La *Dyadique* ou le *calcul binaire* de *Leibnitz* a ſervi de clef a certain Livre de morale Chinois, intitulé : *Veking*, tracé avec des lignes par *Fohi*, que *Couplet* appelle *Conditorem gentis. Leibnitz* ignoroit en créant ſon calcul du zéro & de l'unité, qu'il pût ſervir à autre choſe qu'à faciliter les opérations numéraires ; il s'eſt trouvé que, peut-être par modeſtie, il en voulu cacher l'utilité juſqu'à ce que *Bouvet* & *Couplet* l'euſſent convaincu qu'il étoit le *Fohi* de l'Europe, & que ſa maniere de compter donnoit un ſens aux caracteres Chinois, que ce peuple, quoique éclairé, avoit fait ſervir avant à mille erreurs, parce qu'il ne les comprenoit pas.

Je ne puis croire encore tout ce que les anciens diſent de la magnificence intérieure des palais de leurs Rois : pour en ſavoir la vérité au juſte, il faudroit calculer le produit de leurs revenus, avec le faſte qu'ils mettoient à ſe

meubler ; & on ſe convaincroit que ceux qui en ont écrit, ont ou mal vu, ou exagéré peut-être. Quelqu'un qui de nos jours chercheroit à faire retrouver la pierre de laquelle *Pline* parle, mériteroit de beaucoup des Architectes de nos jours. Cette pierre étoit plus tranſparente & moins fragile que le verre ; on la tailloit comme le marbre, & on en conſtruiſoit des maiſons & des temples. *Neron* avoit bâti une chapelle à la Fortune de cette même pierre, que *Pline* appelle pierre ſpéculaire. On pouvoit voir au travers de cette pierre, ce qui ſe faiſoit au-dedans & au-dehors des bâtiments. Faute d'en déterrer de nos temps, ſi j'avois une maiſon à bâtir, je l'eſſayerois avec du verre ordinaire de la nature des larmes Bataviques, qu'un coup de marteau, un poids même exorbitant n'écraſe pas : ſi cela réuſſiſſoit, j'aurois fait beaucoup ; il eſt bien plus facile de couler des maſſes de verre énormes, que de tailler des pierres ; je me ferois fort de bâtir un palais pareil en huit jours.

XIX.

A M. LUBERKUHN.

15 Mai 1751.

J'Avois cru que la découverte du lait dans les fibres pouvoit s'attribuer à M. *Bertin*, comme dit M. *Diderot* dans ſes penſées ſur l'interprétation de la nature. *Waldſchmid*, Auteur ignoré, Médecin par *Anomaſtaze*, l'avoit dit dès l'an 1693.

Spiritus animales Lac eſſe dicuntur: ſi rem accuratiùs inſpiciamus, patebit omnia corporis noſtri fluida Lac vocari poſſe, cùm reverà nihil aliud ſit quam Lac; nutrimenta qualiacumque induunt formam Lactis: Soyons juſtes, honneur aux Antipodes; s'il leur en revient, point d'Oſtraciſme.

XX.

A M. DE LA METTRIE.

A Berlin, 20 Mai 1750.

LEs ſens ſont déceveurs; cela ſe dira encore long-temps, ſans qu'il ſoit prouvé pour cela qu'ils le ſoient réellement. Touchez entre le premier

mier doigt & le doigt du milieu croiſés, une boule de cire ou de liege poſée ſur une aſſiette ou une table; faites la tourner entre les doigts & vous croirez en toucher deux à la fois. (*Emile, Tom.* 2, *pag.* 150.) *Rouſſeau* déduit de-là, la défaillance de nos ſens. Il peut n'avoir pas tort; mais ſi nos ſens nous trompoient auſſi décidément qu'il nous le paroît, l'habitude les redreſ. ſeroit. Or la boule ſous les doigts touchée pour la vingtieme fois, paroît double comme à la premiere; les ſens ſont donc moins trompeurs qu'on ne croit, ou l'habitude qui les domine l'eſt plus qu'on ne penſe.

XXI.

A M. SMITH. Graveur.

A Berlin, 22 Juin 1751.

LA géographie eſt, comme j'ai dit, une Science qui, en France, ne coûte à acquérir que 20 ſols par cheval de poſte; il y a des deſcriptions de voyage ſans nombre; il ſeroit difficile de dire laquelle eſt la meilleure: il en eſt des voyages comme des faits hiſtoriques, qui ne ſauroient être rapportés exactement comme ils ſe ſont paſſés. M. *de Fontenelle* diſpute la qualité de véridique à l'homme le plus intenſe à dire la vé-

rité, au cas qu'il promette de rapporter un fait ſans l'exagérer, ni en diminuer la moindre des circonſtances. Si nous ſommes voyageurs ſur cette miſérable terre, il nous faut des faits pour nous conduire, comme il faut aux ſourds des ſignes pour comprendre, & à l'aveugle des bornes pour s'orienter. Les Livres de morale, ſurtout de celle des enthouſiaſtes, ſont de vrais Livres de voyages dans un pays inconnu au peu de Philoſophes qui ſe déplacent. Les dévots en connoiſſent ſeuls les routes; le Sage les voit comme dans un lointain : le fou s'y perd, & le fourbe en fait naître à chaque inſtant de nouvelles pour les ſots & les fainéants. J'ai lu un Livre de voyage très-ſingulier, intitulé, *où vas-tu ?* ou *ſentences ſur les voyages*, par *Joſeph Hall*, Anglois, (Baſle 1665.) J'ai cru d'abord y trouver des conſeils raiſonnés ſur les voyages; je n'y ai vu qu'horreur & malédiction pour les pauvres voyageurs, dans le doute ſi l'on entreprendroit à s'expatrier avec apparence de raiſon. L'Anti-voyageur *Hall* en trouve la ſolution dans le 409e. emblême de ſon Livre, *maneas domi.* Vu le court eſpace que nous avons à parcourir, c'eſt bien le conſeil le plus raiſonnable, ſut-tout pour tel homme dont le cercle étroit d'idées eſt en proportion égale à celui des découvertes qu'il ſeroit en état de faire.

XXII.

A M. de KIAU, *Lieutenant-général des armées du Roi de Pruſſe.*

S'IL eſt vrai que les hommes deviennent ſourds auprès des cataractes du Nil, le tout revient aſſez aux raiſons qui d'ailleurs détruiſent l'organe de l'ouie : le bruit fort & continu des chûtes d'eau cauſe, ſans doute, ce phénomene, ſur-tout ſi le tympan crevée par la vibration de l'air, ou par une percuſſion trop répétée. A l'occaſion de l'ouie ou de l'empêchement à ce ſens, je crois que le tympan n'eſt pas l'organe immédiat de l'ouie, & qu'exactement on pourroit s'en paſſer : il eſt prouvé d'ailleurs que le nerf acouſtique a de la connexion avec le nerf de la mâchoire qui tient aux dents. Un ſourd qui ſerreroit le manche d'un violon avec les dents, en entendroit les ſons très parfaitement. Imaginons un conduit général de fil d'argent, qui aboutiſſe à tous les inſtruments d'un orcheſtre; & à force de raffiner, on réuſſira peut-être à ſe perſuader que les plus grands ſourds ſont ceux qui ne veulent pas entendre.

XXIII.

A M. l'Abbé LOYSE, *Aumonier de M. le Marquis de* VALORI.

A Berlin, Décembre 1751.

CARDAN eſt peut-être le ſeul homme qui, auprès du Philoſophe, eût pu accréditer l'extaſe, tant il l'avoit miſe en ſyſtême. Il enſeigne l'art de s'extaſier par regles, & prouve lui-même ce qu'il dit. La premiere des quatre merveilles deſquelles la nature l'avoit doué, étoit, ſelon lui, l'ouie du monde la plus fine. Je ſens, dit-il, en moi je ne ſais quoi de merveilleux que je ne puis définir, qui me ſurprend & m'étonne. Depuis l'an 1526, les oreilles me tintent d'une façon toute particuliere; quand on parle de moi, je ſens un bruit fort s'inſinuer dans l'oreille du côté duquel on parle. Quand c'eſt en bien, je l'entends de l'oreille droite; ſi c'eſt en mal, de l'oreille gauche, ſouvent de toute la tête. Il m'arrive que quand c'eſt dans la même ville que l'on parle de moi, à peine la voix finit, &je ceſſe d'entendre, que l'on entre chez moi pour m'avertir de la part des perſonnes qui ont parlé de moi, & deſquelles j'avois diſtingué la voix

très-parfaitement. Si c'eſt à la campagne ou dans une autre ville éloignée, au moment où mes oreilles ceſſent de tinter, on m'apporte des nouvelles de la perſonne qui parloit; le bruit ſe perd; & en remontant du moment où le bruit finit à celui du départ du meſſager, il ne s'en faudra pas d'une ſeconde. Ce bénéfice a ceſſé; j'en ai été ſurpris. Si ceci n'étoit qu'un ſimple effet d'une imagination frappée, *Cardan* devoit l'être; il n'étoit pas homme à diminuer d'extaſe, ſur-tout à l'âge où il étoit alors.

» Une ſenſation capable de s'élever juſqu'à » la pureté morale, juſqu'au ſublime métaphy- » ſique, mériteroit bien un titre à part dans le » Livre ſur les ſens; mais le nombre des hom- » mes ſans préjugés eſt ſi petit, que par défé- » rence pour le grand nombre des foibles, » nous laiſſerons aux intelligents le ſoin d'ap- » pliquer aux ſens ce que nous en pourrions » dire d'ailleurs. *Le Cat, Traité des Sens, page* 209.

XXIV.

A M. NEFFELBLADT.

A Halle, 15 Janvier 1751.

CE n'eſt point aux plaideurs à défrayer les Juges, c'eſt au Souverain à les gager, aux loix ſeules à pourvoir à l'entretien des parties. (*) J'ai aſſiſté moi-même à un plaidoyer contre moi, tant l'éloquence me paroiſſoit attrayante; je ſouffrois, mais je cédois à l'évidence; j'ai été convaincu : je m'en félicitois alors, quel homme que ce S...r! Avec la cauſe la plus juſte, j'aurois prononcé contre moi-même. Vous qui veillez à l'antre de la Juſtice, Avocats, n'employez point la Rhétorique pour concilier *Thémis* : vous, Juges prévoyants, travaillez à vous préſerver de la ſéduction du geſte & des graces de l'Orateur; prononcez dans les ténebres. Les loix ſont à regarder comme la conſcience publique, à laquelle celle des particuliers doit ſe conformer; mais ces loix, pour obliger, doivent être

(*) *Veri Juris, Germanæque Juſtitiæ ſolidam & expreſſam effigiem nullam tenemuâ : umbre & imaginibus utimur.* Cic. de Offic. L. III. C. XVII.

conçues : un Juge mal organiſé, ſi même il étoit juſte, ne tirera qu'au haſard du Dédale immenſe des loix, une contradiction écrite, qui, comme le nombre dans la Loterie de Gênes, ne décidera en rien du droit au gain pour celui qui en aura calculé l'iſſue. Je ne ſuis pas aſſez Humoriſte pour croire à l'abrogation du Barreau dans un Royaume ; je voudrois ſeulement qu'il fût plus conciliant ; que la fraude Normande éludée par la licence Bretonne, réduite à l'Atticiſme connu d'une Capitale, fît trouver aux parties adverſes, à l'une le bien-être dans ſes reſſources, à l'autre une conſolation dans ſes pertes, aux deux un accord mutuel de ſecours & de reconnoiſſance. Vous, Avocats, aguerris aux larmes, que dites-vous à ceux qui ſe déſeſperent, & cela pour cauſe ? Pleurez-vous avec eux ? tant pis, *nam ſi lamentis oblevaretur dolor, longoque fletu minueretur miſeria* ; moi qui vous parle, je pleurerois comme *Héraclite : Res turbidæ Conſilium non fletum expetunt.* Quand trouverons-nous dans l'équité de nos Juges le deſir de nous conſoler de l'extrême Juſtice qu'ils nous font ? Il eſt des loix par alphabet : on les met en almamach, pour la commodité des parties ; en eſt-il une de conſolation pour ceux qu'elles accablent ? *Olim flagitiis nunc legibus laboramus.* Je crois avoir trouvé un moyen infaillible de former des

Juges qui ne puſſent agir qu'en bien, ſi même ils étoient portés à faire le contraire : il eſt de telles ſentences, qui, ſans autres formalités préalables, ſans procès aucun, finiſſent toute altercation à la ſatisfaction des parties, & ce qui ſurprend, ſans forme de loi & ſans fraude, à la lettre. Je voudrois que le plaidoyer fît corps avec la ſentence, de façon qu'au moment où la ſentence ſeroit prononcée, l'exécution commençât dans le cœur de l'homme comme à la partie la plus ſenſible, & ſouvent la plus coupable du corps humain : *Hoc opus, hic labor eſt.* Le tout paroît aſſez ſe réduire aux voies d'accommodement, auxquelles les hommes ſouvent ſe refuſent plus que la Juſtice qui nous les ſuggere. Les Loix ont un caractere ſolide & divin, que l'homme compatiſſant adoucit à la gloire de ſon eſpece, ſuite authentique de l'élévation autant que de l'attrait du vrai ; les Dieux mêmes ſe ſoumettant, même dans les loix qu'ils nous donnent, au tribunal des hommes guidés par la raiſon. Telle cauſe ſe décide par les loix, ſans l'être par telle loi expreſſe; il eſt des griefs où les loix ſe taiſent, & des cas qui ſuppoſent des chefs qui prononcent d'autorité. *Néron* dit qu'il donneroit cent drachmes à celui qui lui diroit une vérité ; il ſe préſente un affranchi qui lui dit : Tu ne me donneras pas cent drachmes. L'affranchi ne pouvoit

recevoir la ſomme, ſi *Néron* la lui donnoit; s'il la lui retenoit, *Néron* avoit manqué de parole. *Charondas* qui fonda les loix à *Thurium* lors de la 84e. Olympiade, ordonna que quiconque voudroit abolir une loi ancienne ou en établir de nouvelles, ſe préſenteroit au peuple la corde au col, comme l'inſtrument de ſon ſupplice, ſi la nouveauté n'étoit reçue des peres de la Patrie.

Il ſeroit utile dans certains pays chargés de loix ininterprétables, d'y faire main-baſſe, & d'en établir à la portée des citoyens; c'eſt encore à la voix d'autorité que l'on recourroit alors. Lorſque les établiſſements de *Lycurgue* furent reçus par les Lacédémoniens, il leur dit qu'il vouloit aller conſulter l'Oracle d'*Apollon*, & il les fit jurer tous que juſqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendroient la forme du Gouvernement qu'il avoit fondée. Arrivé à *Delphes*, dès qu'il eut reçu une réponſe favorable du Dieu, il ſe donna la mort pour rendre leur ſerment à jamais inviolable. Je ne crains pas que tout Légiſlateur veuille établir le vrai à ſes dépens; il eſt d'autres moyens par leſquels on parvient aux mêmes fins : au-lieu de s'en tenir aux loix écrites, étendons celle de la nature, elle ne vaudra ſûrement pas la mort au Légiſlateur. *Numquam aliud natura, aliud Sapientia dixit. Juvenal.* Sat. 14.

Il n'y a que trois moyens de finir les cauſes

litigieuſes : celui de l'accommodement, de l'arbitrage, & des voies judiciaires. Une Cour d'arbitres tiendroit lieu des trois ; on ne procéderoit en formes établies aujourd'hui, que quand les voies de conciliation ſeroient devenues impratiquables.

Il eſt des peuples où tel plaideur quelconque eſt ſaigné avant que d'être jugé, pour voir s'il a agi par malice ou par la diſpoſition du ſang & des humeurs. Si par cette opération il y a moyen de le rendre plus homme de bien, on le traite en conſéquence ; les Tribunaux de ces Pays étant plus faits pour corriger les hommes que pour les tourmenter. *Almiro, viaggi Spagirici, page 22*, ajoute que les habitants de cette terre inconnue n'ont d'ailleurs dans les veines qu'un ſuc blanc, qui plus il a de blancheur, plus il marque la pureté de leurs mœurs.

XXV.

A M. LUBERKUHN.

A Berlin, 23 Mars 1751.

L'Art de guérir les maux par l'attente & la patience, mériteroit d'être mis en ſyſtême ; je crois qu'on pourroit aſſez l'étendre à toutes les maladies.

Il s'eſt trouvé des empyriques tels que *Gaſpar Reyes*, qui attachoient des oreilles, des joues, des nez, à ceux qui n'en avoient pas; ils ont pouſſé leur art juſqu'à faire valoir des parties d'argent, autant que celles de chair qui ſervent à la propagation à ceux qui ne les ont pas perdues : ſeroit-il impoſſible de faire parler un homme qui n'auroit pas de langue, pour peu qu'il lui reſtât un moignon ? cela ſe pourroit, je crois; on attacheroit à ce moignon une langue factice de bois léger, ou d'autre matiere poreuſe, que l'on placeroit entre les inciſeurs, au bout du filet qui joint la langue au palais de deſſous. *Paré*, Chirurgien, l'avoit tenté avec des éponges, & puis avec des langues d'argent à reſſort. Je me ſouviens au ſujet de ces rapiécement des parties, d'un cas arrivé en Languedoc, qui ajoute à la perſpicacité de MM. de Toulouſe : ils condamnerent un homme à libelles diffamatoires, à avoir les deux oreilles coupées par l'exécuteur de la haute juſtice. L'exécution devoit ſe faire devant l'Hôtel-de-Ville : on ſortit l'homme de ſon cachot, expoſé aux huées de la canaille; on lui ôta ſa perruque, ſans lui trouver d'oreilles. Meſſieurs, dit le malfaiteur, ſi je me ſuis tû ſur mes oreilles, c'eſt que ce n'étoit pas à moi à en faire les honneurs; demandez à vos Meſſieurs pourquoi ils me les ont fait couper l'été de l'an paſſé.

Le plus joli inſtrument après le plus néceſſaire, la langue a été arrachée à la C... de Beſt... au Nord. Elle fut aggraciée; quelques années après, elle auroit enrichi l'homme qui l'eût fait balbutier. Uu Prêtre ſeul la ſauva du déſeſpoir : » Madame, lui dit-il, il n'y a plus qu'un » remede qui vous tranquiliſe; faites vœu de » ne plus parler : elle le fit, & ſe conſola. »

Si, au reſte, il y a quelques bonnes définitions, il en eſt peu au moins qui ſoient inconteſtables; l'illuſion fait en nous autant que la réalité des effets qui tiennent de l'évidence : l'homqui ſe plaît aux faux, ſuit ſimplement ſa nature d'homme; celui qui croit aux vérités, diſcerne; & s'il ſe trompe, ce n'eſt plus ſa faute : une cauſe ſupérieure inconnue en diſpoſe au gré des éléments. La chaiſe de *Sanctorius*, tant connue, contribueroit, je crois, à déterminer avec le degré de tranſpiration, celui de la végetation dans l'homme : des eſſais réitérés nous meneroient à des effets bien utiles & peu attendus ſur la vie, au profit de la longévité.

XXVI.

Au P. LEWALD, Méchanicien Jéſuite.

A Breſlau, 27 Janvier 1754.

LE temps plus que le compas eſt la meſure qui convient à tout eſpace. Le peu d'exactitude dans le cours des pendules, empêcheroit qu'il n'y eût de la juſteſſe dans le dénombrement des meſures; cela n'eſt que trop prouvé, ſans que je conçoive pourquoi dans le ſiecle des *Caſſini*, des *Huygens*, des *le Roi*, cela ſe voit encore. Un fait qui m'a fait faire bien des réflexions ſur nos ſenſations à nous qui ſommes des machines d'un ordre relevé, c'eſt l'effet des vibrations d'une pendule ſur les reſſorts d'une autre pendule poſée ſur une même table : nous avons pouſſé de nos temps l'art de l'Horlogerie au point à en connoître les inconvénients; cela ne me ſurprend pas : mais que l'on s'entête malgré cela à prendre nos eſſais pour des découvertes, cela marque bien l'inſuffiſance de notre eſprit. On ſe borne à meſurer par des diſtances d'un lieu à l'autre. *Le Roi*, Horloger, en auroit peut-être fixé la meſure, la montre à la main, s'il eût vécu plus long-temps que ce dix-huitieme ſiecle. Rien ne prouve plus contre nos pendules ordinaires,

qu'un fait qui ſe préſente ici fort à propos. Feu le Roi d'Eſpagne avoit un goût prédominant pour tout ce qui tenoit à l'Horlogerie ; il avoit un cabinet meublé de montres ; de haut en-bas, on ne voyoit que des cadrans. Dans ce cabinet, on s'aſſembloit avant dîné : dès que midi ſonnoit, le Roi dit à la Reine : *Vamos a commer...* La Reine dit au Roi, *Vamos*, & toute la Cour précéda ces illuſtres Sarcophages. Pendant le dîner, ces montres ſe régloient toutes à la même heure, par un homme qui ne ſortoit plus de la chambre de toute la journée ; le Roi crut pendant long-temps qu'il étoit poſſible qu'elles montraſſent toutes à la fois la même heure. L'Horloger au moins eut ordre de les faire marcher enſemble : pendant trois jours & trois nuits, ce pauvre homme ne faiſoit que pointer les aiguilles ; il n'arrangea pas les montres, ſa tête ſe détraqua, il en devint fou. Un Secretaire d'Ambaſſade de Danemarck qui étoit alors à Madrid, gagna ſur l'eſprit du Roi, ſans rétablir celui de l'Horloger, qu'il renonçât à vouloir que ces petites machines allaſſent à l'uniſſon : il expoſa à ſa Sacrée Majeſté que les vibrations de chaque pendule en particulier opéroient ſur toutes enſemble ; en ſorte que le mouvement étant général, l'ébranlement devoit l'être : de-là impoſſibilité de l'uniſſon, & de la même marque de temps,

Drelin, avec une Pendule Allobroge, calcule les Ephémerides, que *Caſſini*, dans le cabinet du Roi d'Eſpagne, auroit manquées infailliblement. Les vibrations ou ces frémiſſements des machines en mouvement quelconques, s'étendent, au reſte, plus loin que les Pendules; je croirois preſque que des cauſes externes agiſſent à raiſon des impreſſions qu'elles font ſur les hommes, cauſes que nous n'approfondiſſons plus depuis que nous avons renoncé aux ſympathies. On voit rarement danſer les autres, ſans qu'il ne nous prenne envie de faire de même. *Boerhave* conſeilloit à ceux qui avoient perdu l'appétit, de voir manger: dans les haras, il y a des eſſayeurs; les ânes n'engendrent que quand on les fouette: l'ennui dans les ſociétés ſe communique auſſi-tôt que la joie; & les marques extérieures de dévotion font ſouvent ſur les eſprits forts, des effets auſſi prompts que le fanatiſme ſur les eſprits foibles.

XXVII.

A M. de la Mettrie.

A Berlin, 30 Mars 1749.

SI nous avons une ame, comme le bruit en court, disoit un Quakre inspiré, elle est en nous... Vrai discours de Quakre, qui, abstraction de dogmes, est du ressort de la métaphysique la plus sublime. Je n'ai garde de m'élever si haut. Je ne veux que répondre à ce Quakre, & lui répondre en plaisantant : gens de cette espece ne se prêtent point à des preuves conséquentes. Trop bornés pour les concevoir, ils les éludent. Vous n'ignorez donc pas, M. l'Inspiré, que vous avez une ame? je connois vos exceptions sur tout ceci; je conviens même que votre ame est d'une essence différente de la mienne : ame d'homme, de violon, ame de hareng, d'une machine... Il est des hommes qui n'en ont point du tout; cela fait des especes très-ordinaires: mais me permettriez-vous de vous confier que l'ame à soufflet surpasse de beaucoup la sphere de ma conception idéale? j'ai même tout lieu de croire que c'est peut-être la vôtre & la mienne; la seule bonne ame qui ait échappé au catalogue des

des vôtres : d'autres vous diroient ſur cela, que depuis la création on ne connoiſſoit qu'une ame dans le monde, celle de l'homme ; cela ſe pouvoit alors ; mais que ces autres ſe trompent, cela ſe pourroit aujourd'hui : il y a ſi loin du premier homme à nous, qu'il ſeroit permis de ne pas dire la vérité, ſi même on la ſavoit : l'ame d'un ſoufflet eſt préciſement celle de vos confreres, la vôtre & la mienne, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Annexée à la conſtruction du ſoufflet même, elle en fait pour ainſi dire identité. Je m'explique ; au moment que deux tablettes, bien unies & condenſes, une canule, & environ trente-ſix cloux, compoſent le corps de cette ingénieux uſtenſile, l'ame y eſt produite par la ſeule forme que prend la machine ; elle opere quand un poids externe la preſſe ou l'agite : c'eſt-là votre ame, mon petit bon-homme ; un corps, le ſang, une harmonie proportionnée de fibres, un nez, le cœur, &c. ſont les réduits de ſon ſacré ſouffle. L'amour, la jalouſie, la mémoire, le diſcernement, le raiſonnement, faux ou vrai, les objets vus ou idéals, en ſont les cauſes motrices : l'ame d'un ſoufflet étant d'ailleurs de nature, que la machine une fois briſée, pourrie, brûlée, les particules corporées ſe joignant au grand air, s'exhalant en fumée, exiſtent cependant toujours ; vous vous perſuaderez

ſans peine que par les mêmes cauſes, hypotheſe gardée, nos ames doivent être immortelles : cela prouvé, ne ſentez-vous pas déja qu'un peu de cuir, une portion d'air évaluée, un tuyau, quelques attaches, forment en vous cet important individu que vos pareils n'héſitent pas de comparer à la Divinité ? Tâchons, tant vous que moi, de ne pas déraiſonner ſur nous-mêmes : c'eſt profaner l'Être ſuprême, que de s'en dire l'image ; croyez-moi, vous avec votre ame à ſoufflet & votre phyſionomie *Simiane*, feriez un des plus laids prototypes de la Divinité ; contentons-nous de nous ſavoir immortels : ſi c'eſt une erreur, elle nous vaudra à coup ſûr une vérité ; c'eſt que nous déraiſonnons.

XXVIII.

A M. de St. André.

11 Juin 1750.

SAns parler d'aucune Religion en particulier, l'idée d'en avoir une eſt peut-être le plus à l'honneur du genre humain. Si même avec fondement, il pouvoit y avoir des Athées ; il eſt beau à l'homme d'imaginer un Etre ſuprême, duquel il puiſſe en l'adorant reconnoître les bienfaits, &

ſoumettre ſa gratitude à l'immenſité de ſa bonté, ſoit pour les biens fortuits, tels que la ſanté les talents, l'eſprit, ſoit pour ce que nous regardons communément comme des effets du haſard, que l'homme vertueux rapporte ſeul à une cauſe premiere.

L'homme qui verſeroit des larmes de reconnoiſſance ſur un trait qui l'eût épargné dans un combat, qui nourriroit un cheval qui lui eût ſauvé la vie, qui pleureroit ſur les ruines de ſa maiſon comme les Iſraélites pleurerent ſur celles de leur temples, ſeroit ſûrement l'homme vertueux dont je parle : il eſt dur d'ignorer à qui l'on doive ſon cœur ; il eſt doux de l'apprendre. La gratitude pour les bienfaits reçus, on la doit à la nature entiere ; bois, prés, fontaines, mers & montagnes, tout excite en nous un ſentiment quelconque ; pourquoi ne ſeroit-ce point celui de la reconnoiſſance ? J'aime mes lambeaux, dit *Diogene*, ils m'ont bien ſervi : que ne peux-tu connoître ce que je ſens te devoir, dit *Almenon* à la vipere. C'eſt mettre la reconnoiſſance au pinacle : quelque loin que l'on puiſſe aller dans ce ſentiment-là, on indique toujours une ame mâle & belle ; il eſt beau d'aimer tout, hors ſoi-même.

XXIX.

A M. le Baron DARCY. (*)

A Breſlau, 15 Novembre 1748.

L'Art des ſignaux qu'*Amontous* avoit effleuré, ſeroit un art utile qui nous feroit paſſer de poſtes, & épargneroit bien des écritures, s'il étoit établi : c'eſt une affaire de Souverain à Souverain.

Alexandre avec une trompette parlante, de laquelle nos porte-voix n'approchent point aſſurément, parloit à toute une armée à la fois, & en étoit compris : ne devroit-on pas tâcher de renouveller cet inſtrument, le bien connoître d'abord, & puis l'étendre plus loin qu'une multitude d'un million d'hommes, s'en ſervir de pays à pays à l'avantage & au progrès des ſignaux ? Nous devons à *Morland* les porte-voix reſtaurés ; il eſt encore des *Morlands* en Europe qui les perfectionneroient peut-être.

(*) Ce Seigneur muet fut l'ami de l'Auteur ; il peignoit en huile très-bien, écrivoit & s'énonçoit par ſignes avec une éloquence unique à gens de ſon eſpece.

DISSERTATIONS.

SUR LE FŒTUS.

Quod quiſque in animo habet aut habiturus eſt, ſciunt.
Id quod in aurem rex reginæ dixerit,
Sciunt. Quod Juno fabulata eſt cum jove,
Quæ neque futura neque facta ſunt, tamen ſciunt.
PLAUTE, *in Trinumo.*

ON a tant écrit ſur les effets de l'imagination des femmes enceintes, que j'ai peur de ne pas être cru ſi j'écris du nouveau ſur cette matiere. Que l'on me permette d'abord de former une queſtion qui me raſſure ſur les paradoxes que j'avancerai dans la ſuite. Sait-on ſi le fœtus fait effectivement partie du corps de la mere tant qu'il en tire ſa ſubſiſtance, ou n'eſt-ce qu'un corps diſtinct qui dépend de ſes propres facultés? La premiere opinion eſt la ſeule ſoutenable; c'eſt d'elle que je déduis mes obſervations.

La nature du fœtus tient tellement à celle de la mere, que *Hauksbée* l'appelle le *Continuum* phyſique, qui conſtitue cette identité, problé-

matique chez les ſeuls ignorants, de celle de l'enfant & de la mere. Indépendamment de tout ſyſtême de groſſeſſe, les effets de l'imagination agiſſent aſſez ſur tous les hommes ; on voit ſouvent que par elle la douleur eſt plaiſir, (*dolor medicina doloris*) que les poiſons deviennent des remedes, & que les médicaments les mieux compoſés font un effet contraire ſur des corps que l'imagination pénetre & roidit contre tout léniment étranger.

Si donc les cauſes externes agiſſent ſur la nature, des eſſais ſur l'imagination jetteroient un jour bien éclairé ſur les ſenſations en général. L'hiſtoire des brebis de *Jacob*, & des bâtons bigarrés, nous rendroit raiſon des taches & des rougeurs de toute eſpece ſur différentes parties du corps. Si *Jacob* eût été phyſicien, il ne ſe ſeroit pas borné à faire des expériences, il en auroit démontré la poſſibilité par des raiſonnements. La frayeur ou la peur d'ailleurs nous ont valu à nous qui dogmatiſons, des enfants, ou contrefaits, ou hideux, qui, pour ainſi dire, ont tirés, les traits de leur viſage d'après ceux de leurs meres, leſquels traits s'arrêtent pour toujours ſur des corps dans leſquels les reſſorts n'ont pas encore la faculté de ſe retendre eux-mêmes, & gardent par-là la premiere tenſion à laquelle l'imagination ou les efforts hyſtériques d'une mere peuvent les avoir aſtreints.

Préſentons des objets de joie & de plaiſir à nos femmes, & nos enfants en porteront les empreintes ſur leurs phyſionomies.

Tout ce que les meres s'imaginent, ſe grave dans le cerveau des enfants; la forme en reſte: aſtreints aux mêmes penſées, aux mêmes réflexions, aux mêmes travaux dans la ſuite, ils deviennent plus à même de concevoir & de s'imprimer les objets auxquels les meres les avoient habitués dans leur groſſeſſe. Je ſuis tenté de croire que des meres appliquées à tel ou tel genre d'occupation ou d'étude, penſent avec l'enfant; le ſenſorium de l'une & de l'autre a la même analogie, le cerveau délicat de l'embryon tient par des fibres cachées à celui de la mere, & devient, à meſure qu'il croît, plus propre à ſe remémorer des choſes paſſées, qu'il a penſées avec elle, qu'il oublie en naiſſant, & dont il reſſouvient comme d'un ſonge qu'on eſt obligé de démembrer pour le conter avec ordre.

On oublie en ſe réveillant ce que l'on a ſongé la veille; & ſi *Pythagore* ſe ſouvenoit d'avoir été coq, nous conviendrions peut-être d'avoir penſé avec nos meres, ſi déja le fœtus en fait réciproquement partie continue.

Ceci meneroit à une école de femmes enceintes, où elles iroient pour ſe faire des impreſſions heureuſes; chaque inclination auroit ſes mal-

tres d'impreſſion ; pour les graces, on iroit chez V... ; pour la beauté, chez la belle Egm. ; pour les mœurs, chez Ch.... ; pour la connoiſſance du corps, chez l'homme qui n'eſt point Anatomiſte titré, chez *Vaucanſon.*

Au ſujet de ce que je viens de dire, je me ſouviens de certains eſſais que l'on pourroit faire, ſoit ſur l'accroiſſement, ſoit ſur le changement de nature dans les enfants. Je parle d'un art qui, s'il étoit avéré, prendroit facilement chez les Grands qui ſe plairoient à des monſtres : on pourroit, je crois, empêcher les enfants de croître, en leur frottant l'épine du dos avec de la graiſſe de certains animaux de moindre grandeur, telle que la taupe, la chauve-ſouris, &c ; on formeroit par-là à ſon gré des nains & des pygmées. Je ſuppoſe que le moyen de tenter ne ſeroit ni impoſſible, ni ridicule ; il pourroit y avoir dans les onguents mentionnés, quelque vertu qui deſſeche ; appliqués à l'épine du dos que l'on croit le ſiege de l'humide radical, ils l'empêcheroient de s'étendre, en amortiroient le germe, & abaſourdiroient la nature. J'ai vu journellement, qu'en frottant avec du fort eſprit-de-vin des chiens qui venoient de naître, ils reſtoient petits, ſur-tout ſi l'on ne ſe bornoit pas à la premiere opération. De la petite eſpece à la grande, des animaux à l'hom-

me, l'opération seroit la même, & l'on pourroit tout se promettre des effets qui s'ensuivroient: en frottant avec soin l'épine du dos d'un enfant avec des matieres grasses tirées des animaux de la grande espece, on en feroit des géants. On guériroit même des maladies par la même manœuvre; un homme étique que l'on avoit graissé pendant un temps, de la maniere que je viens de dire, avec des onguents auxquels on avoit foi, étoit revenu à lui, avoit repris chair, & surpassoit ses parents, bien portants d'ailleurs, de corps & de graisse : si le remede a lieu, je souhaiterois qu'on ne s'en servît jamais pour dépaver la nature. Le second essai sur lequel je pourrois étendre mes foibles lumieres, seroit de donner un sûr moyen de produire des hommes de telle couleur, ou pour mieux dire de tel teint que l'on voudroit, & de procréer des negres au milieu de l'Europe. Il est parlé (*V. les actes de Médecine & de Physique*) d'une femme qui étoit accouchée de deux filles à la fois de couleur jaunâtre; l'on se doutoit que ce pouvoit être une Médecine dans laquelle il y avoit *du Safran*, qui pouvoit avoir occasionné ce phénomene : la couleur avoit disparu après avoir lavé les enfants : que depuis on avoit fait des essais sur une chienne que l'on avoit nourrie avec de la couleur jaune en question mêlée dans la

pâtée ; les chiens qui en ſeroient venus, ſi on n'avoit ouvert le ventre à la chienne pour s'éclaircir ſur l'authenticité de l'expérience, auroient été jaunes; ils étoient déja à demi-teints. On pourroit, s'il importoit aux hommes, je n'en entrevois cependant pas encore l'utilité, faire des eſſais ſur d'autres couleurs que l'on rendroit fixes; ne ſeroit-ce que pour diſtinguer les familles entre elles : il y auroit bien des intrus de moins dans les ſucceſſions; on ſe paſſeroit de blaſon, chaque lignée auroit ſa couleur, & prouveroit par elle. C'eſt alors où la vanité rendroit le clavecin du pere *Caſtel* indiſpenſable aux hommes; qui hauſſeroient de ton, ſeroient les Grands; l'on ne ſe méprendroit plus aux fourbes, on les diſtingueroit à la couleur.

Des Monſtres d'une eſpece autoriſée.

Dolor fuit Medicina doloris.

L'Attentat que la caſtration fait à nos mœurs ; eſt d'autant plus horrible, qu'il détruit l'eſpece humaine dans le ſanctuaire de la propagation : il nous faut des plaiſirs, mais faudra-il toujours qu'il nous en coûte ? Le Pays des *Régulus*, des *Céſars*, des *Catons*, n'eſt plus aujourd'hui que celui de leurs fantômes, qui *con Licenza dei Superiori*, tiennent effrontément le milieu entre l'homme & ſon ſimulacre. N'en déplaiſe à l'humaine eſpece, je ne l'empêcherai point d'avoir des monſtres qui la détruiſent; je voudroit ſeulement que l'on parvînt aux mêmes fins par des voies moins funeſtes, & ſur-tout plus honnêtes. Il eſt autant que prouvé, nous n'en ſavons au moins pas davantage, qu'il y a dans l'homme deux ſortes d'humeurs qui fourniſſent à l'économie animale, le ſperme & le ſuc nerveux renfermé dans la tête; l'un eſt le véhicule de la propagation, l'autre ne nous ſert qu'à penſer; vu la marche de nos idées & les bornes étroites de nos connoiſſances, nous pour-

rions exactement nous paſſer du dernier : les deux ſucs à la fois influent au ſoutien de la machine. Il en eſt un troiſieme qui coule tout le long de l'épine du dos, & qui contribue autant que les deux autres à l'économie du corps humain. Où en ſeroit le mal, de tenter ſur cette partie, par des frottements, & des onguents deſſéchants, ce qu'on n'abhorre pas d'exécuter ſur des parties auſſi nobles que le ſont celles des proſtates ? La cauſe de la fineſſe de la voix dans les caſtrats & dans les femmes, n'eſt d'ailleurs que dans la foibleſſe des organes & dans le défaut du ſuc qui groſſit du plus au moins les vaiſſeaux jugulaires : des tentatives ſur ce ſuc ſubſtantieux, feroient, je crois, le même effet ſur la voix, que la cruelle opération qui l'éclaircit déja aujourd'hui.

J'envoyai il y à quelque temps à Sal.... un dialogue que j'avois fait entre deux hommes embarqués pour l'Etat du Pape; c'étoient préciſemant deux Caſtrats, gens que le coûteau déſhonore ſans en faire de malhonnêtes gens. Combien ſerons-nous d'étrangers, demanda l'un au matelot le plus voiſin ? Sept, Signor, répondit le matelot; deux perroquets, deux virtuoſes, un abbé, vous deux Signori, & un autre Signor que nous ne connoiſſons pas; il ne veut ou ne peut apprendre aucune langue : s'il n'étoit pas vieux, qu'il eût des dents, ou qu'il fût au ſer-

vice de quelque mauvais cœur, il mordroit; nous autres, nous le prenons pour un ſinge de la grande eſpece, tant il eſt malin; mais le patron croit que c'eſt un de ces gens qu'on appelle chiens en Turquie, magiciens à la Chine, & Miſſionnaires en France. Nous le prenons pour un grand coq à deux pieds ſans plumes. Nous ſerons bien encanaillés, dit l'autre Caſtrat; ſi vous m'en croyez, nous attendrons un autre vaiſſeau, & nous ferons bien. Cela ne ſe peut pas, reprit le premier: il faut que je ſois à Rome au plutôt, pour être ſacré Prêtre; & comme j'ai eu bien de la peine à tirer des mains de mes parents les parties qui me manquent, qui ne devoient plus m'être précieuſes, mais qui d'après le canon de *Ennuchis*, me devenoient néceſſaires, je ne veux pas courir les riſques de les perdre, ſi déja il me faut vivre de l'autel. Allez, dit l'autre, moi qui n'ai plus rien à perdre, dont j'enrage, je reſterai; puiſſiez-vous en vous faiſant homme d'Egliſe, être rendu à l'humanité! mais vous n'en prenez pas le chemin; ſouvenez-vous de moi dans le vaiſſeau, ſouvenez-vous qu'un frottement ſur le dos, des ventouſes répétées me rendirent à vingt ans ce que vous devîntes à dix, lorſqu'il plut à votre mere de rendre ſon chat impropre à procréer, ſes coqs plus gras & plus tendres, & vous le plus à plaindre des hommes

après moi, le tout pour nous arranger la voix Depuis ce contre-temps, je ne penſois plus; avec les plaiſirs, raiſon s'eſt envolée; le trépan me priva de ma virilité, ſans que j'en perdiſſe les trophées : je m'en conſole, car j'ai ſoixante ans, j'appelle cela renaître; je redeviens homme dans la vieilleſſe, où le malheur d'avoir des cheveux gris, eſt en raiſon égale à celui de n'avoir plus de C.... *Adio*, Signor, gardez-vous de ne pas vous laiſſer captiver par les charmes de *Madame Roſacachi*; ou, ſi vous ſuccombez, oubliez qu'il eſt un bonheur au-delà des tranſports que le coûteau & les onguents nous ôterent pour jamais dans l'heureuſe Italie. A tout ce beau diſcours, l'homme que l'on ne connoiſſoit pas, s'étoit tû; il demanda à ſon tour à parler, & tous promirent de l'écouter. Meſſieurs, dit-il, vous raiſonnez au mieux, ſur-tout vous qui avez été frotté à l'échine; ami des hommes, vous travaillez au profit de votre eſpece, c'eſt louable; je crois n'avoir pas moins fait que vous, en établiſſant un moyen qui peut-être pourra accréditer le vôtre; je ſerois le plus malheureux des hommes en me comparant à d'autres malheureux, ſi par mon induſtrie je n'euſſe réuſſi à me rendre la vie ſupportable par l'avantage que j'ai ſu tirer de mes calamités : j'étois taillé pour la chapelle du Prétendant dès mon bas âge, &

ce fut ſur la perte que l'humanité faiſoit d'un homme cenſé mort pour elle, que je retrouvai la vie, dans les moyens d'en tirer parti avantageuſement pour moi. Je fus ſoldé, il eſt vrai, à l'égal des Citoyens les plus méritants de la patrie. Je vous aſſure, Monſieur, qu'à l'aſpect de beaucoup d'hommes qui déparent l'humanité, je ne regrettois, en vérité, pas mes C... Je me regardois comme un homme, ſinon tout-à-fait utile, au moins à un certain point, par ma voix & mon goſier : je me comparois au ver à ſoie, qui ne contribue au profit de l'homme que quand il ſouffre ou meurt ſous la main qui lui arrache l'enveloppe qui le renferme. Rapportons tout à notre profit, & nous ne nous plaindrons de rien. Tel Médecin eſſuye une maladie mortelle, en réchappe, & connoiſſant par lui-même les ſymptômes du mal, ne réuſſit que mieux dans les cures de la même maladie ſur les autres. La nacre de perle eſt une eſpece d'huître, du dedans de laquelle on retire la perle qu'on ne trouve que dans celles qui ſont mal-ſaines, & qui ſe forme probablement comme la pierre dans les reins ou dans la veſſie d'un homme. Il y a huit ans que j'ai une pierre de cette eſpece ſous l'aîne; quand je ne pourrai plus chanter, je me la ferai tirer; elle me vaudra peut-être de l'or; je la ferai tailler à l'égal du diamant & de la topaze; ſi elle

prend le poli, j'ai gagné. En attendant, j'eſpere; l'attente d'un avantage réel, ſoulage mes maux & mes douleurs. Taiſez-vous, Meſſieurs, interrompit une des virtuoſes; à tous vos projets j'y vois la douleur, & peu de plaiſir. Je réfléchis à perfectionner un projet qui vaut bien vos ſonges à vous. Tenez, Meſſieurs, vous me faites compaſſion; je réuſſirai peut-être, par la réminiſcence du plaiſir, à en faire goûter de réels à ceux qui, comme vous, auront perdu la faculté des ſentiments agréables : mon ſecret s'étend ſur les vieillards, qui bien mieux que vous, Meſſieurs, ſeroient à même de l'éprouver : ils ſe ſouviendroient d'avoir joui, comme on ſe ſouvient du mêts que l'on a mangé; on le ſavoure, le goût du mêts même vous revient à la bouche en y penſant, &c. Dans la douleur, le ſentiment rémémoratif eſt, en vérité, bien remarquable. J'ai vu un homme qui avoit perdu un bras à la bataille de Dettingen, ſentir de la douleur aux doigts de la main comme ſi elle y étoit encore. J'ai vu de même un autre homme qui ſe grattoit à ſa jambe de bois, & ſentoit effectivement des douleurs à la jambe qu'il n'avoit plus. Dieu me garde d'augmenter la force de ce ſentiment-là! je ne viſe qu'au plaiſir, je ſouhaite que tout le monde vive, & que mon ſecret me procure ſur-tout à moi le doux plaiſir

d'en

d'en être à la fois la victime & le promoteur. Les vents enflerent les voiles; le signal donné, le vaisseau part : l'ébranlement que causa la démarrée, mit fin aux discours; je n'entendis que cris & adieux, auxquels je joignis les miens de tout mon cœur.

Tentatives ſur l'apparent impoſſible.

His equidem ſignis...
Eſſe apium partem divinæ mentis & hauſtus
Æthereos dixere.

GEORG.

Des Proportions priſes dans la nature.

QUand nous aurons une Académie ſimplement de Mathématique, nous aurons l'éloge de l'abeille, de la fourmi, &c. : comme dans les Académies exiſtantes, il eſt d'uſage que la mort d'un Académicien nous procure une pompeuſe deſcription de tout ce qu'il auroit pu faire, s'il eût vécu, & de ce qu'il a fait pendant ſa vie. C'eſt au Philoſophe que je parle ; il eſt au-deſſus des objections. Guidé par la vérité, il en eſt le ſimulacre ; quand il ſe trompe, il s'en applaudit ; une erreur reconnue fut preſque toujours une vérité ; le Sage ſeul jouit du bonheur de ſe tromper. Sans arguer les découvertes de nos maîtres, cédons aux *Buffons*, aux *Haller*, aux d'*Aubentons*, les recherches importantes de la Phyſique. Bornons-nous-en à ce qu'ils nous abandonnent, & la beſogne ſera encore très-au-deſſus de nos forces : commençons par l'arai-

gnée, qui juſqu'ici n'a été que l'objet du Naturaliſte, & dont la toile mérite peut-être les regards du Géometre. Il ne ſeroit pas impoſſible d'en déduire en général la baſe des proportions. Toute futile que nous paroiſſe cette recherche, concevons-la comme partie dans la claſſe des choſes utiles; elle ne ſera plus au-deſſous de notre travail : l'abject diſparoît ſous la main de l'Artiſte ; tout eſt ennobli par qui ſait ennoblir. A quoi ſert une vieille araignée triſtement logée, qui ne fait la guerre qu'aux mouches, qui fuit les palais, & n'habite que des lieux obſcurs & ténébreux ?

L'araignée a tort ; je veux le croire : mais conſidérons cette même araignée comme utile à elle-même, ſage dans ſes travaux, douce & paiſible dans ſa demeure, dont elle eſt & le Seigneur & l'Architecte, & ne la comparons pas à l'homme ; ce ſeroit trop nous ravaler. La toile de cette inſecte prouve ſeule que l'ordre & les proportions exiſterent depuis le monde avant les regles de la Géometrie ; bien plus, elle démontre ſans compas, l'authenticité de preſque tous les problêmes d'*Euclide* ; c'eſt beaucoup pour un inſecte, qui, avec le malheur d'habiter de vieux châteaux, a de plus celui de nous déplaire. Le petit *Albert*, de grande & facile croyance, fait l'éloge de l'araignée, parce qu'elle eſt ronde,

parce qu'*Ovide* la met en guerre avec *Minerve*, parce qu'elle ne guérit pas de la fievre tierce. Une toile d'araignée (ce ſont-là ſes paroles) enchâſſée en un cercle fort & ſolide, ne déchireroit pas, quelque fort poids qui tombât deſſus, parce qu'il ſeroit difficile d'indiquer quelle partie dût céder la premiere : je crois qu'elle ſe briſeroit en une fois; le manque de proportion entre le poids qui écraſe, & le corps qui eſt écraſé, étant en raiſon du choc à la réſiſtance, comme 7 à 22. J'ai dit que tous les problêmes & tout ce qui à rapport à la ſyntheſe, peuvent être démontrés ſur cette toile admirable; rien de plus vrai : les lignes y paroiſſent ſouvent négligemment tracées; c'eſt la main de l'homme qui fourvoye : l'eſprit de l'homme de génie corrige les fautes de l'homme de génie; la nature crée, invente, ſe montre à découvert dans ſes moindres productions; juſqu'au manque apparent de juſteſſe, tout eſt perfection dans la nature; c'eſt à l'homme à approfondir juſqu'à quel point il eſt permis de ſe tromper. Semblable en cela à Minerve, qui montre à Télemaque la voie du trône, la nature s'y éleve avec l'homme pour l'y placer, & n'en deſcend que pour ſervir ſous lui & ſous les mêmes loix qu'elle impoſe à tout ce qui eſt animé par elle.

A préſent que nous avons parcouru l'habita-

tion de l'araignée, je crois pouvoir faire remarquer qu'il est d'autres insectes aussi-bien logées qu'elle. L'abeille creuse dans sa ruche le plus parfait hexagone que le Géometre traça à l'aide du compas. Elle s'y niche avec toute l'aisance qu'il lui faut; point de creux, point d'intervalle; jusqu'au hasard, tout semble être prévu; l'abeille a la même mesure de terrein, même foi, même sol, même toit, mêmes parois, & même esprit d'ordre, attribut que les hommes se disputent quelquefois.

Indépendamment de ces êtres que la nature employe pour perfectionner son ouvrage, tout nous annonce des loix d'ordre & de proportion entre eux & l'homme; même distance d'un pepin à l'autre dans une pomme, dans un citron; les feuilles, les fleurs, tout a ses dimensions. Avant l'invention des mesures par compas, on se servit de noueures de joncs chez les Arabes, qui y tracerent des nombres, & se crurent les inventeurs de l'échelle : nous sommes plus sinceres qu'eux; nous les croyons très-au-dessous de nous dans les sciences; cela n'empêche pas qu'ils soient moins arrogants. L'homme se croira encore long-temps capable de franchir les bornes de l'apparent possible; heureux celui qui, content de lui-même, ne voit rien hors des proportions naturelles, auquel les distances ne voi-

lent point le but où il tend, & pour lequel le compas n'eſt plus qu'une uſtenſile ordinaire; meſurer ſelon lui, ſera penſer; il prouvera avant de démontrer. Logicien d'abord, bientôt Géometre, cet homme divin ſera le premier dans la claſſe des hommes; il ſera vertueux par raiſonnement, & conſéquent par meſure.

Ceci me conduit à une réflexion qui n'eſt peut-être pas hors de ſujet; on réuſſit preſque toujours dans le talent pour lequel on ſe décide, quand c'eſt le penchant qui nous y porte: l'étude ſupplée au manque de talent, quoiqu'une tenſion d'eſprit trop forte opere ſouvent le contraire. Suppoſé que ſept Lapons ſoient convenus entre eux de tracer, ſans autres inſtruments que ceux que chacun ſe feroit à lui ſeul, ſept triangles rectangles dans ſept Contrées différentes, tous ces triangles auront néceſſairement leurs côtés égaux les uns aux autres; s'il y a de la dérivation, elle ne ſera que dans les inſtruments, & ſe rencontrera d'autant plus ſûrement, qu'il y aura eu ſept têtes à les compoſer. Un Ouvrage qui immortaliſeroit ſon Auteur, ſeroit celui qui démontreroit l'inutilité du compas, en rétabliſſant un art perdu, celui de ne voir que par nos yeux. La difficulté ſeroit de rendre le coup d'œil exact: des eſſais raiſonnés ſur cette entrepriſe, ne ſeroient pas inutiles; ils tendroient tous au pro-

grès des ſciences ; on reconnoîtroit enfin la ſuperfluité de mille inſtruments que nos beſoins multiplient ſans ceſſe autant que ſans raiſon. L'Optique, cette ſcience tant négligée de nos temps, deviendroit la premiere dans l'ordre des Sciences, comme la plus néceſſaire : on ſeroit Opticien pour être Géometre, & il ne faudroit que des yeux pour mener l'homme par une route nouvelle & ſublime que le compas lui fait manquer aſſez ordinairement. Rien de plus démontrable ; le compas à décidément gâté la main du Géometre : j'ai vu tracer à des arpenteurs les figures les plus difficiles, & cependant les plus exactes, ſimplement de la main, ſans inſtrument quelconque ; le niveau les auroit embarraſſés, le compas leur eût été inutile, l'un & l'autre leur étoit inconnu.

En Géometrie, comme en tout, nous n'en croyons pas aſſez à nous-mêmes ; nos yeux nous embarraſſent plus qu'ils ne nous ſervent ; ce n'eſt jamais de nous que nous apprenons à penſer juſte. En Géométrie, comme en tout, on ne meſure le grand homme qu'aux fautes qu'il a faites, & que le ſot ne fera jamais. L'exactitude eſt le ſublime des ſots, dit M. *de Fontenelle* ; j'y ajoute que ceux dont la vie n'eſt qu'une ſuite de méthode continuelle, devroient pour le bien du corps qui leur eſt cher, & pour celui de l'ame

à laquelle ils croyent par orgueil, s'inſtruire le matin dans le Dictionnaire des Religions, le ſoir dans celui des aliments, & lire pour s'endormir les Livres de leur Paroiſſe.

DU POINT MATHÉMATIQUE.

Dant pondus idonea fumo.
PERSE.

JE crois avoir démontré ailleurs que les mesures existoient dans la nature, avant les regles qui nous en démontrent les propottions. Sans ambitionner de prendre la nature sur le fait, remontons au point d'où elle opere ; c'est le point mathématique.

Tout, jusqu'aux *Eléments d'Euclide*, le livre le plus vrai depuis l'invention du compas, tout a eu ses commentaires. *Euclide* devoit être éclairci ; on l'a critiqué, ce fut toujours le sort de tous les livres; nous sommes de vieux charlatans renouvellés à toutes les foires, payés à ne parler que de nous, entreprise risquante pour ceux qui n'ont d'autres preuves de leur existence que celle de se montrer. *Pulchrum est dicier hic est.* Mais c'est d'un grand homme que *Perse* parle. Les Mathématiciens se figurent le point mathématique comme s'il n'existoit pas ; c'est, disent-ils, un endroit de la quantité, dont on ne considere ni la largeur, ni la longueur, ni la pro-

fondeur ; ils ont de bonnes raiſons pour imaginer ce point comme ils le définiſſent, quoiqu'un point de cette eſpece ſoit abſolument inconcevable. Conſidérons le point comme un tout ſans parties ; c'eſt l'idée la plus claire que l'on puiſſe avoir d'un être de raiſon : cela dit aujourd'hui qu'une ligne a deux extrémités, bornées par deux points ; on imagine le point là où la ligne finit, ou, ce qui revient au même, à l'eſpace où elle commence. La Géométrie, peut-être plus qu'aucune autre ſcience, fonde ſes regles ſur des acceptions imaginaires. Le ſublime de tout art conſiſte à ſavoir ſe ſervir du faux au profit de la vérité ; c'eſt à la définition du point mathématique que nous devons le mot d'axiôme. Avant les regles de la Géométrie, il n'étoit reçu qu'en Théologie, où il ne faut qu'être cru pour être diſpenſé de démontrer : ce point indéfiniſſable n'embarraſſe plus que des commençants, ou des ſonges-creux ; le Sage ne le conçoit pas, & agit comme s'il le concevoit. La Géométrie établie d'ailleurs ſur une cauſe auſſi indéterminée qu'eſt ce même point mathématique, nous conduit au vrai but de l'erreur & de l'imagination ; le Géometre ne voit dans ſes progrès que le comble de la foibleſſe des hommes, qui ne permet pas que nous allions plus loin que les regles de la Géométrie...

Ce que j'ai dit du point, ſe réduit aſſez généralement aux lignes : on ſe figure la ligne ſans longueur, ſans largeur, ſans élevation ; c'eſt un point étendu juſqu'à ce qu'on ceſſe de l'étendre ; c'eſt le *continuum* géométrique, ou le mouvement perpétuel, le ſeul qui ſoit concevable, & qui ſe préſente plauſiblement à l'eſprit par le cercle que la terre décrit en ſon cours une fois toutes les 24 heures. La continuité du point fait un tout, un point ſe lie à un autre point; tant que ce tout eſt agité, on ſe figure la ligne : tout cela ſe conçoit difficilement. Figurons-nous la ligne avant de la tracer, comme ſi nous la voyions, comme ſi elle exiſtoit; & nous en aurons une idée très-juſte & très-claire, la ſeule de toutes peut-être qui ne puiſſe être exprimée par des raiſonnements. Cela eſt ſi vrai, que dans la Géométrie ſublime, on meſure ſouvent des eſpaces que l'on reçoit comme exiſtants dans la pratique de cette ſcience. Faiſons toucher deux boules l'une à l'autre ; dirons-nous qu'elles ſe touchent en deux points, ou ſe figure-t-on un ſeul point idéal dans un attouchement phyſique ? Je ſuis pour la derniere opinion : je conçois le point mathématique comme très-incommenſurable ; la volonté d'un chacun en détermine l'eſpace. Je ne me flatte pas d'avoir donné dans ces réflexions un corps à l'imagination, je n'ai dit au

demeurant que ce que l'on ſe redit encore, d'après *Apelles*:

Nullâ dies ſine Lineâ.

Problême profond, ligne à meſure pour le Géometre, qu'*Apelles* n'oſa que tracer, & que le Sage parcourt, ſans s'arrêter à la définir.

Tentatives ſur l'apparent impoſſible.

SUR LES SYSTÊMES.

DEux Philoſophes, trois opinions, (*duo medici, tres athei*) : tous ſe croyent faits pour raiſonner, tous ſe conſolent de ne pas trouver la vérité qu'ils cherchent. Jamais ſyſtême n'a été éclairci au point à ne l'être jamais plus. *Hobbes* ſeul paroît avoir approfondi tant ſoit peu au vrai l'état de guerre qui tourmente la moëlle des hommes : c'eſt une convulſion peut-être autant du reſſort de la médecine que la fievre. Rire en ſouffrant, fut de tout temps l'apogée de l'héroïſme : il ne faut preſque rien pour former un ſyſtême, cela dit peu ; mais que l'on ſe donne la peine d'être didactique, c'eſt beaucoup ; cela prouve des ſots, & cela attriſte.

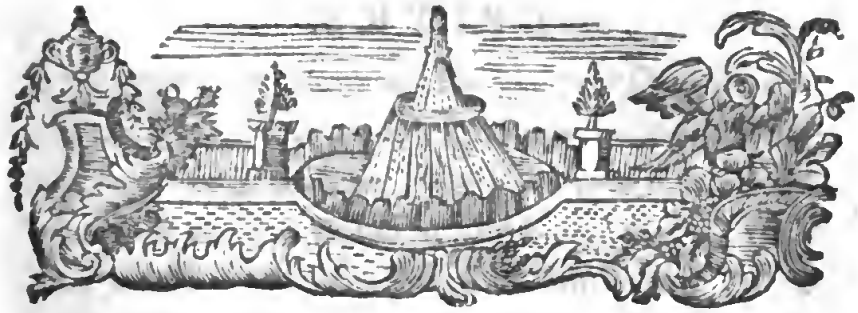
C'eſt aux champs, dans les bois, chez ſes Belles, que l'on a fait de tous temps ces pas merveilleux vers la ſageſſe : c'eſt en des réduits ſombres & délicieux, que *Newton* créa ſes lumieres : c'eſt-là qu'un docte renverſé en terre par la force des tourbillons centripetes, prédit l'attraction ; c'eſt-là qu'un *Mallebranche* crut tout voir ; c'eſt-là que dans mon lit, mal couché, dé-

voré par les mouches d'une hôtellerie entiere, que je reconnus l'état de guerre d'homme contre hommes, d'atômes contre atômes, & des mouches contre moi. Suppoſons pour un moment qu'un initié dans les myſteres de l'école de *Démocrite*, nous entretienne pluſieurs heures autant ſur la vérité apparente que ſur le faux qui échappe à ſa pénétration, ſi avec emphaſe, il nous parloit en ces termes : Tout ſe bat dans le monde, cela ſe voit, nous ſommes nés pour nous battre & pour être battus; cela ſe peut, les arbres s'entrechoquent, le feu pétille, preuve qu'il s'agite; la terre eſt remuée deux fois l'an; elle tremble, elle roule, elle écroule, & tourne, peut-être; le moindre zéphyr en détache des mondes; les flots jadis ne battoient que les poiſſons & les bords, l'action de l'eau eſt augmentée, elle bat les vaiſſeaux en pleine mer qui à leur tour en battent d'autres; les Rois mes voiſins ſe battent pour l'honneur de ſe battre, & moi je me bats les feſſes quand je m'embrouille dans la Philoſophie. Tout eſt mû & employé, tout circule depuis les piaſtres juſqu'aux inſectes qui vivent dans le ſang; preuve que *Sylla* a été mangé des poux, & que nous mangeons en revanche des ſolycoques & du fromage pourri.

Juge qui peut ſi cet amphigouri n'eſt pas auſſi ſpécieux que le ſont la plupart de nos ſyſ-

têmes; jettons une bonne fois tous nos livres. Il fut des Rois savants, je le sais; il est des sots qui le sont aujourd'hui : triste période des connoissances humaines. A tout le savoir possible, je préférerois l'esprit qui, bien gouverné, ne nuit qu'à ceux qui n'en ont pas ou qui en ont trop; mais en pesant avec discernement les miseres de notre existence, on conviendra que ce n'est, en vérité, pas la peine d'en avoir, & qu'il est imprudent d'en montrer. A quoi sert l'esprit à N., condamné à le débiter chez l'Etranger, qui rapporte tout à la langue de son pays, & qui interprete au-lieu de traduire? c'est à pure perte qu'on a de l'esprit dans le Nord: & pour un homme enflammé du feu de *Prométhée*, il y en a cent qui gelent. Ambitionnez d'avoir de l'esprit, mais que ce ne soit que pour vous seul : avec beaucoup d'esprit, on est souvent plus malade qu'on ne pense; &, ce qui fait enrager, c'est qu'on vous en félicite, & qu'il n'y ait que vos ennemis qui ne rient point des accès de votre mal. Persuadons-nous que l'esprit de tout un siecle, celui du jour même, joint au savoir de tous les Auteurs ensemble, n'est rien en comparaison d'un seul ami qui n'exige ni esprit ni érudition, & qui se contente du cœur, sans s'inquiéter à en développer les ressorts. Je le répete, je mets un ami bien au-des-

ſus de tous les Livres de la Bibliotheque de *Ptolomée* tant regrettée, & qui peut-être ne valoit pas celle de certains particuliers inſtruits & connoiſſeurs. Si cet ami peut être une compagne aimable, qui joigne à la beauté un cœur inacceſſible à la ruſe, c'eſt-là le ſuprême bonheur, qui ne s'acheta jamais dans la boutique d'un Libraire. Nos calamités tendent d'ailleurs toutes au beſoin d'aimer; à un certain âge, on eſt fait pour le contenter plus que pour penſer: tant de milliers d'hommes doctes n'ont peut-être jamais fait d'heureux, eux-mêmes ne l'étoient pas. L'Ecole qui enſeigna l'amour, fut de tout temps celle de la Sageſſe: avant l'art d'écrire, on ſavoit tout dès qu'on avoit l'art de plaire; ces hommes de l'antiquité galante, que l'amour créa Chevaliers, devoient être heureux, à en juger par le nombre d'amoureux qui le ſont encore de notre temps. Le ſyſtême le plus analogue à l'incertitude de nos perceptions autant qu'à celle de nos connoiſſances, ſeroit celui du Pyrrhoniſme, tout humiliant qu'il ſoit pour ceux mêmes qui en ſont les promoteurs.



MES
FRAGMENTS.

Non aliena meo preſſi pede.

Hor.

---

*A MADAME***,*
QUE J'AIME TOUJOURS.

Madame,

J'Eſpere que vous me tiendrez compte des Lettres & des réflexions dont j'ai l'honneur de vous adreſſer la traduction. Elles ſont tirées du fond d'une hiſtoire qui vous eſt connue. Vous y trouverez certains traits frappants de ma vie & de la vôtre, je n'oſe dire de notre félicité réciproque. Je les aurois mis dans tout leur jour, ſi j'avois oſé, ſi j'avois voulu me faire comprendre des profanes. Elles paroiſſent ſous vos auſpices ; je ſerois ravi que le ſouvenir de

nos conversations, qu'elles pourront vous rappeller, vous fit autant de plaisir que ma félicité passée m'enchante... Ah! MADAME, vous ne savez pas aimer!... Ah!... Mais je crains de vous nommer. Je me tais, pénétré de cette admiration muette que vous m'inspirez dans ces moments, où, en vérité, je ne vous comprends pas.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur,
le Comte de LAMBERG.

A..... le .....

PRÉFACE.

L'Ecoſſe n'a renoncé au Paganiſme que bien tard. Ces Lettres, traduites d'un vieux manuſcrit, ſe reſſentent de ce culte idolâtre que le Chriſtianiſme heureuſement avoit détruit chez nous. *Bazine* eſt *Picte*; *Richer* & ſes amis, ſont Anglois & Chrétiens. Que ne l'eſt-elle! elle penſeroit comme nous. J'ai trouvé, aux principes de la Religion près, beaucoup de rapport entre leur façon d'aimer & la mienne. N'étant pas aſſez habile pour gazer certaines expreſſions trop fortes, j'ai mieux aimé omettre ce qui m'a paru licencieux... Tout informe qu'eſt cet Ouvrage, j'eſpere qu'on le lira avec plaiſir.

A MES AMIS.

CHERS AMIS,

J'Ai paſſé pluſieurs nuits de ſuite dans des redoublements de fievre, & des ſonges continuels. Jugez de mes tranſports par mon mal.... La ſeule ſatisfaction que je trouve dans mon état actuel, eſt qu'il eſt de nature à ne pas m'empêcher d'écrire tout ce qui me paſſe par la tête... Je vous attends pour vous lire le Journal de mes rêves. Vous voyez que je me fais aux ſouffrances; vous ne ſeriez pas de mes amis, ſi vous ne les partagiez avec moi... Quoique je ſois aſſez mon Médecin, j'ai cependant, par mode, un ſuppôt de Faculté qui m'amuſe; il eſt de la meilleure ſociété du monde: il ſait les Méchaniques, l'Algebre, les Jeux, la Danſe, & tout ce qui convient à un homme aimable. Je me plais à raiſonner quelquefois avec lui ſur ſes découvertes. C'eſt lui qui enſeigne l'art de calculer avantageuſement pour les malades, la viteſſe du poulx, le degré des forces cauſtiques, & de déterminer l'élaſticité de tous les fébrifuges par la combinaiſon des nombres... Je me leverai à huit heures pour prendre mes drogues.... Je dînerai à

midi... Je vous attends ce ſoir, nous ſouperons avec *Bazine*; je ne prendrai mon opium que quand vous ſerez partis. Si *Bazine* trouve que vous m'étourdiſſiez, quittez-nous; elle ſeule ſait ce qu'il me faut. Ah! qu'elle le ſait bien!

Avertiſſement en forme de Préface.

Suivons le plus près que nous pourrons la nature. Elle eſt ſimple : toute ſubtilité s'en éloigne; définiſſons bien les choſes. Faute de ſavoir bien les caractériſer, on les manque. Un mot qu'on ne trouve pas, empêche qu'on ne ſe forme une juſte idée de l'image.... Je vous aime, vous le ſavez. Je le ſens, vos yeux me le diſent, tous les dehors ſont pour moi... C'eſt ainſi qu'en vain je parlois à *Bazine;* délicateſſe de ſentiments, idée religieuſe de vertu, tout fut employé pour retarder mon bonheur : on ſe contenta de me témoigner de la reconnoiſſance, une tendre amitié; on alla même juſqu'à des attentions marquées : on ne paſſa pas outre.

Laſſé de mes aſſiduités, je fis connoître à *Bazine* que je l'étois de l'abus qu'elle faiſoit de la délicateſſe.... Abus! mot charmant pour mon bonheur... Nous franchîmes les bornes, & nous ſûmes bientôt que l'amour n'eſt qu'abus & folie... folie, ſoit; mais ſi c'en eſt une, c'eſt la plus

agréable ; elle eſt de tous les états, elle eſt de tous les âges : peu de gens ſavent en faire leur bonheur ; ils ſavourent trop un plaiſir qu'ils ne devroient qu'effleurer.... Tels ſont dans la ſociété civile, ces hommes, qui, enchaînés, ſans ſavoir pourquoi, ſouffrent de propos délibéré par mode & par aveuglement ; jeunes pour la plupart, on les voit aſſiduement attachés au char de certaines vieilles, contre leſquelles ils jurent malgré la liberté qu'ils ont de s'en détacher. D'autres, dans le même cas, avec des Belles, ſupplient les Dieux de leur envoyer des rivaux, & cependant ſe plaiſent dans le martyre... D'autres enfin, ſouffrent en forçats, par la raiſon qu'ils ignorent le moyen de ſe faire un ſort.... Tous ces malheureux reſſemblent aſſez aux Galériens.... Briſez vos chaînes, leur criai-je un jour, donnez l'eſſor au feu céleſte que vous étouffez, veuillez, & vous ſerez libres. Bien-loin de me faire un parti de gens détachés de l'erreur, ils hauſſerent les bras ; je crus que c'étoit pour me jetter la pierre : ils ſe boucherent les oreilles ; je me tus, bien réſolu de ne pas les imiter.

LETTRE.

Je n'ai jamais moins envie de m'aſſurer que tu m'aimes, que quand je me propoſe de te bien

gronder ; c'eſt alors que j'éloigne toute idée qui pourroit m'en empêcher. Que je ſuis heureuſe d'avoir trouvé un moyen de m'expliquer avec toi ! Eh bien, *Richer*, ſois content, reçois un billet de *Bazine*, toi, qui connois ſon cœur & ſes interpretes. Je t'écris, ſois-en glorieux. J'ai réſiſté long-temps, le dirai-je ! C'étoit la ſeule foibleſſe à laquelle je voulois réſiſter. Tes caprices ſont à leur dernier période. Dieux ! que notre amour n'y ſoit jamais ! Mais en vérité, *Richer*, tu me fais extravaguer : je ſuis bien bonne de t'écrire que je t'aime, après te l'avoir dit mille fois, & après avoir juré qu'il n'y auroit que toi qui le ſaurois.... Toi, qui n'es curieux que de mon écriture, que n'ai-je copié, pour te ſatisfaire, la priere d'une dévote Bretonne, qui, ſurannée, ſe trouvoit fort heureuſe de pouvoir dire encore à ſes Dieux qu'elle les aimoit. Tu n'aurois peut-être pas demandé autre choſe : mais *Bazine* ne penſe qu'à toi. Tu vois ſes penſées ; conſulte ton amour & le ſien. La Lettre eſt dans tes mains, fais-en un indiſcret uſage, ſi tu juges à propos de me guérir de ma délicateſſe ; j'ai mal fait de t'obéir, ſi tu crois que je ne puis plus rien faire pour toi. Juge, *Richer*, ſi notre commerce ſe ſavoit, ſi dans le cirque, en combattant pour moi au milieu de la lice, ton ennemi, plus méchant qu'adroit, te raviſſoit la feuille

qui t'encourage, que deviendrois-je alors! Le myſtere, ſeul ſoutien de l'amour, une fois profané, le ſeroit pour toujours... Mais incommode raiſon, ceſſe de me troubler, je ne veux écouter que mon cœur; ſi j'ai failli, ç'a été avec plaiſir, ç'a été pour toi, aimable *Richer*; reçois dans cette lettre le témoignage de l'amitié la plus vraie & la plus tendre. Oui, je t'aime, je te l'ai dit; je fais plus, j'oſe te l'écrire : que l'univers le ſache, & que nos Bergeres m'imitent, ſi elles le peuvent. Hâte-toi de venir me revoir, & laiſſe-moi le ſoin de tes plaiſirs. Tu ne m'aimerois pas long-temps, ſi je ne connoiſſois l'art de te faire deſirer, je ne dis pas de nouveaux ſacrifices, mais du moins le moment où je voudrois t'en faire. Ne compte pas ſur une nouvelle complaiſance. J'ai obéi, je ne t'obéirai plus. Ah! *Richer*, ſi les obſtacles pouvoient quelque choſe ſur toi, que j'aurois de plaiſir à me contredire! viens, ami chéri, je t'attends, viens, te dis-je.

IDÉES.

Je ne connois rien de plus dangereux pour les femmes, que les billets qu'elles écrivent à leurs amants. Comme elles ſont dans l'habitude de n'agir que par caprice, elles ne choiſiſſent pas toujours les plus honnêtes gens pour confidents de leurs foibleſſes, qui ſouvent, ſans un

mot de réponſe, ſeroient douteuſes ou ignorées. On fait ce que l'on doit, quand, en amour, on ſauve les apparences, & ce n'eſt qu'imparfaitement que l'on aime, quand on ne prévient pas l'éclat; c'eſt ce que ſentoit *Bazine*, incapable d'avoir de la méfiance à l'égard de *Richer*. Elle ne ſe livra cependant qu'après bien des inſtances, au plaiſir de tout faire pour lui.

LETTRE.

Rien ne ſurpaſſe le bonheur de deux cœurs qui s'aiment : Bazine le ſait, Bazine le prouve.

Oui, *Richer*, mon cher *Richer*, tu le ſais, les plaiſirs que nous goûtons ſont vrais & naturels : jouiſſons de la vie; & comme c'eſt le temps qui nous eſt donné pour agir, rions, folâtrons, chantons. Il n'y a que nous dans ces hameaux, qui connoiſſions la vertu; nos innocents plaiſir qui ſont notre bonheur, nous approchent ſeuls de ſes Autels; ne briguons pas des charges qui, par les heures d'occupations qu'elles exigent, nous priveroient de ces moments heureux que nous donnons au plaiſir, & que l'amour nous prête. Lorſque je t'offris des fleurs, je n'étois que Bergere. Si nous ſommes aujourd'hui les maîtres de notre bonheur, devons-nous aſpirer au trône? ne ſommes-nous.

pas au-deſſus des Rois ? L'extaſe eſt le comble du plaiſir, livrons nous-y ; la frivolité ſera de la partie. Je t'attends au Temple : hâtes-toi d'y venir, idole de mon ame ; je partagerai mon encens entre toi & les Dieux. Quel ſacrifice !

Réflexions ſur le Rouge.

Tout eſt caprice chez les François, chaque folie y a ſon période ; mais je doute que celui du rouge ceſſe. Dans tous les pays du monde, on releve le teint par un ſoupçon de vermillon. Ce n'eſt qu'en France qu'on paſſe le naturel. Le rouge dont ſe ſervent les femmes, eſt plus ou moins vif, plus ou moins nuancé. Les Dames du premier rang en ont pluſieurs couches, qu'elles appliquent avec art ; les petites-maîtreſſes en mettent à toutes les heures du jour ; & les heureux qui les approchent, ſe font un plaiſir de rehauſſer ou d'effacer par une derniere couche, le foible éclat de la premiere : au reſte, ce ſont les femmes vieilles & laides qui mettent les jeunes gens dans la néceſſité de ſe peindre, ſans quoi celles-ci paroîtroient plus âgées que leurs meres même.

REMARQUE.

Cette volupté agréable, qui eſt au corps ce

que la vertu eſt à l'ame, n'eſt-elle pas aſſez attrayante en elle-même ? Faut-il qu'elle ſoit aſſaiſonnée par des poudres & des eſſences ?.. C'eſt cependant une de nos folies dont nous oſons rire, plus en ſpectateurs qu'en réformateurs de notre ſiecle...

Tel Cynique auroit répudié une femme pour le maſque : dans les mondes poſſibles, un diſtrait pourroit fort bien mal parler de la femme fardée, à la femme même, qui, dépourvue de fard, feroit l'objet de ſes amours. Si un aveugle vouloit, je lui rendrois toutes les perfections idéales, palpables ſous certaines modifications : je commencerois par l'interroger ſur l'idée qu'il ſe ſeroit formée des couleurs ; la plus flatteuſe pour ſon imagination, ſeroit celle que je donnerois aux femmes ; ce ſeroit peut-être l'incarnat : une femme dans tout ſon rouge feroit le ſujet de la progreſſion ; & l'aveugle, au tact, ſauroit bientôt ce que ſont les roſes & les lys, par la comparaiſon qu'il feroit d'une Angloiſe avec une Pariſienne.

LETTRE.

Tu veux donc, cher *Richer*, ce ſacrifice effrayant, tu le veux, ame de mon ame ! Toi, qui regles mon cœur, rends-lui juſtice ; cette ſimple nature, cette pureté ſans fard, qui fait l'orne-

ment des belles ames, qui ne convient qu'à elles seules, cher amant, fut toujours mon idole & la tienne. Ce ne fut jamais sans extase que je reçus les vœux que tu formois au pied de ses autels. Te souvient-il du jour où tu voulus étendre ta grotte, pour recevoir tes amis plus au large? Je pleurois. Ah! disois-je, n'est-elle pas assez grande pour *Richer* & *Bazine?* L'immortalité est le prix de ma tendresse. Avec le transport que je te connois, tu courus graver ces mots dans le roc près du hêtre qui nous couvre. Combien ne me prouvas-tu pas depuis que tu en sentois toute la force? Mais hélas! que l'habitude affoiblit les sentiments! Vingt fois depuis, je t'ai vu passer devant cet arbre chéri. Tu ne t'y arrêtes plus pour y lire : quel calme affreux a succédé à tes transports! *Richer* pourroit-il changer? J'en mourrois de douleur. Heureux instants, où l'idée de notre félicité nous a transmis à cet état tranquille, dont la connoissance n'est réservée qu'au Sage voluptueux, que vous m'êtes chers! Nous suivions le pieux *Epicure* dans l'économie de nos plaisirs; nous bannissions les comparaisons, & nous croyions être seuls fortunés, seuls favorisés des Dieux. Dans un de ces moments, il sembloit.... ah! le dirois-je? que tu te détachois de mon cœur pour n'aimer que mes yeux, mon teint & ma figure,

pour me faire un crime de mon devoir religieux, & pour m'obliger à renoncer à une parure néceſſaire, indiſpenſable. Ma chétive enveloppe, foible amant, vaut-elle un cœur qui t'adore? N'aimes-tu plus ce cœur pour lui ſeul? Ne conſultes-tu que tes ſens? Rappelle-toi la fleur dont le ſuc ſauva tes jours : n'étoit-ce pas un monſtre végétal? Malgré cela, ne la ceuillis-je pas, cette plante adorable? Que ne peut-elle ſentir! Je l'aimerois, oui, je l'aimerois ſans m'arrêter à ſa difformité. Débarqué depuis ſix mois ſur nos côtes, tu ne trouvas que moi qui te ſecourut dans tes beſoins. Mon commerce avec toi me fut reproché. Te fréquenter, c'étoit profaner nos uſages. Cependant je m'étourdis; mon goût l'emporta, & je décidai en moi-même que bientôt par mes mains, je corrigerois les défauts de ta peau, qu'avoient tant négligée tes barbares peres. Je préparai pour cela des herbes, du rouge, & des fleurs; je me repréſentai les plus beaux modeles, & ne ſoupirai qu'après le moment où je pourrois réparer le tort que t'avoit fait ton climat, & te rendre agréable à nos Dieux. Mais hélas! pour récompenſe de mes ſoins, tu exiges un crime, tu es rêveur, je ne te vois à mes genoux que pour fronder nos uſages, & jurer contre ce fard que nous tirons de la terre, & que la coutume rend ſacré. Mon rouge te dé-

plaît, mes cheveux colorés du plus bel azur te font horreur; l'éclat de mes veines relevé par une nuance du plus beau bleu, t'irrite. Tu déclames enfin contre le baume aromatique qui nous vient des Cieux, pour polir la nature, l'embellir, ou la rendre ſupportable à nos yeux. Un inſecte en naiſſant eſt-il moins hideux qu'un enfant qui ſort de ſes entraves? Juge quelles ſeroient les ſuites de cette laideur, ſi nos loix n'avoient prudemment aſſigné un fard à chaque âge! L'exil ſuit de près la tranſgreſſion; il eſt accompagné de la honte, de l'opprobre. Quelle horrible ſituation, mon cher *Richer!* Pourrois-tu me voir en but aux Pictes, rebelle aux loix, frondant toute pudeur, courant après l'opprobre & le mépris? Ah! ſi tu m'aimes, modere tes deſirs. T'ai-je jamais reproché la différence de tes traits à ceux de nos bergers? Tu n'es pas peint; peut-être, ſans tes reproches, ignorerois-je encore que cette peau blanche, que ces joues tant ſoit peu vermeilles n'atteignent qu'imparfaitement le vermillon & la céruſe de nos contrées. Ah! cher amant, ſi je ne t'aimois pas, tu ſerois effroyable à mes yeux. Mais tu inſiſtes, les préjugés chez toi reprennent leur empire. Ta tranquillité m'eſt chere; c'en eſt fait. Pardonne, charmant objet, ſi mon obéiſſance n'a pas d'abord répondu à ta tendreſſe. J'ai obſervé juſques

à préſent les loix de mon pays, l'éducation a toujours été mon guide, & la décence ma vertu favorite ; mais tu m'as fait connoître l'amour, je n'écoute plus que lui : ſois glorieux de ton triomphe. Un Anglois me propoſe un crime, l'éloquent *Richer* le veut ; j'obéis.... Oui.... Oui... Fuyons... Prends ces roſes, courons, allons nous baigner dans ces eaux ſacrées que protegent les Dieux. Que teintes des couleurs que je quitte pour toi, en ſe précipitant dans la mer qui mouille les bords de ta patrie, elles annoncent le retour de *Richer*, & la conquête de *Bazine*. Partons, *Richer*, partons.

REMARQUES.

Telle eſt la bonté du cœur de la charmante *Bazine*, que ſi *Richer* la prioit de reprendre ſon fard, elle ſe peindroit dans le moment même. Son ame eſt belle, obéiſſante, & aimable. Elle ne cherche en tout que ſon amant ; elle ne veut plaire qu'à lui. Les femmes qu'elle fréquente quitteroient plutôt le rouge, que de ne pas la voir, tant elle eſt aimée. Quelle incomparable femme! Que n'eſt-elle Françoiſe! je pourrois dire à peu près comme P... à la fin de ſa deuxieme Epître morale : Ah! Madame, que ne l'êtes-vous? Qu'y a-t-il cependant de plus riſible que de voir le ſoir une F... à ſa toilet-

te ? Quelle peine n'a-t-elle pas à ôter ce rouge ? Que d'eſſences n'employe-t-elle pas pour en effacer juſqu'à la moindre marque ? Quel frappant effet pour ceux qui aſſiſtent à cette métamorphoſe ? Dans un pays où les femmes ſont naturellement blanches, & où l'on devroit aider tant ſoit peu la nature, on ne ſauroit les porter à relever leur blancheur : en France, au contraire, avec un teint vif & animé, les femmes feroient ſoupçonner qu'elles ont les pâles couleurs à un point exhorbitant, par le remede violent qu'elles employent. Quel contraſte !

LETTRE.

Tu me combles de préſents ; *Richer*, avec quelle grace ne donne-tu point ce que tu donnes ! Quel plaiſir n'ai-je pas à recevoir ce que tu m'offres ! Ah ! ſi je ſuivois mon penchant, je te ruinerois. Mais, cher amant, ne crois pas que ce ſoit l'intérêt qui me porte à recevoir tes bienfaits ; non, je le répete, j'aime les hommages que tu me rends ; & ſi je prends avec une ſorte d'avidité ce qui vient de toi, c'eſt que tout ce qui t'appartient me plaît. Briſons là-deſſus. Je ne veux pas de tes richeſſes. Reprends-les dès aujourd'hui, je t'en conjure ; je ne deſire que toi, ton cœur me ſuffit. Je ne veux rien tenir de la fortune. A quoi voudrois-

tu

tu que j'employaſſe ton or? Enfant de la nature, je ne manque de rien. *Richer*, mon cher *Richer*, ſupplée à tout. Adieu.

Trait frappant ſur l'Avarice.

Un avare qui avoit pour principe de ne jamais ſe divertir, diſoit : Les deſirs m'appartiennent ; les plaiſirs, quand je commence à les goûter, ceſſent d'être à moi. Il ne faiſoit que pleurer ; & pour tirer un profit complet de ſa mauvaiſe humeur, il s'exerçoit à avancer le menton de cinq pouces pour recevoir ſes larmes, & s'en abreuver ſans fraix. Il reſſemble à ces hommes de *Platon*, qui ſe rongent le cœur, & ſe nourriſſent de leur eſprit.

Lettre.

Que j'aime à te faire part de mes moindres ſentiments! Il n'y a que toi qui m'occupes. Interprete de mon devoir, bannis mes doutes. Je n'en aurois jamais, ſi je ne me défiois de moi-même. Quand tu fus parti hier, j'allai cueillir des fleurs pour parfumer ma grotte. Rêveuſe en les arrangeant, je crus entendre un Dieu qui me parloit. Ne crains point, me dit-il, ne crains point l'ami de ton époux ; *Richer* & *Blani* ſont immortels, leurs ames n'en font qu'une : Juges de tes plaiſirs.... Explique mon rêve, *Richer*,

ſois mon augure. Ce mouvement eſt involontaire. Sois ami de *Blani*; mais ſi mon cœur t'intéreſſe, ne me force pas à croire que tu te propoſes de lui céder des charmes que tu ne dois garder que pour toi. Pourrois-je me partager, partager mon cœur entre *Richer* & ſon ami? Non, Je ſuis toute à toi, *Richer*. Adieu.

RÉFLEXIONS.

Que le langage du cœur eſt expreſſif! Que la voix de la nature eſt douce! qu'elle eſt vraie! *Bazine* aime *Richer*, elle brûle de l'amour le plus violent pour ſon amant. Pouvoit-elle lui dire plus tendrement qu'elle n'en connoiſſoit pas les bornes? C'eſt le plus beau rêve que j'aye fait de ma vie.

NOTE.

Une femme de quarante ans, entre deux jeunes gens, avoua qu'elle s'y trouvoit déplacée. Elle étoit aimable. Condeſcendre à la quitter, eût été la perdre; l'expoſer à un tête-à-tête, n'étoit pas indifféremment leur compte. Ils compoſerent: ils firent deux parties égales de ſon âge; elle n'eut que vingt ans pour chacun, & un cœur pour les deux.

Du culte des Anciens.

Le culte eſt une démonſtration extérieure de

ſoumiſſion que nous ſentons devoir à nos Dieux: comme il eſt ſouvent réglé par certains points de croyance, il y a trop d'uniformité. (*) Celui qui nous éleve gaiement vers l'Etre ſuprême, qui varie ſelon les âges, & que l'habitude n'avilit point, eſt aſſurément, à mon avis, le plus agréable & le plus ſincere. Tel auroit été le culte des Anciens, ſi les Chefs du Sacerdoce avoient conſervé l'empire ſur les Subordonnés, & ſi les guerres & les malheurs n'avoient mis du trouble dans les fêtes, par la triſteſſe qu'ils ſemoient dans les cœurs. Tout fut ſpectacle chez les Romains; chaque Dieu eut le ſien. Le nom de Bacchus inſpira la gaieté aux cyniques mêmes; on n'épargna rien pour décorer ſes Autels. Le temps des Bacchanales étoit celui des plaiſirs voluptueux. Où es-tu, heureux ſiecle? Comment faire pour que, privée de leurs charmes réels, l'illuſion m'en retrace une parfaite image? Les Romains obſervoient cette économie de plaiſirs, qu'*Epicure* nous prêche. Il étoit honteux à tout jeune homme, de ne pas pouvoir briller aux fêtes qu'autoriſoit la licence, & qu'interrompoit le déſordre. Un homme exténué étoit, ſelon eux, comme proſcrit de leurs cer-

(*) Il ne s'agit ici que de la Philoſophie Payenne.

cles. Un Sybarite y fut reçu en dépit d'*Horace*; qui ne trouva que *Glycere* qui pût flatter ſes ſens, ſouvent trop philoſophiques. Les femmes étoient les juges de la lice : trop intéreſſées à rendre juſtice dans une matiere qui les touchoit de ſi près, il n'y eut jamais de faux jugement. *Thémis* préſidoit, *Thémis* fit des heureux. La gaieté dévoiloit tous les cœurs, les temples étoient remplis, on ſe proſternoit devant les Dieux, moins par beſoin que par reconnoiſſance & par amour. Chaque âge eut une dévotion différente, proportionnée à ſes forces. Nous connoiſſons les occupations de la jeuneſſe. Les vieilles eurent un culte d'illuſion qui les mit au niveau des jeunes. Ce fut-là le beau culte des premiers ſiecles, culte de la nature & des ſens. Il ceſſa peu à peu, faute d'adorateurs. Les jaloux vieillards ſe donnant pour modeles, proſcrivirent les danſes, & les interdirent à leurs enfants, qui, quelqu'envie qu'ils euſſent de s'émanciper, pour ne ſuivre que les vieilles chroniques, ou les comprirent mal, ou crurent mieux faire, & ſaperent par-là cette aimable volupté que l'on confond de nos jours avec les vices oppoſés à la délicateſſe des mœurs, ſi peu ſuivie parmi les hommes. Nous n'avons aujourd'hui aucune idée de ce culte charmant ; on ne ſent dans nos temples qu'une frayeur religieuſe, qui frappe, mais

qui feroit croire à certains peuples qui ſervent leurs Dieux dans la joie de leur cœur, que le reſpect & la crainte que nous avons pour les nôtres, ſont plus forts que l'amour, le ſeul amour qu'ils exigent de nous. Nous ſortons de nos temples comme pour ſecouer le joug de notre fragile vertu; nous écartons nos devoirs, nous nous étourdiſſons ſur notre prétendue miſere; & des myſteres lugubres de notre Religion, nous paſſons à une joie démeſurée & équivoque. Fuyons une bonne fois ces faux Dévots; ils ſont triſtes & attrabilaires. Tentons l'impoſſible; faiſons revivre les jeux ſcéniques que déja nous avons ſi ſouvent copiés. Aux fêtes bacchiques, on s'ornoit de guirlandes & de fleurs; aujourd'hui que l'idolâtrie eſt abolie, changeons les Bacchanales en Capucinades; & au-lieu de roſes, parons-nous de longues barbes: ce ſeroit mettre bien du monde d'accord; les Dévotes mêmes ſeroient de nos fêtes: après tout, une guirlande n'eſt pas plus ſacrée qu'une barbe. Mais je crains trop que mon idée ne ſoit rejettée. Ces danſes bannies de nos temples, ne ſont plus ſouffertes qu'au théâtre; il ſemble que le culte du Paganiſme y ait été tranſféré. Ces Prêtreſſes qui, par leurs danſes, rendoient un certain culte aux Dieux dans les temps fabuleux, ont tranſmis à leurs filles les danſeuſes, le pouvoir de ſe l'approprier. On croiroit qu'el-

les ſont aujourd'hui ces Divinités qu'on encenſoit alors, & dont nous ſommes à la fois, & les ſacrificateurs & les victimes. La vertu de la plupart attend le nombre des années. Sans *Richer*, que deviendroit *Bazine?* (*)

TRAIT SINGULIER.

Madame N... eſt la Catholique d'*Owen*. Aimant l'étude, elle ſait tout ce qu'elle ne devroit pas ſavoir : elle ſait l'hiſtoire Romaine ſur le bout du doigt. Quelqu'un m'en parlant un jour, me dit que s'entretenant avec elle ſur les cérémonies Romaines, elle n'appuya ſur aucune avec plus d'emphaſe que ſur celle du clou que l'on fichoit en certains temps dans la Statue de *Jupiter*.

REMARQUE CURIEUSE.

Les Flamines furent des Prêtres dans Rome. Un habit court & un bonnet pointu à houppes, faiſoient leur habillement. Vêtus comme les Pruſſiens, ils étoient plus pacifiques qu'eux, & n'alloient à la guerre que contre les Gaulois. Cent mille Flamines Pruſſiens embarraſſeroient aujourd'hui l'Oracle de Delphes & de Calchas.

(*) Cette Lettre ſe reſſent des principes des Pictes.

LETTRE.

Vie de Bazine, écrite par elle-même.

Figure-toi, cher Amant, les agitations de mon cœur. Tu connois mon amour, connois la force de mes desirs. Ah! *Richer;* viens, vole, je ne peux plus vivre sans toi : un désordre affreux regne dans mes sens; comment y remédier? Ton absence les trouble. Tu veux que je te tienne compte de mes moindres occupations. Ah! les beaux rêves; que ne suis-je aussi éloquente que toi! Que n'ai-je l'art de te les tracer dans des termes qui les embellissent! Tu veux le détail de ma vie, elle t'intéresse, je suis à toi; que n'as-tu été dès ma naissance spectateur de l'innocence de mes actions? Si la peinture que je te ferai n'est qu'une esquisse à tes yeux, ne m'accuse pas d'imposture. Je suis sincere, & ne me souviens que de ce qui m'a frappée. Juge si les circonstances de ma vie méritent d'être retenues. Je passe les années de mon enfance, je n'eus que mon pere pour guide. Parvenue à l'âge où à peine je pouvois marcher seule, trois années, & les soins d'un jeune Maître, me mirent bientôt en état de cadencer mes pas, & peu après d'être reçue parmi cette jeunesse folâtre destinée au culte de nos Dieux. La joie, les ris & les plaisirs étoient

la baſe de cet agréable culte. Qu'il m'étoit aiſé d'être dévote! Je ſervois les Dieux de tout mon cœur. Diſtinguée par mes compagnes, je devins le plus bel ornement des fêtes : toute la jeuneſſe Bretonne me prévint de ſes hommages. Un jeune athlete crut devoir faire ma conquête. Ah! le dirai-je? je fus vaincue. La curioſité, vice du bel âge, fut bientôt le mien. Que n'ai-je ſuivi mon cœur ſeul, qui ne m'inſtruiſoit que trop bien! *Philis*, Prêtreſſe de Vénus, connoiſſant les feux du jeune homme, crut devoir le favoriſer; elle me fit un crime de ma réſiſtance, & me perſuada que par devoir je devois... Je n'eus pas de peine à lui donner raiſon: je me crus une Divinité; & les attentions qu'elle avoit pour moi, je les pris pour un culte. Au lever du Soleil, j'allois cueillir des fleurs pour les autels. Je trouvois à mon retour ma cellule remplie de roſes qu'il y avoit apportées pendant mon abſence; les chanſons les plus tendres, les doux accents de ſa voix, joints aux accords de ſa lyre, me charmerent. Encens, tréſor, tout fut prodigué pour me plaire, je fus plus parée que *Vénus* même. Quelle ſituation brillante pour un jeune cœur! Mais combien peu l'étoit-elle pour moi! Bientôt je ne fus plus applaudie que de mon bienfaiteur. Grondée par *Philis*, & enviée par mes compagnes, je ne ſavois où je por-

tois mes pas ; ils ſe reſſentoient de mon chagrin : j'allois ſuccomber à la triſteſſe, la Prêtreſſe me raſſura. Vous être jeune & belle, me dit-elle un jour. L'approbation de votre amant vous fait honneur ; mais ce n'eſt que celle d'un ſeul homme, qui, aux yeux du public, n'eſt ſouvent prévenu en notre faveur, que parce qu'il eſt épris de nos charmes. Pour ne vous pas particulariſer d'une façon qui vous prive des agréments de la vie, méritez les applaudiſſements d'un plus grand nombre d'adorateurs ; reprenez votre gaieté, ma fille. Ce diſcours me rendit mes forces ; je crus entendre la vérité même, je remontai ſur la ſcene avec une fermeté nouvelle. Rendue à moi, je me livrai au plaiſir, je troquai mes perles & mes bijoux contre des guirlandes ; je ne danſai plus que ſur des fleurs, & toujours ſur des fleurs nouvelles. Je me crus heureuſe. Je réſolus de refuſer dorénavant toutes les offres d'un amant qui, après avoir tenté en vain de me vaincre, n'avoit pour tout bien qu'un cœur qui, ſelon moi, n'avoit pas aſſez d'éclat pour m'immortaliſer. Je me préparois, & à lui rendre ſes tréſors, & à ne le plus voir, quand un jeune enfant m'apporta un billet de ſa part : je fus émue, je ſentis que j'aimois, je le ſentis pour la premiere fois : j'embraſſai l'enfant, j'accordai le rendez-vous à ſon Maître, & je volai à mon bon-

heur. J'apperçus mon vainqueur dans un boſquet conſacré à *Minerve*. La ſainteté du lieu m'inſpira du reſpect pour cet aimable mortel, qui étoit aux pieds de ſes autels. J'avançai, je l'entendis nommer *Bazine*, je ne réſiſtai plus... Ah! *Richer*, m'écriai-je... ton ſilence m'attendrit, mes tranſports te ſaiſirent... Rappelle-toi le reſte.... Acheve mon hiſtoire.

BILLET.

Tu es jaloux, *Richer*, quel triomphe pour moi!... Oui, *Zindor* m'aime, *Zindor* me l'a dit; je le ſais... Mais *Zindor* n'eſt pas aimé. Au nom de nos Dieux, *Richer*, quel fantôme t'aigrit! Quels ſoupçons t'agitent! Tu troubles depuis quelque temps cette paix charmante qui faiſoit les délices de nos cœurs; & pour qui? pour *Zindor*, Grand-Prêtre de Calédonie. Ris des feux de ton ennemi : fait pour allumer le feu des autels, il a paſſé l'âge où l'on enflamme les cœurs; le mien ne ſera jamais qu'à toi, ſois-en certain : *Zindor* n'eſt pas dangereux.

BILLET.

Je t'ai fait part de ma vie, apprends quelles ſont mes occupations préſentes. J'ai des devoirs, je les remplis : il n'eſt point d'inſtant où je ne

penſe à toi ; mes plus précieux moments, je les employe à travailler pour mon cher *Richer*, lui ſeul m'occupe toute entiere ; je l'attends avec ardeur, j'arrange ſa demeure, je veux que *Richer* ſoit mieux que moi. Viens donc, ami chéri, viens. *Bazine*, oui, *Bazine* ſe prépare à te bien recevoir.

Détail intéreſſant pour moi.

Damon reçoit de ſa chere maîtreſſe un billet dans ce genre. Il vole pour aller ſe perdre dans ſes bras ; on ne manque point à des invitations ſi énergiques. A ſon arrivée, on ne lui donne pas la peine de deſcendre de ſa chaiſe : un concierge charitable lui annonce la fuite de ſa belle avec le Marquis P... Quel coup de foudre inattendu ! Que falloit-il faire ? en rire.... Quelle différence de mon état à celui du Marquis ! ... Je trouvai *Bazine* inquiete ſur mon retard, prête à venir à ma rencontre. Elle ne put attendre que je fuſſe ſorti, elle s'élance dans mon carroſſe avec cette légéreté qui n'appartient qu'aux Graces, m'embraſſe, & ſe perd dans la joie & les tranſports. Pour cacher mon trouble & le ſien, j'ordonne au cocher de rebrouſſer chemin : j'arrive au lieu que je venois de quitter ; *Bazine* s'y reconnut avec étonnement. Ah ! je ſuis chez vous, s'écria-t-elle.... Quelle félicité !

Non, ce n'eſt point une extaſe, je veux trop ce que je ſens.... Quelle femme!... Quelle aimable femme!.. Pauvre Marquis, que je vous plains!...

Lettre.

Quelle bizarre idée que la tienne! Mais, en vérité, je ſuis folle. Tu veux qu'en ta préſence, à côté de ton lit, je t'écrive un billet, que je mette ſur le papier toutes les tendres choſes que je pourrois te dire, & que tu regardes comme perdues, puiſqu'étant malade, tu ne ſaurois y répondre. Ah! l'aimable économie! Quelle félicité! quel ſingulier tour mon pauvre petit ne donne-t-il pas à l'amour! Il ſait l'art de l'embellir. Ah ça! je le veux bien. Jouons la Comédie en forme. La ſcene... Ah! je ſais où... La ſcene ſera auprès de ton lit... Vîte, tire les rideaux. Arrange ton bonnet de nuit, faisen un caſque; tu feras le rôle de... Oui, de *Thieſte* malade... Fort bien... Te voilà au mieux... Moi je ferai la Reine affligée. J'ôterai mon rouge d'un côté, & ce ſera du tien. J'ai mes raiſons.-. C'eſt le jeu... Tiens, aimable *Richer*, commençons par répéter... D'abord embraſſe-moi... Mais ne badinons pas.. Laiſſe, que j'approche la table... Ah! le pied caſſe... Pan. L'encrier par terre... Adieu l'au-

tel. Dieux! quel regard! Ah, l'aimable garçon avec ſa petite mine affublée! Tu me fais mourir de rire... Sonne... Mais non, que cent baiſers... Là... je t'entends. Ah! *Richer*... Ote ton caſque, je te prends pour un autre... Redeviens *Richer*... Oui, *Richer*... Ah! que je t'aime!.. Non tu n'es plus malade.

Penſées diverſes.

Dans l'état moral nous nous ignorons nous-mêmes; dans le phyſique, ce n'eſt pas ſans rire que nous nous reſſouvenons de ce que nous avons été.

Qu'un homme perſuadé de ſa Religion, craigne la mort, cela eſt ordinaire; mais que ce même homme occupé de l'éternité, differte ſur la beauté de ſon cercueil, cela étonne, & cela arrive.

Je vous aime, belle Iris, ne ſe dit plus; mais, morbleu, j'ai de quoi vous aimer, émeut, perſuade & convainc.

BILLET.

Quelle affreuſe nuit que celle que je viens de paſſer! j'ai rêvé que j'étois entourée de monſtres horribles, qu'ils conjuroient de te ravir. Dieux! que ne me faiſiez-vous mourir plutôt!

Pourquoi m'arrachez-vous des bras de *Richer*? Mais j'entrevois la raiſon de votre fureur. Il n'appartient pas à des mortels d'être auſſi heureux que nous. Je l'ai été... Les tourments que j'endure, je les ſouffre pour *Richer*... Mais j'entends de loin une voix qui me raſſure... C'eſt la tienne, je te vois... C'eſt toi... Quel doux réveil! aimables Dieux, recevez l'encens d'une mortelle, glorieuſe de l'être pour pouvoir vous ſacrifier... Ah! ſi ce moment heureux n'eſt qu'imaginaire, proſternons-nous, *Richer*; adorons le menſonge... Fais-moi oublier mon rêve; viens me prouver qu'il eſt faux... Viens, je t'attends.

LETTRE.

LE Billet que tu viens de m'envoyer, eſt terrible. Que ne ſuis-je homme pour y répondre..... Mais hélas! je répondrois comme toi, & j'aurois une maîtreſſe qui verſeroit pour moi les mêmes larmes que tu fais couler.... Mes chagrins ſeroient toujours les mêmes.... Ah! *Richer*, que n'es-tu moins vif, que ne fais-tu uniquement le ſujet de mes plaiſirs, ſans faire celui de mes larmes!.... Juge de ma ſituation.... Affreuſe incertitude.... J'avois un amant.... Hélas!... mais je l'ai encore.... Oui, *Richer*,

mon cher *Richer* ne peut jamais que vaincre.

Billet.

Le procédé de C..... me fait horreur. Il refuſe de rendre les Lettres à ſa maîtreſſe ; bien plus, il a la lâcheté de les faire imprimer ſous des noms ſuppoſés, pour les lui rendre revues, corrigées, datées de l'année de ſa perfidie.... Hommes ingrats ! comment faire pour vous connoître ? Ah ! *Richer*, ne le deviens jamais ; je t'aime trop pour ne pas me venger.

Réflexions ſur la guerre.

Si nous regardons la guerre comme un fléau, nous devrions nous appliquer à diminuer la force des coups qu'elle nous porte. Ce devroit être notre ſeule tactique ; mais trouver de l'humanité dans le carnage, eſt un problême.... Sans détailler la juſteſſe de certains projets militaires, arrêtons-nous à un ſeul aſſez plaiſant, qui roule ſur le danger de l'effroi cauſé par le canon.... Il eſt conſtaté que ſon bruit épouvantable ne décontenance que trop de monde ; ne ſeroit-il pas raiſonnable de remédier aux fâcheuſes ſuites que peuvent produire certaines fibres trop émues, qui détruiſent cette contenance ſi néceſſaire aux héros ?.... En voici le moyen.... Il faudroit déranger les nerfs acouſtiques de toute une

armée. Sourde, elle en affronteroit le canon avec d'autant plus d'intrépidité, qu'elle auroit une grande frayeur de moins que ſa partie adverſe. Les Officiers commanderoient par ſignes, & ſeroient plutôt compris. Les Généraux, pour donner l'exemple à leurs ſubordonnés, ſeroient ſourds, & n'auroient pas peur du canon.

Lettre.

Au moment où j'eſpérois avoir de tes nouvelles, je reçois ta Lettre, qui m'annonce la mort de ton pere & celle de mon frere. Une émotion s'eſt emparée de mes ſens, la plus forte douleur a ſuccédé. A quels chagrins n'étois-je pas réſervée, cher amant! la guerre m'enleve à la fois deux brillants ſoutiens de ma vie. Ton pere, mon frere ſont aux Cieux. Veille ſur ma tranquillité, reſpectable vieillard: pour toi, mon frere, les jours que le ſort t'a refuſés, obtiens-les pour ton bienfaicteur & le mien, mon cher *Richer*. Ton ami, ta ſœur t'en conjurent. Ange du Ciel, veilles ſur tous ceux qui pleurent ta mort. Que ma douleur ne t'affecte pas, cher amant; calme ſeulement la tienne, toi ſeul m'intéreſſe. Adieu.

Remarques ſur la Guerre.

La guerre n'influe ſur la façon de vivre dans les

les grandes villes des Européens, qu'en ce qu'elle les prive du monde néceſſaire pour remplir leurs cercles. Sans entrer dans les maux réels qu'elle cauſe, & auxquels tout homme eſt ſenſible, bien-loin de paroître un fléau dans Paris, elle occupe une foule de curieux qui ne vivent que de nouvelles, & ne ſe repaiſſent que de chimeres. La guerre enfin ne nous touche, que parce qu'elle nous enleve nos plus chers amis; & comme toutes les choſes ont leur différent point de vue, elle eſt en même-temps félicité & déſaſtre, ſujet de pleurs & de joie, ſelon les différentes raiſons qui partagent les intérêts des Peuples. D'un autre côté, elle nous délivre de bien des vagabonds que la terre ne ſeroit pas en état de nourrir. Sans la guerre, il n'y auroit que d'éternels ménages; que deviendroit, pour les femmes, la belle perſpective du veuvage? Il n'y auroit que des veuves de quatre-vingts ans; nous ſerions alors bien près de la deſtruction générale. Rien n'allarme plus nos femmes. Elles enviſagent certains revers comme un ſort jetté ſur la nature, qu'elles ne ſont point obligées de corriger. Ce que l'on caractériſoit chez les Romains de dépouilles *opimes*, ſert aujourd'hui de conſolation aux veuves dont les maris ſont tués à la guerre. L'apect d'un caſque & d'une écharpe rapportés du champ de bataille, rougis du ſang du mort,

les frappe & les force aux cris & aux pleurs. Si le porteur eſt éloquent, il calme les eſprits de celle qu'il veut conſoler. Il lui fait un récit entrecoupé de la chûte du héros. Ses derniers mots, il les prononce avec une émotion expreſſive; l'ami perſuade, il devient conſolateur : trois jours ſe paſſent dans les ſanglots; enſuite on entrevoit la néceſſité de ſe tranquilliſer. On défile l'écharpe enſanglantée, on s'en fait des palatines, & peu à peu on prévient le temps, le conſolateur général: l'ami revient; la veuve, par la part qu'il prend à elle, ne regrette plus ſon mari, qui ne l'aimoit guere. On convient, l'on s'épouſe, & bientôt cette veuve affligée imite les Hottentots, peuples d'Afrique, qui portent par luxe, en guiſe de colliers, les entrailles des ennemis qu'ils ont tués. Quel affreux point de vue pour les maris! il ſemble que tous les maux ſoient faits pour eux.

PENSÉES SINGULIERES.

Je dois rendre mon peuple heureux, dit un Roi, puiſque je ſuis ſon chef. Je le ſuis, puiſqu'il lui en faut un, & que c'eſt mon tour de l'être; je le ſuis par droit de ſucceſſion : ſi mon voiſin, plus fort que moi, trouve qu'il peut procurer des loix plus heureuſes, qu'il tâche de me vaincre, ſa guerre contre moi lui paroîtra légi-

time, mon peuple ſera à lui; les Rois n'en ſont que les Gouverneurs, le ſort en diſpoſe. Maxime ſpécieuſe d'un tyran qui ſe croit tout permis, appât inſinuant pour tout homme ſuperficiel... Où en ſeroit les peup'es ? Qui voudroit être Roi ! qui maintiendroit l'ordre !

Sur le Pyrrhoniſme.

Douter de tout, n'eſt-ce pas dire que tout homme eſt menteur ? Tout faire, *ſe croire tout permis*, *ne raiſonner que d'après les faits*, c'eſt la philoſophie de pluſieurs Rois. Il eſt douteux que *Pyrrhon* ait douté. Je crois avoir entrevu dans ſa doctrine, que, fertile en expédients, il biaiſoit à la vérité ſur l'alternative ſans la craindre; mais il étoit ſûr, de façon ou d'autre, de ſe tirer d'affaire. Toutes les choſes avoient deux faces chez les Sceptiques, des contraſtes continuels étoient la baſe de leur philoſophie. Les Zélétiques n'étoient que de ſimples Logiciens ſcholaſtiques; les Ephectiques, des foux. Leurs recherches tendroient vers le vrai en ligne verticale. Une vérité géométrique ne fut jamais le produit de leur calcul : ils brouilloient les nombres par ſyſtême; leur Secte paroiſſoit ſyſtématique, mais elle n'étoit fondée que ſur l'entêtement & l'héréſie. Il y a un lieu, donc il n'y en a point. Quelle conſéquence ! Ce fut cepen-

dant-là le raiſonnement des Sceptiques. On étoit grand chez eux, quand on pouvoit ſe contredire avec courage... Quel temps fait-il, Arlequin ? quel temps fait-il ? Il fait beau, répond Arlequin, qui ne vouloit pas ſe donner la peine de voir.... Regardes-y, lui dit ſon maître : vîte, quel temps fait-il ? Il pleut.... Ah coquin ! je t'apprendrai à me dire vrai. Encore une fois, quel temps fait-il ? Arlequin, qui avoit dit tout ce qu'il ſavoit, crut que s'il ne diſoit pas du neuf, il n'en ſeroit que plus mal ; il trouva un expédient. Monſieur, lui dit-il, je ſais à cette heure quel temps il fait, il ne fait point de temps du tout.... O digne Sceptique, incomparable Arlequin ! combien ne vaux-tu pas mieux que ces anciens raiſonneurs qui ont déraiſonné avant toi !

Lettre.

Quoi ! *Richer*, l'amour & la volupté ſeroient regardés comme crimes chez vous ? Une convenance d'humeur, un parfait accord de ſentiments, la tendreſſe, une vie douce & délicieuſe, ſans l'encens de vos Prêtres, rendroit l'homme exécrable à vos Dieux ? l'homme, qui, ſans l'amour qu'ils interdiſent, n'auroit peut-être jamais exiſté ? *Jupiter*, *Hercule*, *Bacchus* & *Vénus* même, ou ſont ennemis de leurs ouvrages, ou ſont

mal compris. Crois-moi, *Richer*, il eſt de l'intérêt des Gardiens de nos Temples, de donner un appareil pompeux à tout ce qui pourroit dévoiler leurs intrigues. Incapables de pouvoir dire ce qui les choque, tout ce qu'ils font eſt ferveur, tout ce qu'ils ne comprennent pas eſt myſtere. Je frémis, quand je penſe que notre commerce doit nous être odieux, parce qu'il n'eſt pas approuvé dans tes Temples. Hélas! dois-je rougir de mes foibleſſes! que dis-je! de ma félicité paſſée. Tout ne me dit-il pas de t'aimer? Faut-il que la voix du Prêtre m'y autoriſe? Si j'agiſſois autrement, ennemie de moi-même, je deviendrois ingrate & parjure. Aujourd'hui que je t'aime ſans reproche, on me fait un crime de ce que je n'en commets pas un plus grand, qui détruiſe notre amour. En vérité, *Richer*, les loix de ton culte ſont cruelles. Qu'il en coûte à ma délicateſſe de les adopter! Juge ſi l'amour, qui fait que je leur obéis, eſt crime ou vertu. Je ne t'ai jamais caché ma façon de penſer à ton égard : la décence cependant que j'ai toujours gardée en public, a fait mes délices dans les momens où nous n'avions d'autres témoins que nos cœurs; aujourd'hui tu le veux, hélas! tu l'exiges : je dois, pour me ſauver de la honte d'un crime idéal, demander au Sacrificateur l'agrément de pouvoir vivre avec

toi, d'oſer t'aimer & le dire. Le temps eſt donc marqué, où il nous ſera permis de faire éclater nos feux, de changer un libre penchant en un devoir qu'avilit l'habitude. Ah! pauvre *Bazine*, que deviendra l'amour? Ecartons ces idées ſombres; funeſtes ſuites de la contrainte, fuyez loin de nous. Reçois, *Richer*, cette bénédiction de tes Prêtres, ſi tu la crois néceſſaire pour ton repos. Reçois-la pour nous deux; mais au moment où tu ſeras ſatisfait, effaces-en le ſouvenir. Que le jour de cette dangeureuſe cérémonie ſoit oublié. Nous avons ſacrifié à l'uſage; il fut notre maître, n'en faiſons pas notre tyran: je cours me baigner; attends-moi, ſcrupuleux *Richer*, ou plutôt, cher amant, viens te baigner avec moi.

Lettre.

Mille Argus nous obſervent, je n'oſe en quelque façon me fier à moi-même. Je ſuis le porteur de mon propre billet; tu le reçois de mes mains: que le meſſager te ſois cher. Fais ce que je t'écris. Conviens que l'amour eſt inventif. Comment devant tant de monde te faire connoître mes intentions? Je n'avois que ma navette, qu'elle m'a bien ſervie! Il faut avouer que le tour eſt romancier, mais je ne ſaurois qu'y faire. Ris-en, il m'a réuſſi, j'en ſuis bien-aiſe.

Au fait : je t'attends au parc dans une heure... Sois-y plutôt que moi, pour m'épargner les peines de l'attente. Ah! *Richer*, puiſſes-tu croire que jamais tu ne peux être plus ardemment deſiré que par moi! Que ne ſommes-nous deux natures inſéparables dans un même corps, bien entendu deux natures différentes entr'elles! je perdrois trop à n'être que ton amie, je veux être ta maîtreſſe, & ta chere maîtreſſe. Adieu.

Lettre.

Je viens de voir un des Temples du plus reſpectable de tes Dieux. Peu au fait de la raiſon qui porte tes confreres à y faire éclater cette ſomptuoſité qui ne donne aucun éclat à la Divinité, j'ai été édifiée du culte que vous rendez aux mânes de vos amis défunts que vous caractériſez du titre de Saints, & que vous croyez être avec les Dieux. Quel plaiſir pour les vivants, que de ſavoir que leurs effigies ſeront placées ſur des autels, honorées, adorées même après leurs mort! Ne fût-ce que le ſouvenir qu'elles rappelleroient, quel triomphe pour les ames ſenſibles! Ce qui m'en déplaît, eſt que l'on ne ſauroit prétendre à ce ſuprême bonheur que par une vie conforme aux dogmes de la créance qui l'adjuge. Tout dépend du Pontife & du

poids de vos actions. Une *Laïs*, une *Briſéis*, *Lydie* même n'y ſeroit pas placée. Une *Magdeleine* ſeule, par de tardifs regrets, excite, & la pitié, & l'amour des mortels. Pour remédier à l'impoſſibilité d'être ſouvent ce qu'il ſeroit néceſſaire que l'on fût, on a ſaiſi l'expédient de faire peindre des traits quelconques ſous l'habit & l'appareil diſtinctif d'une ſainte perſonne plongée dans le repentir. J'ai vu ainſi la maîtreſſe d'un de nos Rois voiſins, peinte en péchereſſe, foulant à ſes pieds tous ſes tréſors, déchirant ſes vêtements, & fondant en larmes. Les têtes de vos plus belles femmes ſervent, faute d'originaux céleſtes, de modeles aux Peintres & aux Sculpteurs. Ah! *Richer*, penſe au moment où je ne ſerai plus. Quel plaiſir n'aurois-tu pas de me voir devant toi, ſur un autel, ſous l'habit d'une Sainte! croyant parler à *Bazine*, tu reſſentirois le plaiſir de l'illuſion. L'imagination qui te ſert toujours ſi bien, opéreroit, ſois-en ſûr. Fais-moi peindre. Je te promets que ſi tu me laiſſes faire, j'animerai le tableau de façon que mon ame embraſera mon image. Courons chez *Dalès*, le Peintre des Graces. Permets moi une infidélité ſimulée : je veux lui inſpirer de l'amour, pour que ſon pinceau en imprime au Portrait. Ne mets point de bornes à mes deſirs; il s'agit de ma félicité : il faut peindre l'amour

même; je trahirai le Peintre, quand l'Ouvrage ſera achevé. Il fera mon triomphe.

LETTRE.

A BLANI, *ami de Richer, aveugle.*

QUOI! *Richer*, aveugle! Ah! *Blani*, que me dites-vous? Si vos deux ames n'en ſont qu'une, que ce ſoit par vos yeux qu'il liſe ma Lettre. Malheureuſe *Bazine*! quand j'écrivis à *Richer*, je m'adreſſai à ſes yeux, & le cœur me comprit; aujourd'hui que privé de la vue, il n'a par lui-même que la parole pour interprete, apprends-moi, cher *Blani*, à lui inſinuer ma penſée par un organe moins cruel, qui ſerve mieux ſon cœur que ſes yeux qui l'ont trahi. Sois cet organe, *Blani*; que ce ſoit par toi qu'il ſache ce que fait ſa pauvre *Bazine*, combien elle eſt touchée de ne plus devoir être vue par ſon cher amant. Je ne ſuis plus pour lui que comme un objet éternellement éloigné des regards des mortels; il ſe ſouvient de m'avoir vue! Ah! que ce ſouvenir m'affligeroit, ſi je ne ſavois que, toujours préſente à ſon cœur; j'aurai le pouvoir de lui faire oublier ſes maux, ſans avoir beſoin de lui rappeller ma figure! Si je n'aimois *Richer* que pour moi, je pourois tirer une ſorte de conſolation de la ſource de ſes malheurs. Moins diſtrait, mon Image

gravée dans ſon ame ſeroit l'unique qui l'occuperoit : mais duſſé-je eſſuyer toutes les rigueurs de l'amour, ce n'eſt point à ce prix que je veux me conſoler. Je pars dans l'inſtant. Que ne puis-je devancer ma Lettre ! Prévenez votre ami que j'arrive ; occupez-le, étourdiſſez-le s'il le faut, juſqu'à ce que je puiſſe lui faire avouer moi-même que quand l'ame eſt épriſe, on ne voit plus que par elle. J'ai des yeux, cela ſuffit ; mon ardeur lui fera connoître qu'il ne doit point regretter les ſiens. Répétez-lui que je l'aime, dites-lui que je ſuis plus belle que jamais ; l'illuſion fait tout, & la poſſeſſion d'un objet que l'on croit parfait, dédommage ſouvent de la privation de certains dons de la nature, qu'elle nous donne plus en marâtre, qu'elle ne nous les enleve en tyran. Adieu, *Blani*, adieu.... *Richer*, ſois toujours heureux : laiſſe faire l'amour ; il nous dédommagera par ſes douceurs, de tous les déſagréments de la vie.... Adieu, je ſuis à vous dès ce ſoir, pour ne jamais vous quitter.

RÉFLEXIONS.

UNE Lettre de *Baſine* fait ſur moi tout l'effet que je pourrois me promettre de la Philoſophie. Quelle tendreſſe, quelle vérité, dans ſa maniere de conſoler ! Il y auroit moins de malheureux,

s'il exiſtoit plus d'amis adroits qui ſuſſent les étourdir ſur leur ſort. La conſolation fondée ſur le raiſonnement, faute d'eſprits aſſez forts pour ſapper toute ſenſibilité dans l'affliction, eſt verbiage : conſulter le cœur, le prendre par ſon foible, trouver des reſſources dans l'amour-propre, c'eſt ce qui ſeul prévient le temps, le conſolateur général. Cependant on ne ſe conſole de rien plus difficilement, que de la privation d'un des ſens. Une mauvaiſe honte attachée à notre éducation, corrompt cet amour-propre qui nous rendroit heureux, ſi nous ſavions nous en ſervir ; & nous ne ſommes à plaindre que parce que nos préjugés nous empêchent de nous mettre au-deſſus de nos malheurs. L'aveugle S..... content de ſon ſort, trouvoit que des yeux, ſelon l'idée qu'il avoit de la faculté viſuelle, ne méritoient guere d'être deſirés ; il mettoit le tact au niveau de la vue. Moins diſtrait, ſes ſolutions plus ſuivies étoient plus vraies, & plus étendues ; ſentant différemment les choſes qu'il s'étoit fait expliquer, cet aveugle, avec des ſenſations plus délicates, n'en jugea que mieux. Il mena ſouvent les plus clairvoyants dans un chemin qui, de leur aveu, avoit échappé à leurs recherches. Les aveugles ayant une philoſophie à eux, je m'étonne qu'il ne ſe trouve pas quelqu'un aſſez hardi pour la réduire en une forme

ſyſtématique. Ah! le beau livre pour le Sage! Le langage du muet a toujours eu bien des charmes pour moi. Plus court, plus précis, il eſt plus expreſſif que la parole. Rien ne devroit être plus ſuſceptible d'admiration que Mylord & ſa Maîtreſſe, pour un muet; ne croiroit-il, pas à les voir parler des heures entieres, qu'ils ont tort de ne pas hâter leurs volontés, ayant des mains & des yeux plus expreſſifs & plus prompts que le mouvement de la langue? Comme il n'a point d'idée de l'ouie, il pourroit s'imaginer que la parole ne conſiſte que dans l'art de plier différemment les levres, & de combiner les plis. Dans ce cas, Madame M..... qui a la bouche de travers, & qui ſort la langue à chaque inſtant, doit avoir une grande facilité à s'énoncer. Le Marquis Q.... au contraire, qui ne remue les levres qu'à peine, quelque monotone, pour m'exprimer ainſi, qu'il doive lui paroître par l'uniformité de ſes plis, eſt peut-être un Orateur, ſelon lui, puiſque, ſans beaucoup varier ſes ſignes, il ſait ſe faire comprendre. Il y a des moments, où des ſituations heureuſes auprès des femmes m'ôtent la faculté de la parole. J'uſe alors du privilege du muet, je parle des yeux & des mains. Ah! le beau langage! les ſens contribuent à notre bonheur, ſi nous ſavons l'art d'en tirer parti. Ils obéiſſent au Sage, les ſoux

en méſuſent : malheur à ceux qui s'en laiſſent dominer !

REMARQUE.

On pourroit fort bien ſe paſſer de ſentir. Il y a plus de mauvaiſes odeurs que de bonnes. Ce n'eſt qu'à un certain âge, où l'on a beſoin d'y avoir recours, que l'on pourroit, ſi on en avoit une idée, en regretter la privation. Celle du goût ſeroit décidément un bonheur pour certaines maiſons opulentes, & plus encore pour ceux qui ſe corrômpent le ſang par les mêts échauffants, mais délicieux, qu'ils mangent. La paille hachée, comme très-piquante, ſeroit peut-être alors un des meilleurs ragoûts, ſi ce ſens manquoit aux hommes. Notre cuiſine ſeroit ſur un autre pied : on ne chercheroit alors que ce qui châtouilleroit le palais ou le goſier ; & les langues de chats, de ſerpents, de renards & de chevres, comme raboteuſes par elle-mêmes, ſeroient des mêts friands qu'on ne ſerviroit qu'aux tables des Rois.

Billet moral de RICHER *à ſon rival.*

Vous, qui peut-être êtes le confident de *Bazine*, ne craignez rien ; ſoyez auſſi le mien, *Lazin*. Je veux vous communiquer un important projet qui doit m'immortaliſer. Vous me connoiſſez ſenſible ; le ſort de bien des malheureux me fait pi-

tié : j'irois juſqu'à plaindre certains amis, ſi je croyois qu'ils m'en euſſent de l'obligation. Touché de voir mille mortels avec des fibres déranges, enfermés aux petites-maiſons, nourris par l'Etat, ſans que l'on travaille à les ſoulager, en leur rendant leur miſere ſupportable, pluſieurs réflexions m'ont fait penſer à un moyen de tirer parti de cette eſpece d'hommes que l'on nomme foux, de façon qu'ils ſoient de quelque utilité à l'Etat qui prend ſoin d'eux. Je crois en avoir trouvé un. Il faudroit d'abord ériger une ſociété qui travaillât à ſe connoître en foux, & qui répondît des ſujets qui auroient été reçus. Chaque fou auroit un emploi ; le ſort de chacun ſeroit décidé au Bureau deſtiné pour cet effet. Le bien qu'on en tireroit, ſeroit infini. Tout ſeroit uni & employé : jamais charge ne ſeroit mal pourvue ; on employeroit les foux furieux à des entrepriſes de ſimple fureur. S'agiroit-il d'un fou dévot ? on en feroit un Moine, & un Moine heureux. Un fou orgueilleux, on le couvriroit de clinquant, en l'étourdiſſant ſur ſa grandeur. Un fou mal-propre préſideroit aux égoûts. Les amoureux travailleroient aux miroirs. Les politiques, ſeroient Gazetiers dans les différentes villes. Les plus grands foux préſideroient aux diſputes, & les pauvres foux en ſeroient les victimes. Que dites-vous de ce projet ? n'eſt-ce

pas accorder tout le monde? Tenez, *Lazin*, parlons raiſon. Que faites-vous dans le monde? Croyez-moi, prenez de l'emploi; moi, tout, *Bazine* même vous le conſeille par ma bouche. Adieu.

LETTRE.

Quoi! tu pourrois te livrer au déſeſpoir... Tu pourrois!... Non, tu ne m'aimes plus, cruel. Je ne le vois que trop. J'en ſuis convaincue. Ne t'imagine pas que je te ſuive au trépas. Ce ſeroit participer à ton crime; non, je te ſurvivrai pour te haïr, bien plus pour t'oublier.... Mais, *Richer*, que ne puis-je te dévoiler mon cœur? Ton eſprit a trop beſoin de calme, je n'ai garde de l'agiter davantage. Fais-toi une raiſon; que ton ſort ne t'abatte point : il eſt des temps funeſtes aux vertus, tu le ſais. L'honneur eſt ta loi, *Bazine* & tous les hommes de bien ſont tes Juges. *Platon* devant cet Aréopage auroit-il tremblé?... Reviens à toi-même, à ta chere *Bazine*... J'ai brûlé ton billet, il eſt vrai; je craignois qu'en le gardant, il ne me devînt funeſte.... Les Dieux m'en ont puni. Je voulois ſauver ton nom des flammes, ce nom chéri de *Bazine;* elles l'ont conſumé, elles n'ont même pas reſpecté ma main, cette main que tu as baiſée tant de fois, que tu as baignée de tes larmes. Je l'ai mérité, mon cher *Richer;* la punition m'eſt chere. Ah! ſi tu la

voyois... Viens, mon cher *Richer*, viens conſoler ta chere *Bazine*, viens diſſiper tes craintes. Elle te rendra à toi-même; que ne peut-elle pas pour toi!

Réflexions ſur les morts violentes.

Quel affreux ſpectacle que celui que Mylord M..., pere du Chevalier B..., vient de nous donner à ſes dépens!

Après avoir fait ſon teſtament en préſence de ſes amis, & de deux Notaires, il leur a demandé ſi ſa volonté ſubſiſteroit, en cas que l'envie lui prît de ſe tuer. Sans faire attention au captieux de la demande, tous affirmerent que cette volonté étant alors ſa derniere, auroit force de loi. On interrompit le diſcours. Mylord, après avoir parlé d'autres choſes, ſe retira dans ſon cabinet, comme pour affaires. Ses amis réfléchiſſant ſur ſa queſtion, ne pouvant comprendre pourquoi il ne revenoit pas, allerent à ſon cabinet, entrerent, & trouverent Mylord aſſis à ſix pas de la porte, un piſtolet à la main, dont il ſe tua à l'approche du plus intime de ſes amis.

On a tant écrit ſur les Suicides, que je n'en dirai que deux mots. Je plains ceux qui, las de la vie, ont cru devoir approfondir les deſtinées, ſans autre raiſon que celle d'un dégoût. Mais je ne puis excuſer ceux qui, manquant de courage, ont trouvé plus aiſé de périr par le poiſon,

ſon, que d'être courageuſement malheureux. Un rien, un ſimple mépris pour la vie, l'idée qu'on pourroit être mieux, une curioſité hardie peut donner aſſez de courage à un Anglois chez lequel c'eſt une ſorte d'héroïſme de ne pas craindre de finir. Le vers de Virgile : *Exociare aliquis noſtris ex oſſibus ultor*, a porté *Strozi*, tout Italien qu'il étoit, à ſe poignarder dans la priſon de Naples. Il n'en faut pas beaucoup à une imagination échauffée, & moins encore à un eſprit mélancolique, pour ſe croire très-mal dans ce monde, & pour chercher dans l'autre cette béatitude, dont ſouvent on a l'eſprit rebattu. Rien n'eſt extraordinaire en Angleterre. Cette hypotheſe poſée, il n'eſt pas moins vrai que Mylord légataire aura trouvé plus d'apologiſtes que d'imitateurs.

LETTRE.

A peine m'eûtes-vous quitté, chers amis, que je me livrai à *Bazine*; elle ſeule eſt faite pour ſoulager des maux dont cependant on ne guérit jamais auprès d'elle : ſéparé de l'objet le plus tendre & le plus voluptueux, mon opium a fait ſon effet. J'ai rêvé de vous : tranſporté en ſonge dans le temple de la volupté, je m'y ſuis vu entouré de mille difformités; au bout de vingt-quatre heures, ſuivant l'horloge de mon village,

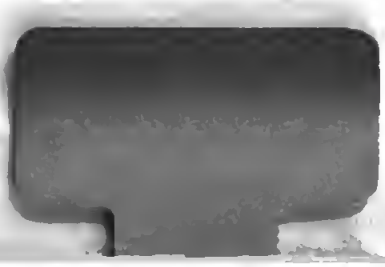
je vous demande, j'ordonne qu'on avertiſſe *Bazine*; mon domeſtique peu au fait de mon rêve, eſſuye deux gourmades qui m'éveillent. Je vis le clocher de ma Paroiſſe, ma maladie fut un ſonge, le temple, mon cabinet, les monſtres, mes chers Livres, *Bazine* & vous, amis, l'amour & la philoſophie.

Remerciment à mon Chien Bello, né à Ulm en Suabe, pour avoir épargné de ſes dents cette foible brochure.

J'Ai cherché, en parlant de vous, à m'éloigner du bruit des réputations : vous êtes un être ignoré; je ſuis un ſavant obſcur; & ſi mes Ouvrages deviennent célebres, ce ne ſera que dans des temps encore plus ignares que les nôtres. Treve de gratification; heurlez à mes écrits, je ne m'en fâcherai pas : c'eſt vous qui m'avez appris à mépriſer les hommes qui aboyent contre. J'applaudis à mon cœur, qui permet que je ſois reconnoiſſant, même, pour vous.

Defendez mes écrits contre qui les attaque; ſoyez en le gardien : ce ſont les ſeuls biens deſquels je ſois un peu jaloux. Je ſuis votre maître, ou votre valet, ſuivant le degré d'humeur où vous ſerez de me mordre ou de me careſſer.

FIN.

REGISTRATO
1137

11137